


Universitas



PQ
801
.B4
v.1

Bibliothèque bleue

No 1

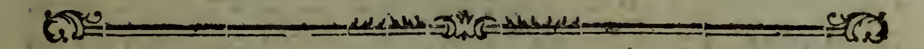


Damus inv. *Patas Sc.*

Nicé ſe retire, et leur embarras augmente encore. Pierre de Provence. Chap. II



HISTOIRE DE PIERRE DE PROVENCE, ET DE LA BELLE MAGUELONNE.



CHAPITRE PREMIER.

Éducation de PIERRE *; ses exercices ; présomption punie ; combat du pere & du fils.*



LA tyrannie de quelques Seigneurs, qui opprimèrent le peuple sous le nom de Rodolphe III, avoit occasionné la dissolution du royaume d'Arles. Ce Prince, foible & paresseux, s'étoit démis d'une souveraineté, dont il n'avoit conservé qu'un titre vague. Alors ces seigneurs se réunirent pour se partager ses dépouilles ; chacun sous le nom de duc, comte, marquis, se fit un petit état ; mais bientôt, se trouvant frustrés dans leur partage, ils commencèrent entr'eux des guerres aussi sanglantes que celles qui désolèrent la Provence, lorsque les Wisigots & les Bourguignons, attirés par la beauté de son climat & par la fertilité de ses campagnes, se la disputoient par le fer & par la flamme. Enfin, lorsque les plus forts eurent fait taire les réclamations de ceux qui n'avoient pour eux que la justice, la paix ramena dans ces belles contrées les Arts & la Poësie, qui ne s'en éloignèrent jamais qu'à regret.

Jean de Provence, un des descendans des Seigneurs vaincus, avoit recueilli de ses pères une fortune considérable; il avoit un affez grand nombre d'amis pour disputer la souveraineté au Comte régnant; mais il eût fallu faire couler encore le sang des Provençaux; il préféra une obscurité tranquille à une gloire meurtriere; il conserva le titre de comte, se retira à Cavaillon. & y jouit paisiblement de sa vertu. Il avoit épousé la fille de Don Alvarès, comte de Barcelone; le plaisir d'être aimé d'une femme aussi belle & aussi vertueuse lui tenoit lieu de l'empire du monde. Ils n'avoient que les mêmes desirs & les mêmes goûts. Si elle l'eût exigé, Jean eût peut-être eu la foiblesse de conquérir ses états; & s'il en avoit eu l'ambition, elle auroit eu affez de pouvoir pour enchaîner son courage. Pierre étoit l'unique fruit de leur amour. Leur tendresse mutuelle se chargea seule de son éducation. Leur premier soin fut de l'instruire dans la religion de ses pères; il suça avec le lait les premiers élémens d'une morale d'autant plus douce, que les plaisirs de l'hymen le plus fortuné en tempéroient la rigueur; il apprit, par leur exemple, que de quelques couleurs odieuses que le libertinage nous peigne la régularité des mœurs, elle a plus de charmes pour qui en sait jouir, que le systême de volupté le mieux combiné ne peut en procurer.

La Provence semble avoir été de tout tems le séjour de la Poësie, soit qu'un soleil plus pur & plus vif y rende l'imagination plus féconde & plus active; soit que, ces contrées offrant une nature toujours vivante, que n'attriste presque jamais le froid des hivers, l'esprit n'ait besoin d'aucun effort pour en saisir les tableaux les plus riants. Les Druides, Chefs, Prêtres & Législateurs de la nation, avoient fait connoître cet art sublime aux autres peuples de la terre. L'Hercule des Gaulois, qui chez eux n'étoit que le symbole de l'éloquence, devança l'Hercule des Grecs : les Bardes succédèrent aux Druides; & lorsque les Barbares du Nord, après avoir désolé l'Italie & les Gaules pour y former des établissemens, eurent imposé silence aux chansons des Bardes, les Muses de Provence inspirèrent les Troubadours.

Le Comte Jean & Isabelle en avoient toujours auprès d'eux : ces époux, amans, leur donnoient le sujet de leurs vers, & disputoient aux plus habiles le prix du chant & de la poësie : quoiqu'ils fussent juges & parties, ils avoient la bonne-foi de s'avouer vaincus, lorsque les Troubadours avoient mieux réussi qu'eux. Lorsqu'ils craignoient quelque surprise de leur amour propre, Jean rassembloit ses vassaux, les concurrens chantoient, & l'on jugeoit du degré du mérite de leurs airs, par l'impression qu'ils faisoient sur les auditeurs. Les maximes les plus sages, mises en action par des fictions ingénieuses, exprimées par les images les plus vraies, ou les sentimens les plus sublimes, faisoient toute leur poësie. Ils n'avoient pas encore imaginé la distinction bizarre de cet art, en poësie d'images, poësie de sentiment & poësie du *Philosophe* *; ils ne connoissoient qu'un seul genre, celui d'exprimer le sentiment par des images, au profit de la vertu. Leurs chansons inspiroient l'enthousiasme de la sagesse, sans avoir rien de triste ou d'austère. C'étoit par cette méthode agréable qu'Isabelle & son Époux faisoient goûter leurs leçons à Pierre, & qu'ils les gravoient dans son âme ; ce qui n'étoit qu'un amusement pour eux, devenoit pour lui une instruction solide ; son cœur & son esprit se remplissoient d'excellens principes, d'autant plus ineffaçables, qu'ils y étoient introduits par le plaisir.

Ces jeux de l'esprit étoient toujours accompagnés des exercices du corps ; quelque pénibles qu'ils fussent, on savoit les adoucir en les rendant amusans. Pierre n'avoit jamais entendu prononcer le mot rebutant de *devoir*. Des Jongleurs, aux ordres du Comte, venoient tantôt le matin, tantôt l'après-midi, presque jamais à la même heure, former des danses dans les cours ou dans les jardins du Château ; la curiosité, ou quelqu'autre prétexte, engageoit Isabelle à les voir ; son mari la suivoit, & Pierre étoit toujours de la partie. Isabelle se mêloit à leurs danses, elle prenoit Jean, & Pierre eût été bien fâché de ne pas danser avec eux. On donnoit des récompenses à celui

---

* Voyez un *Essai sur la Poësie*, lu à l'Académie Françoise en 1760.

qui avoit mieux dansé; Pierre parvint à en obtenir, & bientôt à les mériter. * La courſe, la paume & tous les autres exercices, ſe faiſoient à peu près de la même manière; les arts, les ſciences, l'hiſtoire, Pierre apprenoit tout, ſans qu'on eût l'air de lui rien enſeigner. Dès ſa plus tendre enfance, il étoit accoutumé aux exercices militaires. Son père donnoit des courſes de bague, il entroit en lice. Les enfans aiment à imiter. Pierre examinoit tout, raſſembloit quelques enfans de ſon âge, les dreſſoit aux combats de la lance & de l'épée, & couroit avec eux; ſon pere le défioit, ils couroient enſemble, & Jean étoit ſouvent vaincu.

Lorſque l'âge & l'expérience eurent mûri ces principes, Pierre fut un des plus redoutables Paladins. Il oſa défier les Chevaliers les plus renommés, aucun ne put le vaincre, ni à la lute, ni à la courſe, ni à l'épée, ni à la lance. Les Troubadours les plus célèbres, les Jongleurs les plus agiles & les plus adroits lui cédoient la victoire. Pierre parvenu à ſa vingtième année, faiſoit les délices de ſes parens, & dans toute la Provence on ne parloit que de lui. Sa réputation parvint au Comte régnant; il fut allarmé de tant de mérite : il craignit qu'un jour ce jeune homme ne fît valoir les prétentions de ſon père. Il communiqua ſes alarmes au jeune Robert, couſin germain de Pierre, & fils de Jacques de Provence, frere de Jean. Robert étoit beau, mais rempli de préſomption: il fut irrité qu'un homme qui n'avoit jamais paru à la Cour, eût une réputation plus brillante que lui : il pro-

* Note ſavante de l'Editeur.

C'eſt à cette occaſion & à cette ancienneté qu'il faut rapporter la chanſon ſuivante, faite par un Troubadour, qui avoit beaucoup de gaieté.

Jean danſe mieux que Pierre,
Pierre danſe mieux que Jean;
Ils danſent bien tous deux,
Mais Pierre danſe mieux.
Jean danſe mieux que Pierre,
Pierre danſe mieux, &c.

Elle ſe danſoit en rond.

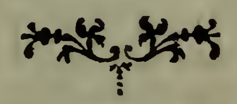
mit au Comte que, quels que fussent les triomphes de Pierre, il trouveroit le moyen de l'humilier. En effet, au premier tournois que Jean fit publier, Robert, couvert de toutes pièces, se rendit à Cavaillon : son père : qui l'aimoit beaucoup & qui n'étoit pas moins présomptueux que lui, voulut être témoin de sa victoire ; il s'arma aussi de toutes pièces, & partit le lendemain, sans que Robert pût s'en douter; il eut grand soin de ne se nommer à personne, & l'armure dont il s'étoit couvert étoit inconnue à Jean & à son fils.

Chacun se rendit de son côté sur le champ de bataille. Robert fit un défi à son cousin, qui accepta sans le connoître; ils font le tour du champ. La taille majestueuse de Robert, son air fier & intrépide étonnèrent les Juges & les Spectateurs. Enfin, le signal est donné, chacun court de son côté; Pierre part comme un éclair, baisse la tête sur le col du cheval, & la lance de Robert ne frappe que l'air. Pierre lui donne le temps de se remettre; Robert revient une seconde fois; Pierre l'évite, fait une volte, & le jette sur la poussière. Ils en viennent à l'épée, le combat fut opiniâtre; mais Pierre le terrasse, & le force de s'avouer vaincu : il le prie de lever la visière de son casque; Robert, furieux, y consent, si Pierre veut commencer un combat à outrance. Ils demandent des armes offensives; Isabelle & son mari s'y opposent, & les Juges refusent le combat. Alors le père de Robert se présente, & fait un défi à Pierre; il veut que si le nouveau combattant est déclaré vainqueur, Pierre & le Chevalier vaincu restent en son pouvoir; & que si, au contraire, la victoire demeure à Pierre, il soit le maître de disposer de l'un & de l'autre. Pierre accepta les conditions. Robert ne peut souffrir qu'un inconnu, qui n'étoit pour rien dans leur querelle, vienne lui imposer des loix. S'il m'avoit vaincu, disoit-il, ce seroit tout ce qu'il oseroit proposer; qu'il se découvre, qu'il combatte; & si la fortune lui est favorable, ce que j'ai bien de la peine à croire, je verrai ce que je dois faire. Le Comte Jacques fut piqué de l'orgueil de son fils ; il saisit l'occasion de l'humilier. Jacques avoit brillé dans toute espèce d'exercices, & depuis peu

il avoit remporté le prix ſur un grand nombre de Chevaliers, dans un carrouſel célèbre que le Roi d'Eſpagne avoit donné pour les noces de ſa fille. Il ne douta point qu'il ne vînt à bout de Robert; & dans ce cas, ſans ſe découvrir, il ſe ſeroit contenté d'exiger du vaincu que devant tout le monde il ſe fît reconnoître. Puiſque ce jeune téméraire, dit-il, en déguiſant toujours ſa voix, refuſe mes conditions, je le forcerai d'en recevoir de plus dures. Je demande aux Juges qu'on lui permette, quoique vaincu, de rompre une lance avec moi. Pierre auſſi-tôt remet la ſienne à Robert, qui s'élance ſur ſon cheval. Malgré la fureur qui l'anime, Robert ſent palpiter ſon cœur; Jacques, de ſon côté, dompte ſa tendreſſe. Les Spectateurs prennent ces divers ſentimens pour une crainte mutuelle. Robert s'approche de ſon rival, & demande à lui parler.

Chevalier, lui dit-il, je ſuis fâché d'avoir à combattre contre vous; je ſuis réſolu de me venger ſur vous de la honte de ma défaite; ainſi vous devez vous attendre que je ne vous ménagerai point. Je ne ſais pourtant quel penchant ſecret m'intéreſſe à vous: croyez-moi, il en eſt temps encore, découvrez-vous à moi; & ſi mes preſſentimens ne me trompent point, je ne puis vous épargner, non la honte d'être vaincu, mais des coups que je ſerois au déſeſpoir d'avoir portés. Inſenſé, lui répondit le Chevalier inconnu, je n'ai engagé ce combat que pour t'apprendre que, ſans la modeſtie, la valeur n'eſt qu'un don funeſte: ſi tu avois moins compté ſur toi-même, Pierre ne t'eût point terraſſé: défends-toi. Auſſi-tôt les deux combattans ſe ſéparent, & reviennent l'un contre l'autre, comme des flots pouſſés par des vents contraires. Au premier choc, leurs armes ſe briſent en éclats, leurs chevaux reculent, & les Chevaliers ſont déſarçonnés: ils ne ſe donnent pas le temps de ſe remettre; ils mettent pied à terre, prennent leurs épées, & ſe portent les plus rudes coups; leur adreſſe à les parer eſt égale, leurs bras ſont plus infatigables que leur fer, qui s'émouſſe & ſe briſe dans leurs mains. Alors ils s'accolent, Robert terraſſe ſon rival, qui enfin, ſans que perſonne l'entende, a le temps de ſe faire connoître

à ſon fils. Aſſi-tôt Robert ſe dégage, le relève, & tombe à ſes pieds : ciel! s'écrie-t'il, qui? moi! j'aurois pu? ah! je lui cède la victoire! les ſpectateurs demeurent confondus. Le Comte Jean & ſon fils s'approchent; Robert les prie de faire retirer tout le monde : il prend ſon père par la main, & le préſente au Comte Jean, comme le Chevalier le plus généreux & le plus brave. Le Comte Jacques préſente à ſon tour Robert à Iſabelle; mais ils ne veulent ſe faire connoître que lorſqu'ils ſeront arrivés au Château. On les y conduit, à peine peuvent-ils ſe ſoutenir par les coups qu'ils ſe ſont portés. Quelle fut la ſurpriſe du Comte Jean, lorſqu'il reconnut ſon frère; Robert n'oſoit ſe découvrir; Iſabelle & Pierre paroiſſoient indignés contre un inconnu, qui pour s'être battu avec courage & loyauté, n'en avoit pas moins mal mené leur parent. Jacques lui ordonne de lever la viſière de ſon caſque; il obéit, & ſa vue produit ſur toute la famille, l'effet de la tête de Méduſe. Robert ne conçoit pas par quel évènement il a combattu contre ſon père. Jacques leur explique une énigme auſſi ſurprenante, & ajoute qu'il n'a eu d'autre motif que de confondre l'orgueil de ſon fils. Il fait le plus grand éloge de ſon neveu, & lui perſuade de voyager. Ce n'eſt pas que Jacques ne vît avec des yeux auſſi jaloux que ceux de Robert, le mérite de Pierre; mais il crut que dans cette occaſion il ne pouvoit ſans injuſtice, lui refuſer ſon approbation, ſoit afin de mortifier encore plus ſon fils, ſoit pour l'écarter du Comte de Provence régnant. Iſabelle & Jean vouloient retenir Robert & ſon père; ils refusèrent, de crainte que le ſecret de leur combat ne fût connu. Ils partirent dans la nuit, ſans Page & ſans Écuyer, comme ils étoient venus. On ſut dans la Cour du Comte de Provence, que Robert avoit été vaincu par Pierre, & l'on ignora toujours le combat du Père & du Fils.



CHAPITRE II.

Premières aventures de Pierre à la Cour du Roi de Naples; son entrevue avec Maguelonne; premiers effets de leurs amours; modestie de Pierre de Provence.

PIERRE s'étoit fait une si grande réputation, que les Seigneurs les plus renommés venoient de toutes parts féliciter son père, & prendre part à sa joie. Jean résolut de l'armer Chevalier. Il fit publier dans toute la Provence un tournois général, pour que cette cérémonie se fît avec plus de solemnité. Le jour fixé, il arriva des Chevaliers de tous les pays. Jean les reçut avec une magnificence digne d'un Souverain. Robert l'envieux ni son père ne s'y trouvèrent point; ils envoyèrent un Écuyer pour s'excuser. Pierre gagna bien ses éperons: il remporta le prix à tous les exercices, & sur tous les Chevaliers. Il fut armé & déclaré un des plus vaillans qui eût encore paru. Un festin splendide suivit la cérémonie : chacun buvoit à sa dame; & Pierre, qui n'en avoit pas encore, buvoit tristement à celle qu'il auroit. Il étoit dans l'âge heureux, où le besoin d'aimer donne à l'ame une nouvelle existence, fait d'un caractère heureux un caractère excellent, ou d'un naturel vicieux un naturel atroce. Il sentoit se développer dans son cœur des mouvemens inconnus, qui le plongeoient dans une ivresse délicieuse; quelquefois ces mouvemens devenoient impétueux; & dans ces instans, sa tendresse pour ses parens, sa complaisance pour ses amis, sa douceur envers tout le monde, sembloient augmenter; la nature lui paroissoit plus riante & plus belle; tout ce qu'elle lui offroit l'attendrissoit. Généreux & compatissant, il étoit alors mille fois plus sensible aux plaintes des malheureux, & plus ardent à les soulager. Il ne manquoit à Pierre, pour devenir plus parfait, qu'un objet qui pût fixer ses desirs.

Pierre étoit dans ces dispositions, lorsqu'à la fin du repas on vint à parler de Maguelonne, fille du Roi de

Naples, dont la beauté attiroit à la Cour de ſon père tous les Chevaliers, qui, pour la mériter, tentoient les faits d'armes les plus inouis. On parla beaucoup de ſes charmes & de la bonté de ſon caractère. On traça ſon portrait, que Pierre ſe fit répéter vingt fois. Un des Chevaliers lui demanda s'il ne comptoit pas aller courir un peu le monde, & toutes les aventures. Pierre ne répondit rien, & demeura confus & penſif.

La beauté de Maguelonne étoit empreinte dans ſon cœur : il brûloit d'ailleurs de voir les Cours des Princes, & d'acquérir de la gloire. Ce qui l'inquiétoit le plus étoit comment en obtenir la permiſſion de ſes parens. Il craignoit non-ſeulement de les affliger, mais il ſentoit combien cette ſéparation lui coûteroit à lui-même; ſon cœur étoit déchiré par mille paſſions différentes. La confiance qu'il avoit dans ſa mère, le portoit à s'adreſſer d'abord à elle; & quand il étoit ſur le point de lui ouvrir ſon cœur, il étoit arrêté par la crainte de lui déplaire. Enfin, s'armant un jour de courage, il va ſe jeter aux genoux de ſon père; il lui témoigne la plus vive reconnoiſſance de tous les ſoins qu'il a pris de ſon éducation; il lui rappelle avec modeſtie les avantages qu'il en a recueillis, la réputation qu'il s'eſt faite; mais à quoi, ajouta-t-il, aboutiront, & les principes que vous m'avez donnés, & le peu de talens que je puis avoir acquis, ſi je paſſe ma vie dans l'inaction? Ce n'eſt pas pour ſoi, c'eſt pour être l'exemple du monde, le défenſeur des opprimés, le vengeur des injures, le protecteur des malheureux, qu'un Chevalier doit vivre. J'ai formé le deſſein de remplir les devoirs que ce titre m'impoſe : daignez conſentir que j'aille publier vos bontés, & mettre en pratique vos ſages préceptes. Jean ne put entendre ce projet ſans frémir, quoiqu'il en ſentît la néceſſité; il fit venir Iſabelle, & le lui communiqua. Cette tendre mère reſta comme frappée de la foudre. Ah! mon fils, dit-elle, mon cher fils, nous n'avons que vous ſeul, vous faites toute notre conſolation, & vous auriez la cruauté de nous quitter! Et pourquoi iriez-vous chercher de contrée en contrée, à travers mille travaux & mille périls, une gloire qui vient au-devant de vous? Vous jouiſſez de la réputation la

mieux établie; si c'est aux dons de la fortune que vous aspirez, à moins d'une couronne, que pouvez-vous desirer de plus? Nous sommes bien éloignés de vous supposer cette espèce d'ambition : si vous voulez remplir les devoirs de la Chevalerie, où le pouvez-vous mieux que dans votre pays? Croyez-vous qu'il ne vous offre pas assez d'injustices à réparer, assez de malheureux à secourir, & de bienfaits à répandre? Non, mon fils, nous ne consentons point à votre départ; la seule idée m'en fait horreur : voulez-vous appesantir les maux que la vieillesse commence de rassembler sur nos têtes? Lorsqu'au milieu de vos triomphes, vous vous rappellerez le chagrin où vous nous plongez, comment votre âme pourra-t-elle s'ouvrir à la joie? Oh! ma mère, s'écria Pierre, ce n'étoit que pour combler vos jours de gloire & de félicité, que j'avois desiré de me faire connoître; l'honneur que les pères acquièrent ne produit aux enfans que de l'honneur; les pères recueillent des actions glorieuses de leurs enfans, l'honneur & la volupté la plus pure. Si ma vie offre quelque trait digne d'être imité, pour qui la jouissance de l'éclat qu'il fera dans le monde sera-t-elle plus douce? Sera-ce pour moi, qui aurai satisfait mon ambition, & peut-être le penchant de mon cœur? ou pour vous, qui verrez le fruit des bons principes que vous m'avez donnés? Balancez le plaisir que vous trouverez à me voir languir auprès de vous dans une obscure oisiveté, & la satisfaction que pourra vous procurer la réputation à laquelle j'aspire; & lorsque vous aurez bien pesé l'un & l'autre, si vous trouvez plus avantageux de me retenir, je renonce à mon projet; mais, sur-tout, compensez la peine que vous fera mon départ, avec le chagrin que j'aurai à me séparer de vous, & qui m'a empêché jusqu'à ce moment de vous demander la permission que je vous demande encore malgré moi.

Le Comte Jean & Isabelle fondoient en larmes, & ne pouvoient blâmer Pierre, qui paroissoit aussi affligé qu'eux. Enfin, ils l'embrassèrent, & lui accordèrent ce qu'il demandoit. Ils exigèrent seulement de lui qu'en quelque lieu de la terre qu'il allât, il leur donnât de ses nouvelles autant qu'il le pourroit. Dès ce moment le Comte ne

s'occupa plus que du ſoin des équipages de ſon fils, & lui rappella tous les bons principes qu'il lui avoit donnés : il lui choiſit des domeſtiques fidèles & ſages, & lui fit préſent de ſes meilleurs chevaux. Iſabelle l'accabla de dons & de careſſes, & lui recommanda ſur-tout trois riches anneaux qu'elle lui remit.

Pierre partit enfin, & dirigea ſa marche vers l'Italie : il arriva à Naples, où régnoit le père de la belle Maguelonne. Quoiqu'il eût une ſuite brillante, il ne voulut point être connu ; il défendit à ſes gens de prononcer ſon nom dans l'hôtellerie. Il prit des informations ſur le caractère du Roi, ſur les coutumes & les uſages du pays, & ſur les Chevaliers qui étoient alors dans Naples. Son hôte, qui l'inſtruiſoit de tout, lui apprit que depuis peu, il étoit arrivé un Chevalier, d'une valeur & d'un courage à toute épreuve, à qui le Roi témoignoit beaucoup d'eſtime, & en faveur duquel il avoit ordonné des joûtes pour le Dimanche ſuivant, & que la Princeſſe devoit les honorer de ſa préſence.

Pierre attendit ce jour avec la plus vive impatience ; il prit deux clefs pour ſa deviſe, il les fit broder ſur ſes habits & ſur les harnois de ſes chevaux. Dès le point du jour, paré de tout ce qu'il avoit de plus précieux, il ſe rendit au camp ; il attendit l'heure marquée pour les joûtes. Le Roi & la Reine, accompagnés de Maguelonne & de toute la Cour, arrivèrent enfin. Pierre reconnut aiſément la Princeſſe au portrait qu'on lui en avoit fait, & trouva qu'elle étoit au-deſſus de tout ce qu'on lui en avoit dit. Suivi d'un Écuyer & d'un Page, il ſe plaça modeſtement dans l'endroit le plus éloigné, & néanmoins à portée de conſidérer Maguelonne.

Le Héraut cria que les Chevaliers qui voudroient combattre en l'honneur des Dames, pouvoient ſe préſenter. Henri de Caprara parut auſſi-tôt, & un des Chevaliers du Roi marcha contre lui ; mais Caprara d'un coup de ſa lance, qui ſe rompit, le renverſa lui & ſon cheval ; celle du Chevalier lui échappa des mains, & tomba entre les jambes du cheval de Caprara, qui fut renverſé à ſon tour. Quelques amis du Chevalier publièrent que Caprara avoit eu du déſavantage ; ce ſoupçon l'indigna,

il ne voulut point combattre. Pierre se disoit tout bas; l'orgueil est une passion bien inconséquente; un second combat eût bien mieux justifié Caprara, que sa retraite.

Le Chevalier qui avoit renversé Caprara, étoit le tenant : le Héraut cria que s'il y avoit quelque Chevalier qui voulût combattre, il pouvoit se présenter. Pierre s'avance avec une modeste fermeté, défie le Chevalier, & lui porte un si rude coup, qu'il le jette à dix pas de son cheval. Les spectateurs sont étonnés; le Roi veut savoir quel est ce brave étranger; un Héraut vient le lui demander de sa part. Dites au Roi, répondit Pierre, que je suis un pauvre Chevalier François, qui ne cherche que l'honneur, qui a fait vœu de ne dire son nom à personne, & qu'il le supplie de ne pas exiger qu'il le lui dise. Le Roi, loin de lui savoir mauvais gré de cette réponse, loua sa modestie; il admira bien plus son courage, lorsqu'il lui vit abattre tous les Chevaliers qui se présentèrent, poussant vigoureusement les uns de sa lance, frappant les autres de son épée, évitant avec une légéreté surprenante tous les coups qu'on lui adressoit, soit en voltigeant, soit en les parant; son agilité n'étoit pas moins redoutable que sa force. Le Roi ne put s'empêcher de convenir que jamais il n'avoit vu un Chevalier aussi vaillant, & qui eût autant de graces. Maguelonne enchérissoit sur les éloges. Les Chevaliers même qu'il avoit vaincus, prenoient part à sa gloire; Caprara sur-tout devint dès ce moment son meilleur ami. Maguelonne étoit si charmée de le voir combattre, qu'à sa priere, le Roi ordonna plusieurs autres tournois; il en sortit toujours avec le même éclat, & la Princesse ne le voyoit jamais qu'elle ne sentît augmenter son estime. Elle avoit vu bien des Chevaliers, aucun n'avoit fait sur elle la même impression. Elle justifia le desir de savoir son nom, par l'envie que son père en avoit témoignée le premier; il avoit répété plusieurs fois que l'inconnu avoit des manières trop nobles, un courage trop supérieur, pour n'être pas d'une illustre origine, & elle en concluoit qu'il falloit le traiter en conséquence, & prendre tous les moyens de découvrir son nom. Maguelonne réunissoit la douceur & la vivacité; elle avoit toutes les vertus d'une âme tendre, & toutes les

qualités d'un esprit actif & pénétrant; mais dans ce moment, le sentiment qui la dominoit, étoit la crainte que son père ne manquât aux bienséances. Elle eût desiré de pouvoir dire à son père d'attirer l'étranger à sa Cour; elle n'osoit lui tracer les moyens sûrs qu'elle croyoit avoir pour satisfaire la curiosité de son père, car elle mettoit tout sur le compte du Roi.

Tandis qu'elle rouloit dans sa tête mille desseins, qu'elle voyoit par-tout des obstacles, qu'elle accusoit en secret le peu d'égards qu'on avoit pour l'inconnu, qu'elle s'en prenoit à son père si l'on ne savoit pas encore qui il étoit, le Roi, sans recourir à aucun des projets inutiles que sa fille formoit, envoya retenir le Chevalier, avec plusieurs de ceux qui avoient combattu contre lui, à dîner pour le lendemain dans son palais.

Si Maguelonne fut charmée de cette invitation, quel plaisir en ressentit Pierre, qui brûloit de la voir de plus près! le Roi le plaça à côté de sa fille pour lui témoigner plus particulièrement le cas qu'il faisoit de lui. Les repas des Rois ne sont pas toujours les festins des Dieux; le cérémonial incommode, la contrainte & le respect en bannissent souvent le plaisir & la gaieté. Pierre, sans oublier qu'il étoit assis à côté du Roi, ne fit attention qu'à la beauté de sa fille; il dévoroit ses soupirs, & son cœur étoit déchiré par la passion la plus vive. Maguelonne éprouvoit les mêmes sentimens, & n'en vouloit rien croire; elle prenoit ses transports pour de simples mouvemens d'une admiration légitime, & sa tendresse pour une estime qu'on ne pouvoit refuser à tant de vertus. Lorsque le dîner fut fini, la conversation devenant plus générale, Maguelonne, après avoir dit quelques mots, qu'elle crut très-flatteurs, aux autres Chevaliers, s'adressa à Pierre d'un ton qu'elle croyoit marquer beaucoup d'indifférence. L'impression que votre valeur & votre sagesse, lui dit-elle, ont faite sur le Roi & sur la Reine, est si forte, que si elle a échappé à votre amour propre, il faut que vous soyez l'homme le plus modeste qu'il y ait sur la terre. Ils vous regardent comme le plus bel ornement de leur Cour; & ce qui prouve la solidité du jugement qu'ils ont fait de vous, c'est que ceux qui auroient le plus d'intérêt à vous porter

envie, ne peuvent s'empêcher de vous aimer. Le plus grand plaisir du Roi, de la Reine & des Dames, est de vous voir ici le plus souvent que vous pourrez. C'est la seule marque de reconnoissance qu'ils exigent de vous; & vous êtes trop courageux, pour être ingrat.

Pierre étoit moins pénétré des marques de la bonté du Roi, que de celle de la Princesse; après l'avoir priée de les remercier, il ajouta que ce qui le flattoit le plus, étoit l'honneur qu'elle daignoit lui faire, de lui expliquer les intentions du Roi, n'ayant rien fait encore pour mériter qu'elle ne le vît point avec répugnance à la Cour; il s'obligea, si elle ne le désapprouvoit point, de se consacrer tout entier à son service : le désapprouver, dit-elle, non, non; je vous retiens dès ce moment pour mon Chevalier. Elle alloit continuer, lorsque la Reine sortit; la Princesse se vit à regret obligée de la suivre; mais avant de se séparer de Pierre : Brave Chevalier, lui dit-elle, venez le plus souvent qu'il vous sera possible. Vous êtes François, j'ai toujours desiré de connoître les mœurs & les usages de votre nation; je suis fâchée de ne pouvoir vous mettre sur cette matière; j'espère que je serai plus heureuse une autre fois. La Princesse sortit aussi-tôt avec sa mère, & Pierre resta avec les autres courtisans auprès du Roi, qui l'interrogea encore sur son pays & sur son nom; il lui répéta qu'il étoit François & Chevalier; qu'il n'avoit qu'une fortune médiocre & un grand desir d'acquérir de l'honneur, & qu'il le supplioit encore de ne pas exiger qu'il dît son nom. S'il étoit connu, ajouta-t-il, par les actions de mes ancêtres, j'aurois à craindre, si je ne les égalois point, de faire tort à un nom illustre; je craindrois encore, ce qui n'arrive que trop souvent, que ceux qui seroient témoins de mes faits, ne les honorassent à cause du nom que mes ayeux m'auroient transmis, & je ne veux rien devoir qu'à moi-même. Si par hazard j'étois d'une naissance obscure, ou du moins simple gentilhomme, je ne voudrois faire connoître mon nom, que lorsque je l'aurois illustré. Le Roi approuva l'étranger, il lui promit de ne plus lui marquer aucune curiosité à ce sujet, & de ne considérer en lui que lui-même.

CHAPITRE III.

Converſation intéreſſante de Maguelonne & de Nicé; manière de philoſopher de la Princeſſe ſur le préjugé de la naiſſance; meſſage de Nicé; ſes remontrances inutiles.

PIERRE voulut en vain ſe rendre compte des ſentimens qu'il éprouvoit; il les comparoit à tous ceux qui l'avoient agité juſqu'à ce moment; ſon cœur n'avoit encore connu que ceux de l'amitié, de la tendreſſe pour ſes parens & de la gloire; Maguelonne avoit quelque choſe de plus ſéduiſant; ſon idée ſeule le jetoit dans une rêverie profonde, ſon nom le faiſoit treſſaillir; il paſſoit malgré lui de la joie à la triſteſſe, du reſpect au deſir, de l'eſpérance à la crainte. Le ſon de voix de Maguelonne retentit ſans ceſſe au fond de ſon cœur, ſon image eſt toujours préſente à ſes yeux; il ne conçoit point quelle eſt cette paſſion, ſi douce & ſi impérieuſe. La gloire l'avoit tyranniſé & le dominoit encore, mais elle n'enflammoit pas ſon ſang dans ſes veines.

Maguelonne de ſon côté n'étoit guère moins agitée; elle avoit vu avec indifférence une foule de Chevaliers s'efforcer à lui plaire, & Pierre, ſans aucun effort, s'étoit rendu le maître de toutes les facultés de ſon ame. Elle ne penſoit qu'à lui, elle ne voyoit que lui; elle ſe le repréſentoit aux priſes avec ſes rivaux; la crainte lui rendoit tous ſes dangers préſens; les grâces qu'elle avoit admirées en lui, lui paroiſſoient plus touchantes dans le ſilence & la retraite; la modeſtie avec laquelle il s'étoit defendu de dire ſon nom, exagéroit ſes vertus aux yeux de ſon amante; l'imagination prêtoit les mêmes charmes à ce qu'il avoit dit & à ce qu'il n'avoit pas voulu dire. Le cœur de Maguelonne ne pouvoit ſuffire aux mouvemens qui l'agitoient. Juſqu'alors elle avoit partagé ſa tendreſſe entre ſon père, ſa mère & Nicé ſa nourrice; Nicé venoit d'entrer dans ſon ſeptième luſtre; elle aimoit Maguelonne comme ſa fille; l'amour l'avoit unie dès ſes plus

jeunes ans, au fils d'un vieux Écuyer, dont le Roi de Naples avoit négligé de récompenſer les ſervices. L'amant de Nicé trouva un obſtacle à ſes feux dans la médiocrité de la fortune de ſon père; il alla ſe jeter aux genoux du Roi, il lui préſenta Nicé; le Roi les unit, & accorda une penſion au vieux Écuyer, & donna de l'emploi à ſon fils. Nicé donna bientôt à ſon mari un gage de ſa tendreſſe; la Reine ſe chargea de l'enfant, & fit nourrir Maguelonne ſous ſes yeux par Nicé. Les mères, les Reines même, doivent s'attendre, ſi les enfans qu'elles nourriſſent d'un lait étranger ne ſont pas des ingrats, qu'ils partageront tout au moins leur affection entr'elles & leurs nourrices. Maguelonne avoit pour la Reine le plus grand reſpect, & la plus vive tendreſſe; mais elle avoit conſervé pour Nicé la confiance la plus aveugle.

Depuis que Maguelonne avoit vu Pierre, le ſommeil avoit fui de ſes yeux; une inquiétude inconnue & nouvelle ne permettoit plus à ſes ſens de ſe livrer au repos. Les ſoucis s'allègent en ſe communiquant, & ceux que l'amour cauſe deviennent des tyrans, quand on les force au ſilence. Sur la fin d'une nuit que Maguelonne avoit paſſée dans le trouble & l'agitation, elle forma le deſſein d'ouvrir ſon cœur à Nicé. A peine eut-elle pris cette réſolution, qu'elle ſe trouve plus tranquille; elle s'aſſoupit & retrouva Pierre dans le ſommeil; à peine l'aurore eut-elle montré ſes premiers rayons, qu'elle alla trouver ſa nourrice, qui couchoit auprès de ſon appartement, & dont elle ſavoit que le mari étoit abſent pour le ſervice du Roi.

O ma chère Nicé, lui dit-elle en l'embraſſant, prends pitié de ta fille; ſi jamais elle eut beſoin de ton ſecours, c'eſt dans ce moment. Nicé, à demi éveillée, craignit que quelque malheur ne fût arrivé à Maguelonne; elle la preſſe de la tirer d'inquiétude : dis-moi, reprit la jeune amante, tu as vu ce Chevalier qui depuis trois jours remplit Naples du bruit de ſes exploits, as-tu quelque moyen de découvrir qui il eſt, quelle eſt ſon origine? Si j'en crois mon cœur, il eſt au-deſſus des héros & des Rois; je ne ſais, mais depuis que je l'ai vu, je ne ſuis plus à moi; je t'ai entendu raconter les amours de ton mari pour toi, tes premiers feux pour lui; Nicé, quand je compare

compare ce que tu disois alors à ce que je ressens aujourd'hui, certainement ce que j'éprouve doit être de l'amour; mais qu'il est différent du tien! A peine me paroissois-tu émue, & moi, & moi! Nicé.... Maguelonne les yeux humides & étincelans embrassoit sa nourrice, & commençoit vingt propos qu'elle n'achevoit pas; faisoit mille questions, dont elle n'attendoit pas les réponses.

L'aurore avoit chassé les ombres de la nuit; dans ces momens si terribles aux amans, & si délicieux pour les époux, il ne fut pas si difficile à Maguelonne d'attendrir Nicé. Ah, ma fille! dit-elle, que je vous plains! il n'est que trop vrai que vous aimez, & malheureusement celui que vous aimez est un étranger qui n'est connu de personne: tout ce dont il convient, c'est qu'il est sans fortune; il ne dit rien sur sa naissance; s'il étoit d'une illustre origine, pourquoi se cacheroit-il? Sa valeur & ses graces ont, je l'avoue, de quoi flatter les desirs d'une femme; mais est-ce assez pour vous? Née du sang des Rois, fille d'un Roi puissant, seule héritière d'un des plus beaux trônes du monde, est-ce sur un avanturier que va se fixer votre choix? Nicé, reprit Maguelonne, tu me parles de trônes, de grandeurs, de fortune, qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'amour? Tu me ferois détester mon rang, s'il me défendoit d'être sensible aux vertus d'un honnête homme, parce qu'il n'est ni riche, ni puissant. Les grandeurs devroient être le prix de la valeur & non de la naissance; mais cruelle Nicé, qui t'a dit que celle de l'étranger étoit vile? Ce n'est que parce que tu le crains, que tu t'opposes à mes desirs; eh bien! va, emploie toute ton adresse pour découvrir quel est son pays, quels sont ses parens: ce n'est pas que je doute de rien, je veux seulement me justifier auprès de toi. Je veux que tu puisses m'aider de tes conseils sans avoir à rougir. La nourrice reprit, & si par malheur mes découvertes m'apprenoient que cet inconnu est né dans un rang indigne de vous!.... Alors, répondit Maguelonne, alors, je regarderai comme une folie le préjugé qui décore un fat du mérite de ses ayeux, & qui avilit l'homme de mérite, parce que ses ayeux n'en avoient point. Ah, ma pauvre fille! s'écria la bonne nourrice, l'amour la rend folle, il la fait raisonner comme un

des ſept Sages de la Grèce. Ma chere amie, reprit Maguelonne, tu m'as tenu lieu de mère, ne m'abandonne pas dans cette occaſion; ah! ſans toi, que vais-je devenir? Victime des préjugés, il faudra que je meure. Je ſais ce que je dois à mon père, & comme père, & comme ſouverain; bientôt forcé par je ne ſais quelle politique, il diſpoſera de ma main en faveur de quelque prince que je n'aurai jamais vû, & qui croira me faire grace en l'acceptant. Nicé, cette penſée me fait frémir plus que jamais. Si tu découvres que l'étranger eſt d'un état tel que le mien, alors, Nicé, je profiterai de l'aſcendant que ma tendreſſe me donne ſur mes parens, pour les diſpoſer en ſa faveur. S'il n'eſt pas né prince, ſans déſobéir à mon père, je trouverai aſſez de prétextes pour éloigner tous les mariages qu'on propoſera. Je connois aſſez l'eſprit flexible des courtiſans pour les mettre tous dans mes intérêts quand j'aurai beſoin d'eux, contre les intérêts même de la politique. Ils tiennent tout de moi, ils me ſeconderont; mon père eſt d'un âge avancé, tu ſais que je donnerois ma vie pour prolonger la ſienne; mais ſelon l'ordre commun de la nature, je dois lui ſurvivre; quand ce ne ſeroit que d'un jour, ce jour ſera à l'étranger; quel qu'il ſoit, je ſaurai bien l'élever juſqu'à moi!... Il eſt tard, lève-toi, ma chère amie, va, cours, pénètre juſques chez l'inconnu; interroge, preſſe, & s'il le faut, dis-lui tout ce que je ſens pour lui, je n'en rougirai point; l'amour ceſſe d'être une foibleſſe, quand il s'attache à la vertu. Adieu, tu connois l'état de mon cœur, ma vie eſt entre tes mains.

Maguelonne plus tranquille rentra dans ſon appartement, & ſe remit dans ſon lit, juſqu'à ce que ſes femmes entrèrent. Pour Nicé, elle s'habilla à la hâte, s'etourdiſſant tant qu'elle pouvoit ſur les ſuites de la démarche qu'elle alloit faire.

Pierre, non moins ſenſible, mais plus timide que Maguelonne, n'oſoit ſe flatter de lui avoir plû; quoiqu'elle lui eût parlé avec trop de bonté, pour craindre de lui être tout-à-fait indifférent, il étoit bien éloigné de croire qu'il eût fait une impreſſion auſſi vive ſur elle; il eût voulu lui faire connoître ſes ſentimens, il étoit retenu

par ſa timidité ; il crut qu'il valoit mieux attendre que le temps & ſes ſervices euſſent préparé l'ame de Maguelonne à recevoir l'aveu de ſon amour. Il étoit occupé de ces différentes idées, lorſque Nicé entra chez lui. Pierre courut au-devant d'elle ; il ſavoit qu'elle étoit la confidente de la Princeſſe, & il n'oſoit lui demander à quelle occaſion elle étoit venue. Votre ſurpriſe m'étonne, lui dit Nicé ; beau, jeune, brave & vainqueur de tous nos Chevaliers, devez-vous trouver extraordinaire de voir une femme à cette heure dans votre appartement ? Tout Chevalier eſt le protecteur des belles ; peut-être ſuis-je la première qui viens réclamer votre ſecours, mais certainement je ne ſerai pas la dernière ; Qui ? moi ! s'écria Pierre, je ſerai aſſez heureux pour vous être de quelque utilité ? Parlez, Madame, diſpoſez de mon bras. Non, dit Nicé, ce n'eſt pas de votre valeur dont j'ai beſoin, c'eſt de votre confiance. Chevalier, vous aurez pour amis tous ceux qui vous connoîtront ; le Roi & la Reine vous aiment déja comme leur fils ; la Princeſſe a pour vous les ſentimens que vous méritez ; ils n'ont pas beſoin de ſavoir votre nom, pour être perſuadés que votre naiſſance répond à votre mérite ; mais ils craignent, & la Princeſſe plus que perſonne, que des courtiſans méchans & jaloux ne ſe ſervent du prétexte de votre ſilence pour vous nuire. L'intérêt qu'elle prend à vous, la rend inquiète ; elle deſire que vous lui donniez la ſatisfaction de ſavoir qui vous êtes, afin que dans l'occaſion, elle puiſſe prendre votre défenſe : elle vous promet le ſecret le plus inviolable, & je puis vous aſſurer qu'elle vous ſaura gré de votre confiance.

Pierre, après un moment de réflexion, dit à Nicé que ni la crainte des intrigues de la Cour, ni celle de paſſer pour un homme ſans parens, ne le détermineroient jamais à déclarer ſon nom ; que le ſeul deſir de plaire à la Princeſſe le forçoit d'avouer qu'il étoit né d'une famille illuſtre & connue en France ; qu'il n'attachoit quelque valeur à ce titre, que parce que la Princeſſe ſembloit en faire quelque cas : elle en fait auſſi peu que vous, dit Nicé ; mais telle eſt l'empire du préjugé, que

les Grands ne s'estiment qu'autant qu'ils peuvent compter un certain nombre d'ayeux, & que dans leurs alliances ils ne donnent pas seulement au vice ennobli la préférence sur la vertu roturière, mais qu'ils la regardent comme une flétrissure. Maguelonne ne vous en eût pas moins estimé, si vous n'eussiez été qu'un homme de mérite. Elle veut que le courtisan vous honore & vous respecte, & ce que je vais lui apprendre lui fera le plus grand plaisir.

Pierre étoit au comble de la joie; il donna à Nicé une bague dont la Comtesse de Provence lui avoit fait présent; je n'oserois, dit-il, l'offrir à la Princesse : de quelque prix que cet anneau soit à mes yeux, il n'est pas digne d'elle. Nicé voulut savoir de qui il le tenoit; c'est de ma mère, dit le Chevalier, elle me le recommanda quand je me séparai d'elle; je serai trop heureux, puisqu'il ne m'est pas permis de le lui présenter, qu'il appartienne à la personne que Maguelonne aime le plus. Eh bien, reprit Nicé, pour vous récompenser de votre confiance, je m'engage à le faire accepter à Maguelonne. Adieu, venez à la Cour, on vous y attend avec impatience.

La Princesse attendoit Nicé, qui lui raconta tout ce qui s'étoit passé; elle ne lui cacha point que le Chevalier avoit pour elle les mêmes sentimens qu'elle éprouvoit pour lui; elle ajoûta, voilà un anneau qu'il m'a donné, le prix qu'il y attache le rend inestimable à ses yeux; il le tient de sa mère, & c'est par rapport à vous qu'il m'en a fait le sacrifice; à toi, ma chère Nicé, reprit Maguelonne? je ne te l'envie pas; cependant tu peux y mettre le prix que tu voudras, & cède-le moi. Nicé se mit à rire, apprit à Maguelonne la délicatesse du Chevalier, & lui donna l'anneau.

Maguelonne, au comble de la joie, ne cessoit de parler du Chevalier; elle vouloit que Nicé poussât la complaisance jusqu'à lui faire savoir tout ce qu'elle sentoit pour lui; Nicé qui voyoit avec plus de sang froid les suites de cet amour, voulut en représenter les dangers à la Princesse; songez-vous, lui dit-elle, que ce seroit vous compromettre, que vous attireriez sur lui la colère

du Roi, & qu'enfin à votre âge il ne vous eſt pas permis de diſpoſer de votre main? Que les amans ſont injuſtes quand on contrarie leurs paſſions! Maguelonne s'emporta contre Nicé, proteſta qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que le Chevalier, & la menaça d'aller elle-même tout déclarer à ſon père; enfin elle finit par ſe jeter aux pieds de ſa nourrice, en la ſuppliant d'avoir pitié d'elle. Nicé ſe laiſſa fléchir; ſeulement elle exigea qu'elle ſe laiſſât conduire par ſes avis. La nourrice eſpéroit qu'elle pourroit détruire peu à peu ces premières impreſſions, mais elle s'apperçut que Maguelonne étoit ſans ceſſe occupée de ſon objet; mille ſonges le lui retraçoient dans le ſommeil, pendant lequel elle lui avouoit ſa foibleſſe, & le forçoit de lui apprendre ſon nom & ſon origine, afin du moins qu'elle ſût quel étoit celui à qui elle avoit donné ſon cœur; la pauvre Nicé jugea que ſa fille ne guériroit jamais de la bleſſure qu'elle nourriſſoit, & ne s'attacha plus qu'à l'aider de ſes conſeils.



CHAPITRE IV.

Inquiétude ſatisfaite; ſecret confié; mariage promis & commencé; gages donnés & reçus.

PIERRE étoit dans l'inquiétude de ſavoir quel avoit été l'effet du meſſage de Nicé; dans la crainte qu'il n'eût déplu à Maguelonne, il n'oſoit paroître à la Cour. Il eut recours à la nourrice; elle le raſſura & lui promit de s'intéreſſer pour lui, à condition que ſon amour n'auroit que des vues honnêtes. Pierre jura qu'il aimeroit mieux mourir que de penſer autrement. Aimer, ſervir & reſpecter Maguelonne, étoit le ſeul but qu'il ſe propoſoit; tout autre lui paroiſſoit indigne d'un Chevalier. Il s'éleva avec une force qui enchanta Nicé, contre les vils corrupteurs qui ſe font un jeu de la ſéduction : puiſſé-je périr à vos yeux, s'écria-t-il, ſi entraîné par une paſſion aviliſſante, il m'arrive jamais de porter un regard

téméraire ſur l'objet de ma tendreſſe! J'adore Maguelonne; je donnerois ma vie pour elle, & s'il falloit conquérir ſa main, il n'eſt point de péril où je ne m'expoſaſſe; mais aſſurez-la que mes inclinations ſeront toujours auſſi honnêtes que vives & ſinceres. Eh bien, lui dit Nicé, puiſque vos intentions ſont ſi pures, apprenez que la Princeſſe a pour vous l'amour le plus tendre; pourquoi donc vous obſtiner à cacher votre nom? Car s'il eſt tel qu'elle le deſire, il ne ſeroit pas impoſſible que vous fuſſiez unis. Pierre promit de ſe déclarer à la Princeſſe, & pria Nicé de lui remettre une autre bague plus riche que la première, & de lui procurer le moyen de la voir.

Nicé revint auprès de Maguelonne, & lui rapporta la converſation qu'elle venoit d'avoir avec le Chevalier; la Princeſſe fut touchée de la délicateſſe des ſentimens de ſon amant; elle le trouvoit tel qu'elle le deſiroit, honnête, franc, ſincère; elle ne put s'empêcher de rougir en recevant l'anneau qu'il lui envoyoit; elle chargea Nicé de lui dire qu'elle le verroit en ſecret, & la pria de lui en faciliter le moyen. La bonne Nicé, après s'être bien aſſurée de l'honnêteté des deux amans, remit leur entrevue ſecrete au lendemain. Elle avertit Pierre de ſe trouver à la porte du jardin vers les trois heures de l'après-midi, lorſque tout le monde repoſeroit, ſuivant la coutume d'Italie.

Au moment & à l'heure indiqués, Pierre ne manqua pas de venir au rendez-vous; la porte étoit entr'ouverte, & Nicé le conduiſit dans la chambre de Maguelonne. La Princeſſe rougit à la vue du Chevalier; ils reſtèrent comme immobiles l'un & l'autre; également timides & embarraſſés, leurs regards s'évitoient & ſe rencontroient ſucceſſivement; emportés par l'amour, retenus par la décence & le reſpect, ils n'oſoient ni ſe parler, ni ſe taire. Pierre mit fin le premier à cet embarras délicieux; entraîné par un mouvement auquel il lui eût été impoſſible de réſiſter, il ſe précipite aux pieds de Maguelonne, qui, par un mouvement auſſi prompt, ſe lève, le prend par la main & l'oblige de ſe placer à côté d'elle. Nicé ſe retire, & leur embarras augmente encore. Après quel-

ques momens de ſilence, Maguelonne eut la force d'adreſſer ainſi la parole à Pierre : généreux Chevalier, lui dit-elle, j'ai une trop grande opinion de la nobleſſe de votre ame, pour craindre que vous tiriez quelque conſéquence déſavantageuſe du deſir que j'ai témoigné de vous voir en ſecret; je ſais que cette démarche, aux yeux de perſonnes moins ſages que vous, pourroit paroître irrégulière; mais la pureté de mes intentions & la connoiſſance que j'ai de vos vertus, ſuffiſent pour me raſſurer. Je vous ai fait dire par Nicé quels étoient les ſentimens que vous m'avez inſpirés, & ſi elle ne m'a point trompée, je juge que les vôtres ſont entiérement conformes aux miens. Pierre alloit l'interrompre, pour lui confirmer par les proteſtations les plus tendres, le rapport de la nourrice : Maguelonne l'arrêta. Nous nous aimions, continua-t-elle, avant de ſonger à nous en faire l'aveu : jamais le ciel n'a uni deux cœurs par un ſi bel accord; cependant, Chevalier, la confiance que j'ai eue en vous juſqu'aujourd'hui, méritoit que la vôtre, à mon égard, fût ſans réſerve. Ah, Princeſſe! s'écria Pierre, en tombant une ſeconde fois à ſes genoux, pardonnez-moi un ſecret qui doit juſtifier le motif qui me l'a fait garder. Je vous jure par votre candeur & par votre beauté, que le deſir de la gloire ne m'a point attiré à votre Cour; que j'y ſuis venu dans le deſſein de vous plaire, & que ne voulant devoir cet avantage qu'à moi-même, j'étois réſolu de me retirer ſans me faire connoître, ſi je n'avois pu y réuſſir. C'eſt ce que j'avois réſolu de faire en quittant la maiſon paternelle : c'eſt à vous à préſent à décider ſi je puis me permettre de rompre le ſilence; Maguelonne, en rougiſſant, ne put s'empêcher de ſourire : elle tendit la main au Chevalier, le fit relever, & le conjura plus vivement que jamais de ſe déclarer. Il la pria à ſon tour de ne dire à perſonne ni ſon nom, ni ſon origine. Si le Comte de Provence vous eſt connu, ajouta-t-il, vous ſavez qu'il a un frère qui préféra la tranquillité des états qu'il pouvoit revendiquer, à la gloire cruelle de s'aſſeoir ſur un trône enſanglanté. Je ſuis le fils de ce Prince généreux, le neveu du Comte regnant, & petit neveu, par ma mère, du Roi de France.

Si le préjugé de la naiſſance en étoit un pour vous, jamais vous n'auriez ſu mon ſecret. Quoi! Prince, reprit Maguelonne, vous pourriez d'un ſeul mot partager avec mon père, l'amour & les hommages de ſes ſujets, & vous refuſez de vous faire connoître. Vous pourriez peut-être exiger de lui qu'il vous accordât ſa fille, & vous négligez ce moyen! Ah! Princeſſe, s'écria Pierre, que ce moyen nous ſeroit funeſte à l'un & à l'autre! Le Comte de Provence, mon oncle, peu jaloux de la gloire que je puis acquérir par les armes, ne prendra jamais aucun ombrage de mes exploits, lorſqu'ils ſe borneront à remporter le prix des tournois, à vaincre des Chevaliers, à défendre les opprimés, enfin à remplir tous les devoirs de la Chevalerie; au contraire, il ſe glorifiera d'être mon oncle; mais s'il ſoupçonnoit qu'en épouſant l'héritière d'un empire, je pourrois me faire un parti redoutable, alors craignant que je ne fiſſe valoir mes droits & que je ne remiſſe mon père ſur un trône uſurpé, il emploieroit les reſſorts les plus ſecrets de ſa politique, pour empêcher notre union, & peut-être des trames plus odieuſes encore pour me priver du jour : un uſurpateur ſe croit tout permis pour ſe maintenir ſur le trône. Vous voyez l'intérêt que j'ai non-ſeulement de cacher mon nom, mais de dérober notre intelligence à tous les yeux.

Maguelonne frémit des dangers auxquels ſon indiſcrétion pourroit expoſer ſon amant, elle jura bien de renfermer ce ſecret dans le fond de ſon cœur. Elle ajouta que, quoiqu'elle ne regardât la naiſſance que comme un effet du haſard, elle ſe félicitoit de ce qu'il venoit de lui découvrir; que ſi le Roi de Naples, ſon pere, le connoiſſoit, & s'il ſavoit leur inclination mutuelle, il n'héſiteroit pas à les unir, & qu'ainſi elle étoit aſſurée de ne pas manquer à ce qu'elle devoit à ſon père, en donnant ſon cœur & ſa foi à un Chevalier brave & du ſang des Rois; en conſéquence, elle lui jura de n'avoir jamais d'autre époux que lui, & pour gage de ſa promeſſe, elle ôta de ſon cou une chaîne d'or qu'elle portoit, & la paſſa au cou du Chevalier, comme pour lui marquer qu'elle l'uniſſoit à elle; de ſon côté, Pierre à

ſes genoux, promit de n'avoir jamais d'autre épouſe, ni d'autre maîtreſſe; & prenant une de ſes mains, après l'avoir tendrement baiſée, il lui paſſa au doigt le troiſieme anneau qu'il avoit reçu de ſa mere. Ils cimenterent leur union par les ſermens les plus ſolemnels, & prirent enſemble des arrangemens pour ſe voir à l'avenir.

Maguelonne, après cet entretien, appella Nicé qu'elle préſenta à ſon amant; elle lui certifia que Pierre étoit de la plus illuſtre origine; qu'il étoit de la plus grande importance, & qu'il y alloit de ſa vie de cacher ſon nom; elle pria Nicé de ne pas s'en informer davantage; elle lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux; Pierre, après avoir prié la Nourrice de favoriſer leurs entretiens ſecrets, & lui avoir certifié, foi de Chevalier, qu'ils ne ſeroient unis que par l'amitié la plus pure, juſqu'à ce qu'il leur fût permis de ſerrer leurs liens au pied des autels, lui fit préſent d'un bracelet garni de diamans, & ſe retira chez lui.

Maguelonne, le cœur rempli de ſon amant, ne ceſſoit d'en parler à ſa Nourrice; elle eût voulu que Nicé l'eût vanté avec les mêmes tranſports. Nicé, qui craignoit les ſuites de leurs engagemens, dit à la Princeſſe: je ne puis déſapprouver votre choix, c'eſt le Chevalier le plus aimable qui ait paru à la Cour; & ſi ce que vous me dites de ſon origine eſt vrai, je ne déſeſpère pas qu'avec le temps & par ſes ſoins, il ne vienne à bout de tous les obſtacles qui vous empêchent d'être véritablement époux; mais de grace, madame, contraignez-vous, gardez-vous de laiſſer appercevoir votre intelligence, lorſque vous vous trouverez avec votre amant devant le Roi ou la Reine, & les courtiſans. Je ſais, par ma propre expérience, combien il eſt difficile à l'amour de ſe déguiſer, & vous ſavez combien l'œil des courtiſans eſt pénétrant. Voyez à quels dangers vous expoſeroit la moindre indiſcrétion. Votre père, juſtement irrité, vous priveroit non-ſeulement de ſa tendreſſe, mais il ſe croiroit intéreſſé à perdre votre amant; enfin, comme vous ne pouvez diſpoſer de vous ſans le conſentement du Roi votre père, le Chevalier ne peut pas non plus ſans injuſtice, recevoir de vous un don qui ne vous

appartient pas; ainſi la vengeance de votre père contre vous & contre lui, ſeroit fondée ſur les loix divines & humaines; pour moi j'en ſerai ſans doute la première victime. Chere Nicé, s'écria la Princeſſe en l'embraſſant, ô ma ſeconde mère, je ne me conduirai que par tes conſeils, ſois toujours auprès de moi; & ſi tu t'apperçois que je m'oublie un moment, il ſuffira que tu m'en faſſes appercevoir, pour que l'idée du danger auquel j'expoſerois mon amant & toi, me faſſe frémir & rentrer en moi-même. Parle-moi quelquefois de Pierre, & flattemoi de l'eſpérance qu'un jour nous ſerons l'un à l'autre. Ciel! n'eſt-il donc permis qu'aux derniers de nos ſujets de ſe faire leur deſtinée; à quoi ſert le trône, ſi les Souverains ſont forcés de faire des ſacrifices! ſi, ſans ceſſe accablés par leurs chaînes politiques, ils ne peuvent diſpoſer de leur cœur! Quelles contrariétés! Si Pierre régnoit, & qu'il fût un tyran déteſté, mais puiſſant, Pierre n'auroit qu'à vouloir, & il ſeroit mon époux. S'il n'étoit que le fils d'un berger, eût-il le courage des plus grands héros, & la ſageſſe des meilleurs Rois, on le puniroit d'oſer aſpirer au cœur d'une Princeſſe. Oui, Nicé, tel eſt le ſort de mon amant; comme Prince, il eſt proſcrit, s'il eſt connu; comme ſimple particulier, ſon amour ſeroit un crime, s'il étoit ſu.... Que de raiſons pour vous contraindre, répliqua la Nourrice! vous devez tout attendre du temps & de votre prudence.



CHAPITRE V.

Récompenſe inattendue d'un Troubadour; Tournoi mémorable, combats, triomphe de Pierre.

PIERRE qui s'étoit abſenté de la Cour tout le temps qu'il avoit été incertain des progrès qu'il avoit faits ſur le cœur de Maguelonne, y reparut plus ſéduiſant que jamais. Son obſtination à cacher ſon nom & ſon pays, donna lieu à mille contes; les moins vraiſemblables furent les mieux reçus; les politiques s'en méfioient, les Cour-

tiſans lui portoient envie & faiſoient ſemblant de croire qu'il gagnoit à ne pas ſe faire connoître; & les femmes qui voyoient en lui la valeur d'Hercule, ſous les traits d'Adonis, diſoient par-tout que c'étoit un Souverain qui voyageoit incognitò; les Troubadours le louoient à tout haſard, ſur ſon origine qu'ils faiſoient remonter à Teutatès*, ſur ſa beauté qu'ils comparoient à celle d'Apollon, & ſur ſa force qu'il tenoit, diſoient-ils, du dieu Mars. Pierre n'étoit touché que des éloges qu'il recevoit en ſecret de ſa maîtreſſe; mais pour n'être pas en reſte avec les Troubadours, il leur répondoit par des vers qui valoient mieux que ceux qui lui étoient adreſſés, ce qui penſa produire un très-mauvais effet; car outre que les Troubadours ne s'attendoient pas à cette récompenſe, ils furent jaloux que leur héros fît mieux des vers qu'eux; ils firent une ſatyre ſanglante contre lui; l'auteur fut découvert, & Pierre, qui en eût ri le premier, ſi l'éloge n'eût pas précédé la ſatyre, demanda qu'il fût puni ou comme un vil adulateur, ou comme un calomniateur infame : le Troubadour fut forcé de convenir qu'il le méritoit à ce double titre, & Pierre obtint ſa grace.

Maguelonne étoit trop belle pour n'avoir pas des adorateurs; ce qui augmentoit ſur-tout la foule & l'aſſiduité des prétendans, étoit le trône de ſon pere dont ſon époux devoit hériter; parmi ces amans, celui qu'elle aimoit le moins & qui l'obſédoit le plus, étoit un Chevalier de la famille des Ducs de Normandie, homme fier & dédaigneux, auſſi brave qu'il étoit puiſſant & riche. Il avoit entendu parler de la force d'un étranger que perſonne ne connoiſſoit, & auquel le Roi de Naples prodiguoit ſes faveurs. Le ſilence que cet inconnu gardoit ſur ſon nom fit ſoupçonner au Normand, Ferrier de la Couronne, que ce ne pouvoit être qu'un aventurier envoyé par quelqu'un des Princes d'Italie, pour obſerver ce qui ſe paſſoit à la Cour du Roi de Naples, afin d'en tirer quelqu'avantage. Maguelonne, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit pour que ſon intelligence avec Pierre ne parût pas, n'avoit pu s'empêcher de marquer quelque préférence

---

* Ancien Dieu des Gaulois.

en ſa faveur. Elle lui avoit donné le nom du Chevalier des Clefs, à cauſe de celles qu'il avoit priſes pour ſa deviſe, & qu'elle avoit brodées ſur une écharpe dont elle lui avoit fait préſent dans un combat où il avoit été vainqueur peu de jours auparavant.

La réputation de Pierre, les marques de diſtinction que le Roi lui donnoit, & les bontés de Maguelonne, exaltèrent à tel point la colère de Ferrier, qu'il eût attaqué ſon rival, ſi ſon orgueil, qui lui faiſoit craindre de ſe compromettre avec un étranger ſans aveu, ne l'en eût empêché.

Ferrier prit pour ſe venger un moyen plus indirect. Il demanda au Roi de faire publier un Tournoi; il indiqua le jour, & le Roi fit ſavoir par ſes hérauts à tous les Chevaliers du Royaume, de ſe trouver à tel jour en la ville de Naples, pour joûter & combattre en l'honneur des Dames. Il en vint une grande quantité, & comme on ſavoit que Ferrier devoit être le principal tenant, les plus diſtingués ne manquèrent pas de s'y rendre. On avoit élevé deux théâtres, l'un où ſe trouva le Roi avec toute ſa Cour, & l'autre deſtiné pour la Reine & pour Maguelonne avec toutes les Dames.

Les Chevaliers firent leur monte : à leur tête paroiſſoit l'orgueilleux Ferrier; il étoit ſuivi d'Antoine de Savoie & de cinquante autres, décorés d'armes étincelantes. Pierre, peu jaloux de l'avantage du pas, marchoit le dernier, & lorſqu'il paſſa, tous les ſpectateurs applaudirent des mains & de la voix : Ferrier en frémiſſoit & n'oſoit en témoigner ſa jalouſie. Quand la monte fut faite & qu'on eût préludé par des joûtes, Ferrier dit à haute voix, que c'étoit en l'honneur de Maguelonne qu'il vouloit ſe battre, & montrer ſon courage & ſon adreſſe : Henri d'Angleterre, qui ne cédoit à Ferrier ni en valeur, ni en beauté, le défie; ils piquent en même temps leurs chevaux, partent comme un éclair, & ſe frappent avec tant d'impétuoſité, que les éclats de leurs lances volèrent juſqu'à l'échafaud du Roi. Ferrier demeura ferme ſur ſon cheval; mais Henri dont le caſque alla frapper la croupe du ſien, ſeroit tombé ſi on ne l'eût ſecouru à propos. Ferrier en ſouriant d'une manière dédaigneuſe, regarda Maguelonne dont les yeux étoient fixés ſur Pierre; il lui tardoit d'en venir aux mains

avec lui, mais il n'eut pas même l'avantage de le combattre, car Lancelot de Valois, qui prit la place d'Henri d'Angleterre, désarçonna Ferrier & l'abattit du premier coup de lance.

Pierre fut au désespoir que sa proie lui échappât ; il eût desiré que son rival eût été vainqueur, afin d'avoir la satisfaction de l'humilier ; cependant ne pouvant plus attendre, & jugeant Lancelot digne de lui, le Chevalier des Clefs embrasse son écu & baise sa lance. Leur essor fut si prompt, & leurs coups furent adressés avec tant de justesse, que leurs lances qui se brisèrent, leurs armures qui se choquèrent, & leurs chevaux qui se frappèrent, ne firent qu'un seul & même éclat. Aucun n'eut l'avantage, leur force parut si égale, que le Roi & tous les Chevaliers décidèrent qu'ils pouvoient changer de chevaux & recommencer encore. Tout le monde avoit les yeux fixés sur ces deux braves combattans, personne n'osoit faire des vœux pour l'un, de préférence à l'autre ; Maguelonne seule en faisoit pour Pierre. Ils remontent à cheval. Pierre fixe la Princesse, jette un œil menaçant sur Ferrier, qui de la barrière excitoit Lancelot, part, envisage son adversaire, le frappe, rompt sa lance, & le jette avec tant de force & si loin de son cheval, que les spectateurs & le Roi lui-même le croyoient blessé dangereusement. Pierre descendit pour lui donner du secours ; & voyant qu'il n'étoit qu'étourdi de sa chûte, il l'aida à se relever & à se traîner hors de la barrière.

Pierre remonta à cheval aussi frais, aussi dispos que s'il n'eût point encore combattu ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit venir à lui Jacques de Provence son oncle ! Pierre fit signe au héraut de venir lui parler. Priez, lui dit-il, ce Chevalier de se retirer ; il m'a rendu dans quelque occasion un service signalé ; je lui ai de l'obligation, & je serois fâché de lui causer la moindre peine. Au surplus, dites-lui que je m'avoue vaincu, & que je déclare devant ces Dames qu'il est aussi vaillant, aussi brave, plus adroit & plus fort que moi. Le Comte Jacques, comme on l'a déja vu, étoit fier ; il fut indigné de la proposition du Chevalier des Clefs ; qui que tu sois, s'écria-t-il, quel que puisse être le service que je t'ai

rendu, je te dégage de toute obligation; & si tu ne te défends, je croirai que tout ce que tu dis n'est qu'un prétexte vain pour couvrir ta timidité. Pierre, sans se livrer à la colère, se contente de se tenir sur la défensive, & imagina un nouveau genre de combat, dans lequel son oncle pût être vaincu, sans que le neveu eût à se reprocher d'être vainqueur. Lorsqu'il vit partir le Comte Jacques, il prit aussi son essor de son côté; mais s'arrêtant tout court & mettant sa lance en travers, il l'attend de pied ferme; son oncle le frappe comme la foudre, sa lance se brise, & la violence du choc renverse l'agresseur sur la croupe de son cheval, tandis que Pierre, ferme sur ses étriers, demeure immobile, comme si la lance de son oncle eût été de verre & qu'elle eût frappé un rocher. Le Roi, les Chevaliers & tous les spectateurs applaudirent à la force & à la courtoisie du Chevalier des Clefs : le Comte Jacques, plus furieux encore, prend son épée à deux mains; Pierre, sans chercher à l'éviter, l'attend encore, ne fait que détourner un peu la tête, & le coup glisse le long de l'armure de Pierre : le Comte entraîné par son propre mouvement, passe par dessus la tête du cheval, & tombe aux pieds de celui de Pierre. Il se releva en murmurant; toute l'assemblée étoit surprise de l'adresse & de la force du Chevalier des Clefs; personne ne comprenoit pourquoi étant si supérieur au Comte Jacques, il avoit d'abord refusé de se battre avec lui; Maguelonne seule étoit au fait; quant au Comte, il n'osa pas recommencer, & fut obligé d'avouer que le Chevalier inconnu étoit le plus redoutable & en même temps le plus courtois de tous ceux avec lesquels il s'étoit battu jusqu'à ce jour.

Aucun des Chevaliers qui étoient venus combattre, ne se pressoit d'entrer en lice ; Edouard, Prince d'Angleterre, qui avoit souvent passé la mer pour venir rompre des lances avec les Chevaliers François, & qui parcouroit l'Europe pour chercher les aventures, se présenta; mais Pierre, d'un seul coup, renversa le Chevalier & son cheval. Pierre de Montferrat lui succéda : ce Chevalier étoit célèbre par un grand nombre d'exploits éclatans; lui seul avoit délivré son pays des brigands qui le dévas-

toient, & fait mordre la poussière à vingt rivaux redoutables qui cherchoient à lui ravir une épouse qu'il adoroit. Pierre le respectoit, il eût desiré de ne pas se battre avec lui; il y fut forcé par l'obstination de Montferrat, qui lui porta le coup de lance le plus terrible & le plus imprévu; Pierre recule deux pas, revient sur son adversaire, le frappe à l'épaule gauche, emporte une partie de son armure & le fait tomber à terre; dix Chevaliers eurent le même sort; le dernier crut étonner Pierre par un nouveau genre de combat; il avoit mis sa lance en arrêt; il ne s'en servit d'abord que pour écarter celle de Pierre, après quoi la jetant à dix pas, il voltige autour de Pierre, l'embrasse & cherche à l'enlever de dessus son cheval: Pierre qui voit son dessein, se dégage, & prenant son adversaire par un bras, il le précipite sous le ventre de son cheval, qu'il retint par la bride, de crainte qu'avec ses pieds il ne froissât le Chevalier. Aucun autre n'osa se présenter, & lorsque Pierre se vit maître du champ de bataille, il leva la visière de son casque, & vint se présenter au Roi, qui fit crier par son héraut que le Chevalier des Clefs l'emportoit sur tous ceux qui avoient combattu; la Reine, Maguelonne & toutes les Dames le félicitèrent.

Le Roi avoit retenu à dîner tous les Chevaliers; il alla au devant de Pierre, lui prodigua les éloges & les caresses, & n'hésita pas de dire devant toute l'assemblée, qu'il n'avoit jamais vu un Chevalier plus brave & plus généreux: ses rivaux furent les premiers à l'embrasser; Lancelot qu'il avoit blessé, & que le Roi avoit mis entre les mains de ses médecins, voulut le voir & lui marquer son admiration. Ces Chevaliers ne ressembloient pas en tout à ceux de nos jours, qui méprisent ceux qui leur cèdent en mérite, & qui haïssent ceux qui les surpassent. Tout leur chagrin étoit d'ignorer le véritable nom de leur vainqueur; le seul qui eût pu le reconnoître, étoit Jacques de Provence; mais la honte d'avoir été vaincu par un homme qui n'avoit pas même daigné se défendre, l'humilia à tel point qu'il n'attendit pas la fin du Tournoi.

CHAPITRE VI.

Projet hardi, imprudence de Pierre, fuite, déſeſpoir à la Cour, conjectures des Courtiſans, recherches inutiles.

LEs honneurs que Pierre recevoit affligeoient ſon cœur; ils le tenoient éloigné de la Princeſſe; tous les yeux étoient trop fixés ſur lui pour qu'il oſât l'aller voir en ſecret. Il ſavoit combien il eſt difficile d'échapper aux regards des jaloux : cependant, comme à la Cour l'évènement du jour fait oublier celui de la veille, Pierre, après qu'on ſe fut laſſé de le voir & de parler de lui, avertit la Nourrice qui continua de l'introduire dans l'appartement de Maguelonne, qui n'étoit pas moins impatiente de le voir en particulier : ce n'eſt pas qu'ils ne ſe fuſſent vus tous les jours à la Cour, mais avec une contrainte plus gênante que s'ils euſſent été éloignés.

Maguelonne courut au devant de lui, & ne put s'empêcher de l'embraſſer; ce n'eſt ni l'époux ni l'amant que j'embraſſe, dit-elle en rougiſſant, c'eſt le Héros le plus brave, le Chevalier le plus digne d'être aimé que je récompenſe. Vous êtes trop généreuſe, répondit modeſtement Pierre; il n'y a pas de Chevalier qui n'en eût fait autant & qui ne m'eût vaincu peut-être, s'il eût ſu que vous l'en récompenſeriez ainſi. C'eſt votre beauté & l'intérêt que vous preniez à moi qui ont tout fait. Si la gloire eſt capable de grands efforts, que ne peut l'amour uni à la gloire? Si j'euſſe été vaincu, vous auriez partagé la honte de ma défaite, comme vous partagiez l'éclat de ma victoire : cette idée élevoit mon ame, & je me ſentois la force de réſiſter à tous les Chevaliers réunis contre moi; c'eſt à moi de vous remercier, & non à vous de me féliciter.

Avant le Tournoi, le Comte Jacques s'étoit entretenu avec la Princeſſe; elle lui avoit demandé adroitement des nouvelles du Comte de Provence regnant, & de propos en propos, ſans qu'elle parût y prendre aucun intérêt, elle l'avoit queſtionné ſur ſa famille. Il lui avoit appris

appris que la mère de Pierre, depuis le départ de ſon fils, étoit dans l'affliction; qu'on n'en avoit point entendu parler, & qu'elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. La Princeſſe l'avoit raſſuré en lui diſant que le Chevalier dont il lui parloit avoit paſſé par Naples il y avoit environ deux mois, & qu'il devoit être actuellement à Conſtantinople, où il ſe propoſoit d'aller; par ce menſonge adroit elle avoit écarté les ſoupçons qu'auroit pu former le Comte Jacques; elle raconta fidèlement à Pierre ce que le Comte lui avoit dit de ſes parens. Il en fut très-affligé, & demanda permiſſion à la Princeſſe d'aller les conſoler. Un coup de poignard eût produit un effet moins prompt ſur le cœur de Maguelonne. Elle pâlit, un torrent de larmes coula de ſes yeux : quoi! vous me quitteriez, s'écria-t-elle; ah! Pierre, ma mort ſuivra de près votre départ. Il eſt bien juſte que vous alliez tirer d'inquiétude une mère allarmée; mais que deviendrai-je? quel ſera mon recours, ſi mon père veut m'obliger à donner ma main à quelque Prince? Vous ſavez que Ferrier de la Couronne y aſpire; votre victoire l'a éloigné pour un temps : dès qu'il vous ſaura parti, il fera publier de nouvelles joutes; il eſt auſſi heureux que fier, il remportera le prix, il en prendra avantage pour ſolliciter mon père, & je ſerai la victime de votre abſence. Non, Chevalier, vous ne partirez pas, ou vous ſouffrirez que je vous accompagne. Qui? vous! s'écria Pierre, vous auriez aſſez de confiance pour venir avec moi. Ah, divine Princeſſe, le ſacrifice que vous me propoſez mérite que j'oublie la terre entière pour n'être qu'à vous : Eh bien, je ne partirai point. Mais ma mère! cette mère que j'afflige, elle mourra donc, & j'en ſerai la cauſe! Maguelonne s'attendrit, & preſſa Pierre de partir & de l'emmener avec lui.

Pierre étoit jeune & amoureux; la prudence n'eſt pas toujours compagne de la valeur & ne l'eſt preſque jamais de l'amour; Pierre pouvoit revoir ſa mère & ne pas ſe ſéparer de ſa maîtreſſe; cette idée lui parut charmante & lui fit fermer les yeux ſur les ſuites qu'elle pourroit avoir. Il conſentit à tout ce que voulut Maguelonne; ils comptoient aſſez ſur leur honnêteté mutuelle,

pour n'avoir pas à craindre des remords; d'ailleurs, dès qu'ils auroient quitté la Sicile & qu'ils se seroient mis à couvert des recherches du Roi de Naples, ils se proposoient de se marier; ainsi Maguelonne suivoit un époux. Ils réfléchirent sur ce projet, firent tous leurs arrangemens, fixèrent leur départ à la nuit suivante: Pierre se chargea de s'assurer des moyens de n'être point découverts. Il fut résolu qu'il se trouveroit avec des chevaux à la porte du jardin qui donnoit dans la campagne; & quand tous ces préparatifs furent faits, Pierre renouvella son serment de n'avoir jamais d'autre épouse, & de la respecter jusqu'à ce moment comme sa sœur. Ils se séparèrent; & Nicé qui ne savoit rien de ce projet, accompagna Pierre jusqu'à la porte du jardin.

Pierre ne manqua pas de se trouver au rendez-vous avec trois chevaux chargés de provisions, afin d'éviter les hôtelleries; Maguelonne s'étoit pourvue de ses bijoux & de tout ce qui lui appartenoit; ils montent à cheval, & s'éloignent du Palais du Roi dans le plus grand silence. Maguelonne marchoit à côté de son amant, un des domestiques de Pierre marchoit en avant, & les deux autres faisoient l'arrière-garde. Dès que le jour parut, ils gagnèrent un bois épais qui donnoit sur la mer, pour n'être point vus. Ils descendirent alors de leurs chevaux & s'assirent sur l'herbe. Maguelonne, que l'amour & la crainte avoient soutenue pendant la route, se trouva fatiguée; lorsqu'elle fut assise sur l'herbe, elle appuya sa tête sur les genoux de Pierre, dont une main soutenoit le beau visage de Maguelonne, & l'autre soulevoit un voîle pour le garantir de la rosée qui tomboit des feuilles. Briser des casques, rompre des lances, culbuter des Chevaliers, demandent un grand courage; mais être jeune, amoureux, tenir dans ses bras au fond d'un bois, une maîtresse dont on est aimé, résister aux desirs qu'elle excite & dont on sait bien qu'elle pardonneroit les téméraires effets, est un effort dont peu de Chevaliers seroient capables. Pierre le fut, & Maguelonne s'endormit dans la plus grande sécurité.

Cependant la Nourrice étant entrée dans la chambre de la Princesse, & ne la trouvant point, fut fort alar-

mée ; elle courut chez Pierre ; on lui dit qu'il étoit parti dans la nuit ; ses soupçons alors se changèrent en certitude ; son amitié pour Maguelonne, la crainte qu'on ne sût la part qu'elle avoit dans cette intrigue, la jetèrent dans le plus affreux déscspoir : elle dissimula les causes de sa douleur, & courut chez la Reine ; elle lui demanda du ton le plus naïf si elle n'avoit pas fait appeller sa fille pour lui donner quelques ordres particuliers ; la Reine ayant répondu qu'elle ne l'avoit pas vue, Nicé témoigna son inquiétude ; on la chercha inutilement ; le Roi est bientôt informé qu'on ne trouve point la Princesse. Cet évènement, dont on ne connoissoit point d'exemple dans les fastes du Royaume, passe de bouche en bouche ; les courtisans n'osent en parler, les femmes en paroissent affligées, & en font mille contes en particulier. Personne n'avoit encore jeté les yeux sur Pierre ; un Chevalier qui avoit été chez lui le matin, & à qui on avoit répondu qu'il étoit parti dans la nuit, vint en faire part au Roi. Il assembla son Conseil ; & il fut décidé que le Chevalier des Clefs étoit un infame ravisseur ; qu'il n'avoit caché son nom qu'afin d'exécuter avec plus de sûreté sa coupable entreprise ; que c'étoit par des prestiges diaboliques qu'il avoit séduit la Princesse & vaincu les Chevaliers ; qu'il falloit le poursuivre, & mettre sa tête à prix. Le Roi ordonna à tous les Chevaliers du Royaume de s'armer & de prendre avec eux des troupes ; il promit la main de sa fille & la moitié de son Royaume à celui qui le lui rameneroit, & jura de le livrer à des supplices qui effraieroient les plus téméraires.

Dès le jour même tout est en armes dans Naples ; chaque Chevalier conduisant une troupe de cinq cents hommes, prend un chemin différent ; il ne restoit à la Cour que quelques favoris & les Dames pour consoler le Roi & la Reine, qui étoient plongés dans la plus grande désolation. La pauvre Nicé étoit toute tremblante. Voilà comme ils sont tous, disoit-elle, les perfides ! Ils se sont fait devant moi les sermens les plus sacrés qu'ils ne blesseroient jamais les loix de l'honnêteté ; la Princesse m'a juré qu'elle ne m'exposeroit jamais au moindre reproche ; je ne me suis déterminée à protéger ses feux

que ſur ſes promeſſes; & ils partent en ſe cachant de moi; ils m'abandonnent à tous les ſoupçons que le Roi ne peut que former contre moi. Les ingrats!

Nicé étoit plongée dans ces réflexions, lorſqu'elle reçut ordre de venir parler au Roi; elle ſe crut perdue; elle eût deſiré que la terre ſe fût ouverte pour l'engloutir; elle arrive, déguiſant ſon trouble du mieux qu'elle peut. Nicé, lui dit le Roi, il eſt impoſſible que vous ne ſachiez quelque choſe de l'intelligence du Chevalier des Clefs avec ma fille : ah, Sire, dit-elle, en tombant à ſes genoux, je ne ſuis pas moins affligée que Votre Majeſté du départ de la Princeſſe; tout le monde ſait combien je lui ſuis attachée : eſt-il croyable que ſi j'avois ſçu ſon projet, je l'euſſe laiſſé partir avec un inconnu? Puniſſez-moi des plus cruels ſupplices, ſi je ſuis coupable. Si j'étois aſſez criminelle pour avoir trempé dans cet odieux complot, aurois-je été aſſez mal aviſée pour ne pas partir avec eux, & pour attendre en paix la punition de mon crime? Ces raiſons & les larmes de Nicé parurent convainquantes au Roi, qui ne l'interrogea plus.

La Reine faiſoit retentir ſon appartement de ſes cris; quand le Roi entreprenoit de la conſoler, il s'affligeoit plus qu'elle; on n'oſoit prononcer devant eux le nom de Maguelonne; le ſeul mot de Chevalier les faiſoit entrer en fureur : mais quelle fut leur douleur, lorſque ceux qu'on avoit mis à leur ſuite revinrent les uns après les autres, ſans avoir rien trouvé! Quelques politiques qui n'avoient pas couru ſur les traces du raviſſeur, & qui avoient fait de longues ſpéculations au coin de leur feu, décidèrent que le Chevalier des Clefs ne pouvoit être qu'un Prince Maure, attendu que depuis peu quelques vaiſſeaux avoient paru ſur les côtes de la Sicile : auſſi-tôt ce bruit ſe répandit; & dès le lendemain on raconta qu'une troupe de ces infidèles avoit fait un énorme dégât ſur les côtes; huit jours après on ne parloit que de filles violées, de femmes enlevées à leurs maris, de Couvens profanés. Le Roi fut informé de ces bruits : la douleur eſt crédule; il envoya des troupes qui ne trouvèrent perſonne, & qui firent tout le mal qu'on diſoit que les Sarraſins avoient fait.

CHAPITRE VII.

Retenue que tout le monde n'approuvera pas ; chaſſe funeſte ; eſclavage, tentation dangereuſe ; conſpiration diſſipée ; départ de Pierre, nouveau malheur qu'il lui eût été aiſé de prévoir.

TANDIS qu'à la Cour de Naples on faiſoit les conjectures les plus abſurdes ſur le départ des deux amans, le ciel préparoit à leur imprudence des peines cruelles. Nous les avons laiſſés dans le bois, ſe repoſant de leurs fatigues. Maguelonne, la tête appuyée ſur les genoux de Pierre, ſe livroit au ſommeil; les ſonges du matin enflammoient ſon imagination & la rendoient plus belle encore. Son viſage à demi panché ſur le bras de ſon amant éclatoit des couleurs les plus vives; le zéphire qui faiſoit voltiger ſon voîle, & qui la rafraîchiſſoit, découvroit aux yeux avides de Pierre un ſein dont la blancheur éblouiſſante relevoit la beauté de ſon teint. Pierre la contemploit; ſon cœur embraſé ſoupiroit; ſa bouche qui ſe coloit de temps en temps ſur une des mains de Maguelonne, attirée par ſa bouche entr'ouverte, fit mille fois la moitié du chemin, pour cueillir les baiſers qu'elle ſembloit lui offrir, & mille fois la crainte & le reſpect des ſermens l'arrêtèrent. Ah Pierre! Pierre, que tu vas payer cher ta funeſte ſageſſe!

Il apperçut auprès de Maguelonne une petite boîte d'un bois précieux; il voulut ſavoir ce qu'elle renfermoit. Ah Pierre, étoit-ce là le genre de curioſité que vous deviez avoir? Il l'ouvre, & y retrouve les trois anneaux de ſa mère qu'il lui avoit donnés; Maguelonne les gardoit comme un gage précieux de l'amour de Pierre; il referme la boîte, la met à côté de lui, & ſe replonge dans la contemplation. Mais tandis qu'il ſe livre à ſes réflexions, un oiſeau de proie s'élance ſur la boîte, l'enlève & s'enfuit; Pierre le ſuit des yeux, il prévoit le regret que Maguelonne aura de cette perte; il détache ſon manteau,

& le plus doucement qu'il peut, il le met ſur la tête de ſon amante, s'arme d'une fronde, eſſaie d'abattre l'oiſeau à coup de pierre; ſes efforts ſont inutiles; l'oiſeau va ſe percher ſur un rocher entouré d'eau; Pierre l'atteint ſans le bleſſer; l'oiſeau s'envole & laiſſe tomber la boîte dans la mer.

Quoiqu'il vît flotter la boîte aſſez près du rivage, Pierre ne pouvoit y aller ſans bateau, & malheureuſement il ne ſavoit pas nager; c'étoit le ſeul exercice que ſon père ne lui eût pas fait apprendre. Il cherche de tous côtés le moyen de ravoir ſa boîte; il ne s'en offre d'autre qu'une barque de pêcheur abandonnée : il y entre, & au moyen de deux longues perches qu'il coupe ſur un ſaule, & qui lui ſervent de rames, il la conduit; elle alla plus loin qu'il ne vouloit, & le vent l'éloigna du rivage; Pierre fit les plus grands efforts pour le regagner; il eut beau lutter contre le vent & les flots, il fut entraîné, & ſa barque, qui étoit vieille & uſée, recevoit l'eau de toutes parts; grand Dieu ! s'écria-t-il, ſi tu veux ma mort, ramène-moi près de Maguelonne & fais-moi mourir à ſes pieds. Quoi ! c'eſt moi qui l'ai amenée, qui l'ai arrachée à la maiſon paternelle, & je la laiſſe ſeule dans un bois, à la merci des hommes & des animaux. Mourir n'eſt rien; mais mourir avec le regret d'être la cauſe de ſes malheurs, c'eſt un ſupplice inſupportable. A ces mots, il étoit prêt à s'élancer dans la mer. Une ſeule réflexion l'arrête : pourquoi courir audevant d'un trépas que je ne puis éviter? il faut, dit-il, que je le ſouffre avec toutes les angoiſſes; heureux ſi par ces ſouffrances je pouvois expier mon crime ! O Maguelonne ! que diras-tu lorſque tu t'éveilleras? tu n'auras que trop de raiſons de me croire perfide. Celui qui eſt aſſez lâche pour ſouffrir que tu quittes tes parens & que tu l'accompagnes, doit l'être aſſez pour t'abandonner, pour te conduire au fond des bois & t'y laiſſer périr. Voilà ce que tu dois penſer. Mais ſi tu réfléchis que j'ai gardé avec toi l'honnêteté que je t'avois promiſe, ſi tu fais attention au ſacrifice même que je t'ai fait de mon amour, tu ne dois que te plaindre & accuſer le ort. O ciel ! je ne la verrai donc plus. Les périls qui

m'environnent, la mort eſt moins cruelle que cette affreuſe idée !

Cependant les flots pouſſoient la barque, & Pierre au milieu de ces réflexions déchirantes ſe trouve en pleine mer, lorſqu'il apperçoit un Navire qui voguoit vers lui à pleines voiles; l'eſpoir le ranime; il tend les bras & demande du ſecours; la chaloupe qui ſe détache vient à lui, il y deſcend; il demande qu'on le ramène au rivage, on le conduit au vaiſſeau; il étoit monté par des Corſaires Maures qui ſe félicitent de leur priſe : ſa beauté, la chaîne que Maguelonne lui avoit donnée & qu'il portoit à ſon cou, ſes manières douces & polies, ſon affliction qui le rendoit plus intéreſſant, adoucirent leur férocité naturelle, ils réſolurent de le réſerver pour le Sultan; il les ſupplia vainement de le ramener vers Maguelonne, les Maures furent inſenſibles à ſes prières; déjà Pierre n'appercevoit preſque plus le bois où il la laiſſoit; lorſqu'il l'eut entièrement perdu de vue, il crut avoir perdu le jour.

Le vaiſſeau vogua vers Alexandrie. Si Pierre eût pu être ſenſible à quelqu'autre choſe qu'au ſouvenir & à la perte de Maguelonne, il eût été touché des égards que les Corſaires eurent pour lui. Lorſqu'ils furent arrivés, on le préſenta au Soudan, qui fut frappé de la nobleſſe & de la majeſté de ſon eſclave; il le deſtina à le ſervir. Il lui demanda qui il étoit, & de quel pays. Pierre lui avoua qu'il étoit Chevalier, mais que ce n'étoit ni ſa naiſſance, ni ſa fortune qui lui avoient procuré cet honneur, & qu'il ne le devoit qu'à lui-même; il offrit au Sultan de le ſervir dans ſes guerres, toutes les fois qu'il ne faudroit pas combattre contre des Chrétiens. Quoique le Sultan fût un des plus rigides obſervateurs de la loi de Mahomet, il ne trouva pas mauvais que Pierre fût attaché à ſa Religion; il ſe contenta de le plaindre & ne l'en eſtima pas moins. Il s'attacha à Pierre malgré la diverſité de leurs opinions, & il ſe perſuada qu'un homme que l'horreur d'un eſclavage, l'eſpérance de la liberté, le deſir de parvenir à des dignités, n'étoient point en état de faire changer de Religion, ne pouvoit être qu'un eſclave fidèle, un homme attaché à ſes devoirs; il l'aima, il en fit ſon homme de

confiance, & rien ne se faisoit dans l'Etat que le Sultan ne l'eût consulté. Pierre en moins d'un an eut appris le Grec & l'Arabe.

L'unique but de Pierre étoit d'obtenir sa liberté, & de retourner en Italie pour chercher Maguelonne, si le Ciel l'avoit conservée : quelquefois il se persuadoit qu'elle seroit retournée chez son père, & cette idée le tranquillisoit un peu; celle qui l'affligeoit davantage, c'étoit d'imaginer qu'elle le trouvoit infidèle, & qu'elle donneroit son cœur & sa main à un autre. Qu'elle vive, s'écrioit-il alors, qu'elle soit heureuse, & j'y renonce à ce prix.

La Religion de Pierre ne permettoit pas au Sultan de l'élever à aucune dignité; si Pierre eût voulu embrasser le Mahométisme, le Sultan lui offroit de le faire son premier Visir & de lui donner sa fille : rien ne fut en état de l'ébranler; il confia même à son maître qu'il étoit marié à Naples, alors le Sultan lui proposa de faire venir son épouse & de la garder avec sa fille. Pierre lui dit que selon la Religion qu'il professoit, il ne lui étoit pas permis d'avoir deux femmes, & que quand même elle le lui permettroit, il ne se croiroit pas exempt du crime. Car, disoit-il, notre cœur n'étant pas capable d'aimer deux ou plusieurs objets, il faut, ou n'en aimer aucun, & user des femmes comme des animaux, pour satisfaire une passion brutale & purement sensuelle; ou si j'en aime une, il faut que je trompe les autres, & je crois que dans aucun cas il n'est permis de tromper personne. Si j'acceptois la proposition que vous daignez faire à votre esclave, cette épouse à laquelle on m'a enlevé consentiroit ou ne voudroit pas que je partageasse ma tendresse avec une rivale. Si elle y consentoit, j'aurois lieu de croire qu'elle m'aimeroit foiblement; & si elle le refusoit, je ferois une injustice, en lui enlevant un bien qu'elle a acheté par le don irrévocable de sa foi.

Le Sultan, qui croyoit que Dieu seul est le maître de changer les consciences, se contentoit de dire : » cet » esclave a des principes singuliers! il se prive de grands » plaisirs dans ce monde, & renonce à de plus grands dans » le paradis du Prophète : après tout, c'est tant pis pour » lui; & que m'importe qu'il se croie plus heureux avec » une seule femme dont il est absent, que je ne le suis avec

» cinquante dont je puis changer tous les jours ? Qu'ont » de commun mes plaisirs avec sa fantaisie ? Il me donne » de bons conseils, profitons-en ».

Ainsi raisonnoit ce Prince infidèle, & cependant Pierre changeoit la face de l'État. Les finances, qui auparavant passoient de mains en mains jusqu'aux coffres de quelques publicains, qui en versoient un tiers dans les coffres du Sultan, lui venoient directement dans leur totalité. Les tributs des Provinces ne furent plus affermés ; chacune savoit ce qu'elle avoit à payer ; elles faisoient elles-mêmes la répartition de la taxe ; un seul receveur rassembloit les taxes particulières ; elles étoient envoyées à un trésorier général qui en donnoit l'état au Souverain. Les tributs furent diminués de moitié, & le trésor gagna le double par l'épargne des frais de régie. Pierre, à la vérité, n'avoit pas l'honneur de l'invention de ce plan ; il avoit été proposé mille fois ; mais il y avoit une si grande quantité de personnes intéressées à le faire échouer, qu'on l'avoit regardé jusqu'alors comme une chimère. Ce changement produisit un autre effet auquel on n'avoit pas pensé ; c'est que tous ceux qui avoient quitté la charrue & les travaux pénibles de la campagne, ceux qui avoient abandonné les professions utiles & laborieuses de leurs pères, pour être employés à la perception peu fatiguante & lucrative des tributs, reprirent les occupations pour lesquelles ils étoient nés, & l'agriculture & le commerce doublèrent la richesse des particuliers & du Souverain.

Le Sultan eût bien desiré fixer Pierre dans ses Etats ; il n'avoit qu'à le retenir dans l'esclavage ; mais il étoit juste, & après les services que ce Chrétien lui avoit rendus, il n'eût osé lui refuser la liberté qu'il lui avoit promise pour récompense : il crut qu'il y réussiroit mieux en l'engageant d'abjurer sa Religion : il le mit entre les mains d'un Dervis, avec ordre cependant de ne pas l'inquiéter : le Dervis l'inquiéta beaucoup, le traita comme un vil esclave, & n'obtint rien. Ce moyen n'ayant pas réussi, le Sultan en imagina un plus doux. Il choisit parmi ses Odaliques une Babylonienne qui ressembloit,

autant qu'il étoit possible, au portrait que Pierre lui avoit fait de Maguelonne. Il lui donna l'habit d'un jeune Ichoglan, & l'envoya un matin chez Pierre, après l'avoir instruit du rôle qu'elle devoit jouer.

A peine eut-elle signifié à Pierre l'ordre dont elle étoit chargée, que frappé du son de sa voix, il se sentit ému jusqu'au fond de l'ame. Jeune homme, lui dit-il, vous êtes étranger ; il faut que vous ayez été pris bien jeune ; quel est votre pays? Babylone, répondit le faux Ichoglan ; Quels étoient vos parents? — Je n'ai connu que ma mère, qui fut prise par des corsaires & amenée en ces lieux avec moi, qui n'avois que huit ans. Jusques-là tout étoit vrai. Pierre lui demanda s'il ne seroit pas bien aise de revoir son pays & d'obtenir sa liberté : Mon pays? reprit le faux Page, à peine le connois-je. Ma liberté ? Je sers un si bon maître que je serois fâché de n'être point esclave ; ne croyez pas que je ne l'aime cette liberté dont vous parlez; je l'ai toujours conservée jusques dans le Serrail; mais hélas ! Seigneur Chevalier, c'est vous qui me l'enlevez. — Moi ? Que voulez-vous dire? je ne vous questionnois que pour vous la procurer, si vous l'aviez desirée? Le jeune Page poussa un profond soupir, se jeta aux genoux de Pierre, & continua ainsi ; j'ai toujours regardé l'abus qu'on fait ici de la beauté, comme un des effets les plus odieux de la tyrannie, & les complaisances des femmes pour leurs maîtres, comme ce qu'il y a de plus honteux dans l'esclavage : jugez-en vous-même, en découvrant le plus beau sein du monde, puisqu'avec tous les avantages dont j'aurois pu jouir au Serrail, j'ai mieux aimé déguiser mon sexe, que de servir aux caprices d'un maître, avant de savoir si je l'aimerois. Pierre fit relever cette jeune beauté ; sa ressemblance avec Maguelonne, son courage, ses graces, l'avoient mis hors de lui-méme. Du moment que je vous ai vu, dit l'Odalique, je me suis félicitée de mon déguisement ; j'ai sollicité l'ordre du Sultan ; je ne sais quel penchant secret m'a déterminé à vous dire mon secret ; mais je sens que si quelqu'un peut me faire perdre ce genre de liberté que j'ai conservée avec tant de soin, ce n'est pas le Sultan. Pierre étoit dans le

plus grand embarras, les charmes de la jeune Odalique agiſſoient vivement ſur ſes ſens, & ſon cœur, qui s'attendriſſoit, balançoit déja entre la jeune eſclave & Maguelonne.

C'eſt une loi ſacrée dans la Religion Muſulmane, qu'un Chrétien ſurpris dans les bras d'une femme qui ſuit la loi de Mahomet, encourt la peine de mort, s'il ne change de Religion, & s'il n'épouſe la Mahométanne. Le Sultan ſavoit qu'il pouvoit faire grace à Pierre; il ne vouloit que le rendre amoureux de l'Odalique, le forcer à l'épouſer par la crainte de la mort, & le ſouſtraire à la loi s'il s'obſtinoit à refuſer.

Le piege étoit gliſſant; l'Odalique avoit un air de reſſemblance avec Maguelonne, excepté qu'elle étoit plus jeune & plus fraîche encore. Elle vit Pierre s'ébranler, & pour achever ſa défaite, l'Odalique continua ainſi; Seigneur Chevalier, ma plus grande crainte eſt que le Sultan ne découvre quel eſt mon ſexe; je ne ſais même ſi ce n'eſt pas par un ſecret preſſentiment qu'il ſemble me préférer à tous les Ichoglans; ſes careſſes, ſes attentions me font frémir. Que deviendrai-je ſi jamais il pénetre mon ſecret? Déterminée à ne point céder aux tranſports de mon maître, il aura un double motif de ſe venger, la réſiſtance & l'humiliation d'avoir été trompé : ah! généreux François, vous pouvez ſeul me délivrer des dangers qui m'environnent. On dit que les Chevaliers jurent de défendre l'innocence, & qu'ils ſe dévouent ſur-tout au ſervice des belles; je vous conjure donc par les ſermens que vous avez faits de me prendre ſous votre protection; quelleque ſoit la récompenſe que vous en exigiez, ſoyez aſſuré de l'obtenir. Pierre promit de la ſecourir dès qu'il auroit obtenu la liberté, & de l'amener en France. L'eſclave alloit ſe jeter à ſes pieds, il la retint; bientôt devenant moins timide, elle l'embraſſe; le feu circule dans les veines de Pierre, il ſe connoît à peine; ſon cœur palpite, ſes genoux tremblent, ſes yeux étincellent, Maguelonne étoit preſque oubliée, lorſque la Babylonienne eſſaya le dernier moyen; elle étoit aux pieds d'une pile de carreaux : Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, nous ſommes perdus; je crois en-

tendre Ruſſan, le chef des eunuques du Sultan; il a des doutes; s'il étoit éclairci .... Ciel .... ſauvez-moi.

Pierre ſaiſit le poignard de la belle eſclave, court à la porte de ſa chambre, bien réſolu d'en défendre l'entrée au péril de ſes jours; mais il n'apperçoit rien; il revient ſur ſes pas pour calmer les alarmes de la Babylonienne, il l'a trouve évanouie, & dans la ſituation la plus intéreſſante. Pierre étoit la franchiſe même; il ne ſe doutoit pas qu'une femme même pût employer l'artifice; il fit beaucoup d'efforts pour la faire revenir, & manqua toujours les ſeuls efficaces dans ces occaſions; Pierre étoit dans la plus grande inquiétude, il preſſoit ſes mains, lui faiſoit reſpirer la quinteſſence de roſe, en frottoit ſes temples; l'eſclave paroiſſoit plus inſenſible que jamais. Il avoit découvert ſon ſein pour la rafraîchir, il le recouvre, replace le poignard à ſon côté, & court à grands pas appeller du ſecours. C'eſt dans ce moment que l'inexpérience de Pierre penſa produire un évanouiſſement réel; un eſclave arrive; mon ami, lui dit Pierre, ce jeune Ichoglan eſt venu m'apporter un ordre du Sultan, il vient de s'évanouir, aides-moi à le ſoulager; la Babylonienne ouvrit alors les yeux, dit qu'elle ſentoit revenir ſes forces, & qu'elle n'avoit plus beſoin de ſecours; elle ſe leva de deſſus les carreaux, regarda Pierre d'un œil de dédain, & ſe fit accompagner par l'eſclave; elle rejoignit le Sultan qui avoit reſté pendant tout le temps, aſſez près de l'appartement de Pierre, pour le ſurprendre, ſi le ſtratagême eut réuſſi juſqu'à un certain point. Les trois principaux acteurs de cette ſcène demeurèrent également conſternés, quoique par des motifs différens. Le Sultan d'avoir échoué; la jeune Eſclave d'avoir employé des armes qui s'étoient tournées contre elle-même; & Pierre de n'avoir pas ſû que dans certaines occaſions, lorſqu'une femme ſe trouve mal, la pitié eſt la plus cruelle des mal-adreſſes.

Le Sultan voyant qu'aucun moyen ne réuſſiſſoit, ſe détermina à remplir la parole qu'il avoit donnée à Pierre, lorſqu'il l'exigeroit. Celui-ci n'attendoit qu'une occaſion, elle s'offrit bientôt. Un des Généraux que le Sultan avoit envoyés ſur la frontière pour appaiſer quelques troubles,

avoit abusé de la confiance de son maître, & s'étoit mis à la tête des révoltés. Ils prenoient pour prétexte la confiance aveugle que le Sultan avoit pour Pierre. Un Chrétien, disoient-ils, un esclave gouverne l'Etat; l'abondance dont il nous fait jouir, la paix qu'il fait regner sont des présens funestes qui entraineront sa ruine; les liens du despotisme se relâchent peu à peu; l'avilissante égalité commence à s'établir dans certains ordres, & notre Monarque ressemble plutôt à un pere de famille qui se fait une affaire des moindres détails de sa maison, qu'à un Souverain absolu, qui d'un coup d'œil fait trembler ses courtisans & ses esclaves. Ces plaintes étoient appuyées à la Cour par le Muphti, qui, pour la gloire de Mahomet & pour le bonheur de l'Empire, avoit projeté de mettre le feu aux quatre coins de la Ville, de faire égorger le Sultan pendant le tumulte, empaler Pierre, & faire proclamer le Général, chef des rébelles, qui se seroit trouvé aux portes d'Alexandrie à la tête d'un nombreux parti.

La conjuration étoit prête d'éclater. Le peuple excité par quelques Dervis qui n'étoient point du secret, étoit effrayé de la colere du Prophete. Il avoit apparu au Muphti, faisant étinceler dans les airs une épée flamboyante, ayant à ses côtés les Anges Munker & Makis, ces ministres de sa colère, dont l'aspect & la voix sont aussi terribles que le tonnerre, armés de ces foudres épouvantables de fer & de feu dont ils tourmentent les réprouvés dans leurs tombeaux. A mesure que ces impostures passoient de bouche en bouche, elles devenoient plus effrayantes par les circonstances que chacun y ajoutoit; mais le fanatisme avoit disposé les esprits, de maniere qu'à la voix du Muphti le peuple se feroit porté à tous les excès qu'on auroit voulu lui faire commettre.

Le hasard fit qu'un esclave françois du Muphti, à demi ivre, s'étoit introduit furtivement dans la Mosquée pendant la priere, & s'étoit endormi derrière un pilier. Quand la priere fut faite, l'Iman fit retirer tout le monde, il ne restoit qu'une vingtaine de conjurés; il leur dit que le Général étoit dans Alexandrie, que ses troupes étoient dispersées dans les bois voisins, & qu'il n'y avoit plus un

moment à perdre; il leur distribua un poignard & une torche à chacun; il leur assigna les quartiers qu'ils devoient embraser; ils poussèrent des cris de fureur. L'esclave françois qui s'étoit éveillé, frémit du danger qui l'environnoit; les vapeurs du vin se dissipèrent, & ne lui laissèrent voir que l'horreur de sa situation. Il eût voulu que la terre l'eût caché dans ses entrailles. C'étoit le lendemain dans la nuit que la révolution devoit se faire; la derniere assemblée étoit assignée à la même heure; le Muphhti devoit s'y trouver & leur donner ses derniers ordres; mais jusqu'à ce moment, l'Iman enjoignit aux conjurés de garder le plus profond silence, & de poignarder quiconque pourroit leur paroître suspect, ou avoir quelque connoissance de la conspiration, sans épargner ni son père, ni son ami; alors chacun appuyant la pointe de son poignard sur la poitrine de son voisin, fit le serment le plus terrible.

Il y avoit plusieurs esclaves parmi les conjurés; c'étoient ceux des principaux Officiers & Ministres de la Cour, auxquels on savoit que leurs maîtres avoient donné toute leur confiance. Quand l'assemblée fut finie, on eut soin d'éteindre toutes les lampes, & on fit sortir les conjurés dans l'obscurité par une porte dérobée; l'esclave françois se mêla dans la foule en tremblant, & sortit sans être reconnu.

Il courut à Pierre, & lui raconta tout ce qu'il avoit vu. Pierre lui recommanda le plus grand secret, & lui promit de lui faire obtenir la liberté. Le Sultan avoit connoissance de la révolte de son Général, mais les prétextes dont il la coloroit lui étoient inconnus. On avoit agité la veille au Divan d'envoyer des troupes contre les rébelles; ce projet avoit été suspendu par le Visir & par quelques autres membres du Divan. Pierre alla chez le Sultan & lui découvrit toute la conspiration. Il ne lui cacha pas que sa Religion & les bontés de son maître étoient les prétextes dont les chefs des rébelles se servoient pour couvrir leur ambition; il se prosterna aux pieds du Sultan. Si ma tête suffit pour les appaiser, dit-il, faites-la trancher, & demain, dès que l'aurore paroîtra, faites-la porter sur la place, au bout d'une pique; je serois trop content d'avoir

donné ma vie pour ſauver la vôtre, & conſerver un Souverain qui ne s'occupe qu'à faire le bonheur de ſes Sujets. N'accuſez point le peuple de ſa révolte, il n'eſt que l'inſtrument aveugle des ſcélérats qui le ſéduiſent, & qui ne ſeroient pas plutôt au comble de leurs vœux, qu'ils feroient ſon malheur par les moyens les plus odieux.

Le Sultan fit relever ſon Eſclave; & bien loin de le ſacrifier à ſa ſûreté, il l'embraſſe, lui ordonne de raſſembler des sroupes & d'aller ſe ſaiſir du Général; il lui donna ſa bague pour ſe faire ouvrir les portes; en même temps, il envoie arrêter le Muphti, l'Iman, tous les Dervis & ceux qui devoient mettre le feu dans Alexandrie. Pierre ne prend que deux cents ſoldats, ſe gliſſe juſqu'à la tente du Général, le fait lier; on le jette ſur le dos d'un chameau, & tandis qu'il le fait conduire à Alexandrie, il ſe met à la tête de l'arriere-garde, fait face à quelques poſtes avancés, qui ayant jeté l'alarme dans le camp, retardent la retraite de Pierre; de ſon côté, le Chevalier ſecondé par l'audace de ſa petite troupe, & par l'obſcurité qui en cache le nombre, ſe débarraſſe & rentre dans la Ville. Le Muphti & le Général ſont conduits preſqu'en même temps devant le Sultan : Malheureux, dit-il, qui abuſez de la crédulité du peuple pour le ſéduire, qui vous ſerviez du nom & de la loi du Prophete pour l'exciter au parricide, vous voilà au pouvoir de celui qui demain devoit périr par vos mains; ſi je voulois oppoſer impoſture à impoſture, je vous dirois, & vous m'en croiriez encore plus aiſément que ce peuple dont vous faiſiez votre jouet, que c'eſt Mahomet lui-même qui m'a dévoilé cet abominable myſtère. Non, je m'avilirois en vous trompant. Le haſard, conduit ſans doute par une ſecrete providence qui veille ſur les jours des Rois, m'a tout fait découvrir. Il ordonna qu'on tranchât la tête du Général, qu'on l'élevât ſur un poteau au milieu de la place publique, & que ſes membres fuſſent attachés aux principales portes d'Alexandrie. Cette exécution ſe fit dans la nuit, afin de prévenir toute émeute; il fit enfermer le Muphti, qu'il réſerva pour un exemple plus éclatant.

Dès que le jour parut, les conjurés furent inſtruits du ſupplice du Général; la frayeur les ſaiſit; les uns cherchèrent à s'éloigner d'Alexandrie, mais les portes étoient gardées, & tous ceux qui ſe préſentèrent furent arrêtés; les autres coururent au palais du Sultan pour implorer ſa clémence. Ce Prince ne voulut que les effrayer; il les fit enchaîner & conduire ſur la place, où pluſieurs pals étoient dreſſés; le Muphti & l'Iman y furent menés les derniers; le Sultan les fit empaler avec quatre des plus coupables: alors ſe préſentant lui-même avec Pierre, il fit grace à tous les autres, en les aſſurant qu'ils la devoient en partie au Chevalier françois.

Lorſque tout le trouble fut diſſipé, Pierre ſe jeta aux genoux du Sultan, & le ſupplia de lui accorder la liberté. Vos Sujets, lui dit-il, vous adorent, l'ambition de quelques ſcélérats ne doit pas vous indiſpoſer contre le peuple. Cependant il eſt des préjugés qu'un Souverain, qui veut ſe conſerver l'amour de ſa nation, ne doit pas attaquer de front. Jamais les Muſulmans ne verront avec indifférence leur maître donner ſa confiance à un Chrétien. Il eſt eſſentiel pour votre tranquillité que je quitte ces lieux. Je réclame donc la promeſſe que vous m'avez faite. C'eſt avec douleur que je me ſépare de vous. Un bon Roi eſt le chef-d'œuvre de la divinité, & le plus beau ſpectacle pour l'honnête homme. Il eſt ſi difficile de conſerver la vertu ſur le trône; la plus pure y eſt toujours en bute à la méchanceté des interprétations, ou à l'injuſtice de ceux qu'elle protege. Vous avez vu des monſtres vous faire un crime auprès de votre peuple d'être ſon père; vous les avez vus vous reprocher l'abondance & la paix dont vous les faites jouir, & vouloir vous punir des biens que vous lui faites; mais, Seigneur, je connois aſſez votre ſageſſe & la fermeté de votre caractère, pour n'avoir pas à craindre en vous quittant, de vous voir expoſé à rien de ſemblable à ce qui vient de ſe paſſer. Si je le craignois, je demeurerois toujours votre eſclave, en me tenant éloigné de la Capitale, pour ne pas inſpirer des ſoupçons au peuple; & du fond de ma retraite, je vous donnerois les conſeils que

votre

votre bonté a daigné quelquefois demander à votre esclave. Vous n'en avez plus besoin ; continuez à régner sur les mêmes principes; faites respecter la religion de l'Etat; ne condamnez pas les autres, & sur-tout la chrétienne, avant de connoître leurs dogmes & leur morale; mais ayez l'œil sur vos Muphtis ; n'élevez à cette importante dignité que des hommes sans ambition, d'un cœur droit, d'une ame paisible & compatissante, de mœurs douces & pures, & sur-tout d'un esprit juste. Pardon, Seigneur, si j'ose vous tracer des règles que vous connoissez mieux que moi, vous me l'avez permis. Le Sultan ne put s'empêcher de répandre des larmes ; il embrassa Pierre, & ne fit aucun effort pour l'engager à embrasser le Mahométisme. Il lui donna la liberté, ainsi qu'à l'esclave qui avoit le premier découvert la conspiration. Il combla Pierre de bienfaits, & lui fit promettre, foi de Chevalier, de lui donner de ses nouvelles par les facteurs d'Europe ; il s'engagea lui-même, foi de Musulman, de lui faire donner des siennes. Il lui fit présent d'étoffes & de pierreries de toute espèce, qu'il renferma dans quatorze barils à sel, afin qu'on crût dans le voyage, qu'il ne portoit que des marchandises communes & de peu de valeur.

Pierre trouva un vaisseau qui partoit pour la Provence; il y chargea ses quatorze barils; le Patron ne put s'empêcher de lui dire que ce n'étoit guère la peine de porter du sel en Provence, qu'il y en trouveroit assez à bon marché; Pierre lui fit entendre que ce sel étoit préparé, & qu'il le destinoit pour un hôpital. Il étoit au comble de la joie en songeant qu'il alloit revoir ses parens, & que peut-être il pourroit apprendre chez eux des nouvelles de Maguelonne. Le vaisseau voguoit à pleines voiles, Pierre trouvoit qu'il voguoit trop lentement. On relâcha dans l'Isle de Sagonne pour faire de l'eau. Pierre ennuyé de la mer se fit mettre à terre; il entra dans l'Isle : un paysage charmant, des prairies émaillées l'invitèrent à se reposer. Il s'étendit sur l'herbe, & voyant des fleurs autour de lui, il lui vint dans l'idée d'en former un bouquet pour Maguelonne, quoiqu'elle fût absente : cette idée le conduisit à d'autres, & peu à peu

il ſe plongea dans la rêverie la plus profonde ; il ſe retraça les momens qu'il avoit paſſés avec elle, & la malheureuſe aventure du bois. Pierre pleura : l'eſpérance calma ſon chagrin, il ſe leva, marcha à grands pas ſans tenir de route certaine. Il s'égara & ne s'en apperçut que lorſqu'il voulut regagner le rivage ; il n'en étoit plus temps. Un vent favorable avoit déterminé le Patron à partir ; on appella les paſſagers qui étoient deſcendus dans l'Iſle ; Pierre étoit trop éloigné pour entendre l'appel. Soit qu'on crût qu'il étoit rentré, ſoit qu'après l'avoir attendu, & l'avoir fait chercher, on voulût profiter du vent, on leva l'ancre & le vaiſſeau partit. Il fit force de voiles & arriva en peu de jours ſur les côtes de Provence. Les marchandiſes y furent déchargées, & comme on avoit ouï dire à Pierre que les quatorze barils, qu'on croyoit remplis d'un ſel préparé, étoient deſtinés pour des malades, on les dépoſa à l'hôpital de Saint-Pierre, fondé depuis peu, & qui étoit ſous la direction d'une jeune Supérieure qui s'y faiſoit adorer ; on lui raconta le malheur du paſſager à qui ces barils appartenoient ; un mouvement ſecret la portoit à s'intéreſſer à cet inconnu ; elle peſoit ſur les circonſtances, & ne pouvoit s'empêcher de s'attendrir juſqu'aux larmes.



CHAPITRE VIII.

Pierre apprend des nouvelles déſeſpérantes de Maguelonne ; il raconte ſon hiſtoire à la Supérieure de l'hôpital de Saint-Pierre ; elle lui donne les nouvelles les plus favorables ; ſurpriſe ménagée par l'amour.

QUELLE étoit donc cette Supérieure ſi compatiſſante? Jeune, belle & dévote, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle fût tendre; mais verſer des larmes ſur le ſort d'un malheureux paſſager, qu'on ne connoît point, qui, pour s'être égaré dans une Iſle, qui d'ailleurs n'étoit point déſerte, n'eſt pas ſans eſpérance de revoir ſa Patrie, c'eſt un de ces phénomènes peu communs, qu'il n'eſt pas encore temps d'expliquer.

Le jour avoit diſparu lorſque le Chevalier retrouva le rivage & le lieu où il avoit laiſſé le vaiſſeau : il le chercha long-temps des yeux, il crut que les ténèbres lui en déroboient la vue ; il appella les gens de l'équipage ; ſes cris ſe perdirent inutilement dans les airs. Pierre enfin comprit que le vaiſſeau étoit parti. Un froid mortel le ſaiſit ; il tomba ſur le ſable évanoui ; il ne revint que pour ſe livrer à ſa douleur ; ſa ſituation lui rappelle celle où Maguelonne s'étoit trouvée à ſon réveil, & cette idée rendit ſa peine encore plus cruelle. Grand Dieu, s'écrioit-il, que de malheurs ſont la ſuite d'une imprudence ! Si Maguelonne ne vit plus, termine ici ma miſère; ſi elle exiſte, ne m'ôte pas les moyens de la revoir, de la conſoler & de réparer les maux que je lui cauſe. Le Ciel fut touché de ſa prière. Aux premiers rayons de l'aurore, il apperçut ſur les flots une barque & deux pêcheurs, qui venoient jeter leurs filets ſur cette côte. Il implora leur ſecours; ils abordèrent, & leur ayant raconté ce qui venoit de lui arriver, ils furent ſenſibles à ſon ſort; ils le prirent dans leur barque & le conduiſirent à Trépane. Il arriva dans cette ville malade, & pouvant à peine ſe ſoutenir. Il y paſſa neuf mois dans la lan-

langueur & les souffrances. Un jour qu'il se promenoit sur le port, il vit un vaisseau dont les mariniers s'entretenoient en langage Provençal. Il leur demanda quand est-ce qu'ils comptoient s'en retourner dans leur pays. Ils répondirent qu'ils repartiroient dans deux jours au plus tard. Pierre pria le Patron de le recevoir sur son bord, & lui promit une récompense proportionnée au service qu'il alloit lui rendre, dès qu'il seroit en état. Heureusement le Patron étoit de Cavaillon même, & Pierre, sans se faire connoître, l'intéressa pour lui, en lui parlant de cette ville, de ses parens qu'il avoit connus au château du Comte Jean son père : il le questionna sur ce qui regardoit le Comte & la Comtesse; il apprit qu'ils étoient toujours dans l'affliction de l'absence de Pierre leur fils; mais tout ce qu'il vouloit savoir, se borna à ces éclaircissemens.

Pierre, avant d'arriver en Provence, fut obligé de passer à Aigues-mortes, port de mer qui n'est plus aujourd'hui qu'un marais, & où le Patron devoit s'arrêter. Les mariniers s'entretenoient un jour de l'Eglise de Saint-Pierre, que les étrangers venoient voir en foule par curiosité : Pierre demanda quelle étoit cette Eglise : on lui dit qu'elle étoit dans une Isle assez près d'Aigues-mortes; qu'elle avoit été fondée par une jeune veuve, qui avoit établi auprès un Hôpital fort fréquenté, où elle recevoit & soignoit elle-même les malades, & les voyageurs qui revenoient de la terre-sainte. Les mariniers lui conseillèrent de s'y rendre, & lui faisoient espèrer qu'il y trouveroit remède à son mal. Ah! mes amis, leur dit Pierre, le mal que je souffre n'est pas du ressort de la Médecine; l'objet qui le cause peut seul le guérir; cependant conduisez-moi à cet Hôpital; le portrait que vous me faites de celle qui l'a fondé, excite ma curiosité. Les mariniers touchés de la douceur & de l'air affligé de Pierre, le transportèrent dans l'Isle. Il se fit conduire à l'Hôpital sous le nom d'un Chevalier Italien qui revenoit de chez les infidèles, où il avoit été fait esclave.

On le conduisit dans une salle destinée aux personnes qui, nées dans un certain rang, avoient été réduites à la misère, par des événemens qui la rendoient honorable : cette salle étoit fort peuplée, parce que les pauvres n'a-

voient pas à craindre d'y être confondus avec ces hommes lâches, qui se faisant un devoir de la paresse, & un métier de la mendicité, vont infecter de leurs vices, des asyles qui ne devroient être réservés qu'à la vertu malheureuse : ce n'est pas qu'il n'y eût des salles pour cette espèce de malades; car il suffisoit que l'humanité souffrît pour qu'elle eût un droit à cet Hôpital; on observoit seulement de ne pas les laisser entrer dans les autres salles ; & lorsqu'ils étoient hors de danger, on leur offroit de les entretenir dans l'Hôpital, à condition qu'ils travailleroient aux manufactures qu'on y avoit établies, aux défrichemens, à la cultivation de l'Isle ou à d'autres ouvrages utiles.

La Supérieure, le visage caché sous un voile, vint visiter les malades; elle ordonna qu'il ne manquât rien à personne, aida elle-même à faire les lits des nouveaux venus, fit coucher Pierre dans le temps qu'elle alla ellemême lui chercher à souper, & le pria de demander tout ce dont il auroit besoin. Pierre, ainsi que les autres, ne pouvoit se lasser d'admirer la modestie & le zèle de cette femme vertueuse. Il demanda si l'on savoit qui elle étoit : non, lui dit on; elle a autant de soin de cacher sa naissance que sa figure; il n'y a personne ici qui ne la regarde comme sa mère; quoiqu'elle parle françois, on ne peut décider à son accent si elle est Italienne ou Provençale. Elle a reçu ici des Chevaliers d'une origine illustre, elle ne les a pas servis avec plus de distinction que le plus roturier honnête homme & malheureux; quand on lui a demandé de quelle famille elle étoit, elle a répondu que tous les infortunés étoient ses frères.

Pierre, peu de jours après, commença à se rétablir; la société qu'il lia avec quelques Chevaliers, leurs aventures qu'il se faisoit raconter, les attentions assidues de la Supérieure lui rendirent ses forces. Il reconnut parmi les malades, deux Chevaliers qu'il avoit vaincus autrefois à Naples, & qui ne purent le reconnoître, tant les fatigues & les maux l'avoient changé. Il tourna la conversation sur leurs combats; il leur demanda dans quels tournois ils s'étoient signalés. Ah! ce n'est pas du moins à Naples, dit l'un; le sort des armes est journalier; celui d'un

Chevalier eſt d'être tour à tour vainqueur & vaincu; je n'avois pas encore éprouvé de revers, lorſqu'il y a environ cinq ans que le Roi de Naples, pour mon malheur, fit publier des joûtes en l'honneur des Dames: un Chevalier que perſonne ne connoiſſoit, & qui prit le nom du Chevalier des Clefs, avoit fait mordre la pouſſière à trois ou ou quatre des plus braves guerriers; je me préſentai pour les venger; n'ayant jamais été vaincu, je me croyois invincible; du premier coup de lance, il me jeta à dix pas de mon cheval; je quittai le champ de bataille, je changeai de cheval & d'armes, je me préſentai encore; nous nous chargeons, nos lames ſe briſent, nos chevaux ſe heurtent, le mien demeure étourdi du coup, lorſque le maudit Chevalier des Clefs paſſe derrière moi, m'enlève comme s'il n'eût porté que ſa lance, deſcend de ſon cheval & me propoſe un combat à l'épée. Nous nous portons & nous parons les coups les plus terribles; ſoit adreſſe, ſoit que ſon épée fût de meilleure trempe, la mienne ſe caſſe. Brave Chevalier, me dit-il, tu ne peux pas répondre des fautes du hazard; te voilà déſarmé, peut-être n'y a-t-il pas tout-à-fait de ta faute, eſſayons des armes plus naturelles aux hommes; il me propoſe la lutte, je l'accepte; nous nous embraſſons, je le repouſſe; il réſiſte à peine, tombe & m'entraîne dans ſa chûte; je me crus vainqueur; jamais il ne fut plus ſûr de ſa victoire que lorſqu'il fut terraſſé, & ſous moi; je ne ſais comme il fit, l'éclair n'eſt pas plus prompt; ſe tourner, prendre le deſſus, me forcer, en m'étouffant, de demander grace & de m'avouer vaincu, fut l'affaire d'un inſtant. Quel homme, ſi toutes ſes vertus euſſent répondu à ſon courage & à ſa force! L'amour lui fit perdre dans le même jour, l'eſtime de tout le monde, l'amitié du Roi, & ternir pour jamais la gloire qu'il s'étoit acquiſe. Maguelonne faiſoit les délices du Roi ſon père; ſa beauté, ſes talens, ſa ſageſſe, lui ſoumettoient les cœurs de tous ceux qui la voyoient; le Chevalier dès Clefs en devint amoureux & l'enleva. On courut en vain après le raviſſeur. Jamais on n'a pu ſavoir des nouvelles de l'un ni de l'autre.

Ce récit jeta la conſternation dans l'eſprit de Pierre; il ſavoit bien qu'il n'étoit pas abſolument innocent; mais

il ne ſe croyoit pas ſi coupable ; il chercha à excuſer le Chevalier des Clefs : peut-être, diſoit-il, étoit-il ſecrétement aimé de cette Princeſſe, peut-être vouloit-on la forcer de s'unir à quelqu'un qu'elle déteſtoit ; car quoiqu'il y ait long-temps que j'ai quitté l'Italie, je me ſouviens d'un mariage projeté dès l'enfance de Maguelonne, avec le Prince de Tarente, qui alors avoit quarante-cinq ans, d'une figure hideuſe, & d'un caractère féroce. Quel Chevalier réſiſteroit aux prières d'une jeune beauté qui ſe jetteroit dans ſes bras & qui réclameroit ſa généroſité pour l'arracher à un tel monſtre. A ſuppoſer ce que vous dites, répondit le Chevalier malade, il y avoit d'autres moyens à prendre ; le Prince de Tarente, tout féroce qu'il étoit, aimoit les combats ; il falloit le défier ; il n'étoit pas difficile au Chevalier des Clefs de le vaincre & de le faire renoncer à la Princeſſe ; ce qui confirme encore davantage que cet inconnu n'a voulu qu'abuſer de la ſituation de Maguelonne, c'eſt qu'il a couru des bruits qu'il l'avoit abandonnée dans une forêt, pendant qu'elle dormoit ; d'autres diſent qu'on l'a vue à Rome ; quelques-uns ont aſſuré qu'elle s'y étoit renfermée dans un cloître, & qu'elle y étoit morte de déſeſpoir & de douleur : quoi qu'il en ſoit, ſon père depuis ce jour n'a fait que languir, & a terminé ſa carriere depuis un an ; ſa mère règne ; mais le chagrin a ſi fort affoibli ſes ſens, que l'Etat eſt livré aux factions & à la diſcorde.

Quoique la nouvelle de la mort de Maguelonne ne fût fondée que ſur des bruits populaires, Pierre n'en fut pas moins affligé ; il tomba à la renverſe, & éprouva des convulſions affreuſes. Tant qu'il l'avoit crue vivante, il s'étoit ſoutenu par l'eſpérance de la revoir un jour ; lorſqu'il ſe vit ſans eſpoir, il ne deſira plus que la mort. Les Chevaliers, qui étoient bien éloignés de penſer que Pierre fût l'amant de Maguelonne, crurent que ſon attaque étoit une rechûte de ſa maladie ; ils demanderent du ſecours ; on le remit dans ſon lit ; quand ſes convulſions furent un peu calmées, la Supérieure vint ; elle connut à ſon pouls & aux profonds ſoupirs qui s'exhaloient de ſon cœur, que ſon mal avoit une autre cauſe que le dérangement de la machine. Chevalier, lui dit-elle, votre ame paroît vive-

ment affectée; la médecine n'a aucune prise sur ce genre de maladie : si vous daignez m'ouvrir votre cœur, peut-être ne sera-t-il pas impossible de trouver quelque remède à vos peines; quand toutes les ressources humaines manqueroient, il en est toujours une infaillible dans la religion; il n'y a point de maux dont elle ne console; hélas! je l'ai appris par ma propre expérience.

Ces paroles affectueuses, le son de voix de celle qui les prononçoit, jetèrent un calme subit dans l'ame & dans les sens de Pierre : il la pria de s'asseoir & de faire retirer ceux qui pourroient les entendre ; ah, Madame, lui dit-il, je vais vous retracer des évènemens qui, en renouvellant mes douleurs, vont me couvrir à vos yeux d'une honte que rien ne peut effacer. J'ai déshonoré l'objet de ma tendresse, & c'est moi qui cause sa mort. Jeune, & fier d'une valeur qui ne cherchoit qu'à se faire connoître, on fit devant moi le portrait d'une Princesse, que les Princes & les plus fameux Paladins de l'Europe se disputoient; ce portrait, qui n'étoit point flatté, enflamma mes desirs; je me mis dès ce moment au nombre de ses prétendans, je demande à mes parens la permission d'aller signaler mon courage, je pars, quitte la Provence, j'arrive à Naples, & je vis Maguelonne plus belle que mon imagination ne me la peignoit .... Ciel : s'écria la Supérieure, quels noms venez-vous de prononcer? La Provence.... Naples ... Maguelonne : qu'ont de commun ces noms chéris avec celui de *Pietro del Bosco Maledetto*, Chevalier Italien, sous lequel vous vous êtes annoncé dans ces lieux. C'est un nom supposé, reprit Pierre; mon véritable nom est Pierre de Provence. O! justice éternelle, s'écria-t-elle encore, ô Providence! Quoi! vous, ce valeureux Pierre, ce généreux amant de Maguelonne! O Ciel! ô ciel, daigne me soutenir & me modérer encore!... Elle étoit tremblante & n'osoit respirer; cependant elle se retint; elle craignoit que ce qu'elle avoit à apprendre au malheureux Pierre, ne causât à ses sens une nouvelle émotion qu'il n'auroit pas eu la force de supporter.

Je vous l'avois annoncé, reprit-il, que votre pitié se changeroit en horreur. Puisque vous connoissez Maguelonne, & que je vous ai dit mon nom, vous savez mon

crime; mais ce que vous ne pouvez avoir appris que par des récits imposteurs, indignes de Maguelonne & de moi, c'est le malheur qui nous sépara. Pierre lui raconta l'enlèvement de la boîte qui contenoit les trois anneaux, par un oiseau de proie, la fuite de l'oiseau, le danger auquel il s'exposa pour ravoir la boîte, sa prise par les Corsaires, & son désespoir lorsqu'on l'amena à Alexandrie. Il s'arrêta, il crut que le reste amuseroit peu une femme à qui l'intérêt qu'il lui voyoit prendre à Maguelonne, devoit le rendre odieux; mais la Supérieure voulut tout savoir; au moindre péril que le Chevalier avoit couru, elle éprouve dans le court intervalle de ce récit, toutes les vicissitudes que Pierre avoit essuyées pendant huit années.

Vertueux Chevalier, lui dit-elle, en lui serrant la main, le récit que vous venez de me faire m'intéresse plus que vous ne pensez: plusieurs bruits, il est vrai, se sont répandus sur votre aventure. Eh que m'importe! s'écria Pierre; le seul qui m'accable, c'est le bruit trop certain de la mort de cette infortunée. Vous m'avez fait entendre que vous la connoissiez: au nom de Dieu, qui répand la consolation sur vos lèvres, apprenez-moi ce que vous en savez.... Je ne sais; mais votre son de voix, qui me rappelle le sien, la douceur avec laquelle vous soutenez mon courage, les éloges qu'on donne ici de tous côtés à vos vertus, votre sensibilité, tout en vous me pénètre d'une si grande vénération, & m'inspire des sentimens si semblables à ceux que Maguelonne me faisoit éprouver, que j'ai en vous la plus entière confiance. Elle ne crut pas qu'il fût encore temps de lui annoncer son sort; tranquillisez-vous, lui dit-elle; j'ai de fortes raisons pour croire que Maguelonne vit encore; j'étois sa meilleure amie: vous m'avez vue à la Cour de son père; j'ai conservé des relations avec elle; il y a quelque temps qu'elle ne m'a écrit, je vous promets que dans peu nous en saurons des nouvelles certaines.

Pierre cherchoit en vain quelle pouvoit être cette fille généreuse qu'il avoit vue à la Cour de Naples. Elle revint le lendemain à la même heure; elle trouva Pierre beaucoup plus tranquille; elle eut soin cette fois & les six jours suivans de ne le voir qu'en compagnie: lorsqu'il

eut repris aſſez de force pour ſe lever, elle ne le vit qu'après les autres malades & à l'entrée de la nuit : voilà de bonnes nouvelles, lui dit-elle; Maguelonne vit & ne vit que pour vous; on ne vous a pas trompé, elle eſt dans un Couvent. Ah, Madame, ſans doute qu'elle y a fait des vœux! Hélas! elle avoit juré d'être mon épouſe, & c'eſt ſur la foi des ſermens que nous quittâmes la Cour de ſon père! Mais, malheureux; de quoi vais-je m'inquiéter? n'eſt-ce pas aſſez pour moi qu'elle vive? La Supérieure l'aſſura qu'elle n'étoit liée par aucun engagement; que ce n'étoit point à Rome, comme on l'en avoit aſſuré, qu'elle avoit choiſi ſa retraite, & que ſon Couvent étoit en France. Le Chevalier lui demanda avec les plus vives prières de le lui nommer. Non, lui dit-elle, ce ſecret eſt de trop grande importance pour que j'oſe prendre ſur moi de vous le révéler. A cela près, voilà la lettre qu'elle m'a écrite par le même exprès que je lui avois envoyé; vous connoiſſez ſon écriture. Adieu, Chevalier, ſoyez tranquille : je ſuis obligée de faire un petit voyage pour les affaires de la maiſon; je ſerai trois jours abſente; j'exige au nom de votre amie, que vous preniez le plus grand ſoin d'une ſanté qui me devient auſſi chère qu'à elle-même.

Dès qu'elle fut ſortie, Pierre ouvrit la lettre de Maguelonne; la ſouſcription étoit à la ſœur Emilie. Il reconnut l'écriture de ſon amante; ſes yeux parcouroient cet écrit avec tant de rapidité, qu'il eût voulu la lire d'un ſeul regard. Enfin, après avoir été vingt fois du commencement à la fin, il lut, avec bien de la peine, que Maguelonne n'étoit guère plus tranquille que lui, qu'elle étoit dans l'impatience de le revoir; qu'il lui ſembloit qu'une nouvelle vie commençoit pour elle; qu'elle oublioit ſes maux, & qu'elle ne ſentoit que ceux que Pierre avoit éprouvés; toute la lettre ſe reſſentoit du déſordre où elle étoit, des phraſes qui n'étoient point finies, des lignes effacées par des pleurs, une énergie qui n'avoit pas le ſens commun, un délire attendriſſant, mille idées qui ſe détruiſoient l'une & l'autre, la religion la plus pure & l'amour le plus tendre, la morale la plus ſévère & les tranſports les plus ardens, tout étoit confondu, & tout autre qu'un amant eût cru que Maguelonne étoit folle. Elle promettoit à ſon amie de ve-

nir la voir, de venir s'unir pour jamais à Pierre; mais elle ne fixoit pas le temps.

Le Chevalier pouvoit à peine contenir ses transports; l'absence d'Emilie, l'incertitude du terme que Maguelonne mettoit à son arrivée, & plus que tout, l'habitude de la douleur, servirent de contrepoids à sa joie, qui eût pu lui occasionner une nouvelle rechûte.

Les trois jours de l'absence de la Supérieure se passèrent dans cette agitation; s'il eut su le Couvent où Maguelonne s'étoit retirée, rien n'eût pu le retenir; s'il eut même pu savoir où étoit Emilie, il eût couru après elle, pour lui demander des éclaircissemens sur mille choses qui n'en avoient pas besoin. Il apprend enfin qu'Emilie est de retour, il la fait demander, on lui fait dire qu'il n'est pas encore temps; qu'elle est trop fatiguée de son voyage; qu'elle le verra sur le soir; & qu'elle se propose de souper avec lui. Sur le soir! & il n'étoit que midi. Depuis qu'Emilie étoit Supérieure, il ne lui étoit jamais arrivé de regarder aucun homme en face; quelqu'effort qu'eût fait Pierre, jamais ses regards n'avoient pu percer l'épaisseur de son voile, & elle veut souper avec lui : il se confond en conjectures. Quel est son dessein? n'est-ce que pour accélérer sa guérison qu'elle se flatte de l'espérance de revoir Maguelonne? Elle vit, disoit-il, je n'en puis douter, sa lettre me l'assure; on dit qu'elle est dans un Couvent, y seroit-elle liée par des vœux? Emilie dit que non; mais dois-je en croire une ame sensible, dont la pitié ingénieuse ne se sera pas fait un scrupule de cacher des vérités affligeantes, à un malheureux qu'elle ne peut sauver que par ce moyen. Hélas! c'est cette vérité cruelle qu'elle veut m'annoncer, & c'est sans doute, pour en affoiblir l'amertume, qu'elle choisit le moment d'un souper extraordinaire. Généreuse Emilie, avec quels ménagemens vous m'avez dévoilé des secrets dont la douceur inattendue m'eût accablé! En adorant la bonté de votre ame, n'ai-je pas à me plaindre que vous m'ayez élevé au plus haut degré d'espérance, pour me précipiter dans un abîme de douleur plus affligeante encore.

C'est ainsi que raisonnoit l'injuste Chevalier, qui, huit jours auparavant, auroit donné sa vie pour s'assurer de

celle de Maguelonne; il étoit dans ces perplexités, lorsqu'enfin le moment qu'Emilie avoit fixé pour sa visite arriva. Pierre courut au-devant d'elle d'un air inquiet & consterné. C'en est donc fait, Madame, s'écria-t-il, Maguelonne est à jamais perdue pour moi! Emilie frémit, elle crut que quelque nouvel obstacle qu'elle n'avoit pas prévu, ou que le Chevalier lui avoit caché, s'opposoit aux voeux dont la lettre étoit remplie; elle lui demanda quel étoit l'événement funeste que son désespoir sembloit annoncer? Je n'en suis que trop certain, reprit-il; Maguelonne a formé des liens indissolubles, elle est Religieuse. Votre amour, interrompit Emilie, me fait excuser votre méfiance. Je vous ai assuré que votre amante étoit libre, & vous auriez dû vous en rapporter à moi. Ingrat, c'est moi qui l'ai prévenue de votre retour, qui l'ai instruite dès le moment que je vous ai connu. Je ne me suis absentée que pour vous la ramener, & dans peu de jours vous la verrez en ces lieux; si vous saviez tout ce qu'il m'en a coûté pour l'empêcher de voler dans vos bras, la violence qu'elle s'est faite en attendant que le rétablissement de vos forces vous permît de soutenir une vue aussi chère, vous rougiriez de vos soupçons. Le Chevalier se jeta aux genoux d'Emilie; il lui avoua que le souper auquel elle l'avoit invité, lui paroissoit si extraordinaire, qu'il avoit conjecturé qu'elle attendoit ce moment pour lui révéler ce funeste secret. Non, reprit Emilie; j'ai amené Nicé, & je voulois vous ménager à l'un & à l'autre le plaisir de la surprise; pour vous punir, il sera tout entier pour elle. Ah! s'écria-t-il, pourquoi Maguelonne n'est-elle pas de la partie? Parce que, répondit la bonne Supérieure, vous avez été sur le point d'extravaguer, en rêvant qu'elle étoit Religieuse; que l'idée seule de sa mort vous a mis aux portes du tombeau, & que la joie de la revoir vous y auroit peut-être précipité. — Ah! généreuse & cruelle Emilie, vous m'avez trop bien préparé à soutenir cet évènement, pour que vous ayez rien à craindre. — Eh bien, nous le verrons dans le temps. Allons joindre Nicé.

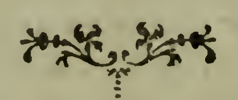
Dans un appartement séparé, Emilie avoit fait préparer une salle ornée avec autant de goût que de magnifi-

cence; une table délicatement servie attendoit cinq convives; Pierre & Emilie arrivent, la porte s'ouvre, & Pierre se trouve entre les bras de son pere & de sa mere. Grand Dieu! s'écria Pierre, en les embrassant, cruelle Emilie, vous ne m'avez pas préparé à cet excès de bonheur; ô mon pere, ô ma mere, ah! je succombe à mon ravissement; des larmes de tendresse coulèrent en abondance; le Chevalier étoit dans les bras du Comte & de la Comtesse; des mots entrecoupés, des soupirs, des caresses exprimoient les sentimens dont il étoit agité: il eût eu bien de la peine à soutenir cette scène si touchante, si la présence de Nicé, qui vint au secours, ne lui eut rappellé dans ce moment que Maguelonne étoit absente; il embrassa Nicé. Il lui témoigna la reconnoissance la plus vive de l'intérêt qu'elle avoit pris autrefois à son amour. Ah, Nicé! me pardonnerez-vous tous les chagrins que notre fuite a dû vous causer? Combien de fois ai-je rougi de l'idée que mon imprudence a dû vous donner de moi! Et Maguelonne, la vertueuse Maguelonne, victime de mon audace, a sans doute partagé dans l'esprit de ses parens & du peuple, la honte de cet enlèvement. Ah, ma chere Nicé! peignez-lui, si vous le pouvez, les remords.....

Seras-tu toujours injuste à mon égard, s'écrie Emilie, en relevant son voile & en embrassant le Chevalier, qui reconnoît enfin Maguelonne? que parles-tu de victime? Tu ne fus que mon complice, si notre fuite fut un crime; abjure tes remords, & ne me parles que de ta tendresse. Ah, Pierre!.... Pierre étoit dans ses bras, comme la jeune épouse dans la premiere extâse de la volupté; quelques soupirs s'exhaloient à peine avec son haleine brûlante; le nom de Maguelonne, élancé du fond de son cœur, expiroit tendrement sur ses lèvres agitées. La Princesse, plus préparée à cet évènement, s'efforçoit de garder plus de modération, mais l'amour la trahit, lorsque Pierre accablé de sa joie perdit tout mouvement & toute connoissance. Ah, ciel! s'écria-t-elle, imprudente! c'est moi qui te perds. Pierre, ô mon époux!... & soudain, comme pour remplacer l'ame de son amant par la sienne, elle colle sa bouche sur sa bouche, & couvre son visage de larmes. Cependant on l'arrache de ses bras; Nicé appelle du se-

cours; le Comte Jean & son épouse soutiennent leur fils; Maguelonne, à qui l'habitude de voir des malades avoit appris les plus beaux secrets de la Médecine, lui fait respirer des sels volatils qui le raniment; il lui tend sa main; des larmes de tendresse commencent à couler, & bientôt il a assez de force pour sentir son abattement; peu à peu il recouvre la vue & la parole. Maguelonne a cédé sa place à la Comtesse; les discours qu'elle lui tient, les sentimens qu'elle lui exprime, accoutument son ame à des sentimens plus doux; son sang prend un cours moins précipité, ses sens se calment, & Pierre paroît entiérement tranquille. Chevalier, lui dit Maguelonne, je vous ai mis à de trop cruelles épreuves, j'aurois dû le prévenir, j'ai eu la foiblesse de m'en rapporter à vous-même, lorsque vous m'avez dit que je vous avois trop bien disposé à me voir, pour que j'eusse quelque chose à craindre; enfin, graces au ciel, nos alarmes sont dissipées. Elle lui fit promettre, pour leur repos mutuel, de se modérer. Le souper se passa dans la joie, le plaisir éclatoit dans tous les yeux; mais le sentiment dominoit trop dans tous les cœurs, pour qu'on pût se livrer à la gaieté.

Il venoit de se passer des scènes trop vives, pour que Maguelonne osât se permettre de satisfaire la curiosité du Chevalier, sur ce qui étoit arrivé à cette Princesse, depuis l'évènement qui les sépara. On remit ce récit au lendemain. Le Chevalier fut conduit dans l'appartement qui lui étoit préparé; Nicé s'offrit de veiller auprès de son lit; il passa la nuit fort tranquillement; Nicé alloit de temps en temps en donner des nouvelles à Maguelonne, qui attendoit le jour avec impatience, & qui se leva plus d'une fois pour aller au-devant de Nicé.



CHAPITRE IX.

Hiſtoire de Maguelonne depuis l'enlèvement de Pierre par les Corſaires ; pélerinage ; arrivée en Provence ; fondation d'un Hôpital.

DÈs que le jour parut, Maguelonne reprit ſon voile & alla viſiter ſes malades, juſqu'à ce qu'elle crut que Pierre avoit aſſez repoſé : le Comte & la Comteſſe qui avoient été chez lui à ſon réveil, le conduiſirent dans un jardin d'orangers, où Nicé & Maguelonne les attendoient ; Pierre courut vers Maguelonne, qui s'avança vers lui d'un pas timide & modeſte ; ils s'embraſſèrent avec plus de tendreſſe que de fureur. Le Chevalier héſita quelque-temps, & prenant enſuite la main de ſa maîtreſſe : chère épouſe, lui dit-il (car vous m'avez permis de vous donner ce nom, quoique je n'en aie pas encore obtenu le droit), ce n'eſt qu'en tremblant que j'oſe vous demander le récit de ce qui vous eſt arrivé depuis l'inſtant où nous fumes ſéparés dans la forêt.

Maguelonne, qui avoit dit au Comte & à la Comteſſe ce que Pierre lui avoit raconté de ſes malheurs depuis ce moment, commença ainſi.

Tandis qu'on vous entraînoit ſur les flots, le ſommeil ſe diſſipant peu à peu, mes regards ſe tournèrent naturellement vers l'endroit où je croyois rencontrer les vôtres ; je m'étois endormie ſur vos genoux ; & je trouvai ma tête appuyée ſur votre manteau. Je crus d'abord qu'accablé de fatigue, vous vous livriez au repos ſous quelque arbre voiſin, je me levai, je parcourus le bois autour de moi ; je revins au lieu que je venois de quitter, & j'attendis encore ; j'étois raſſurée par votre cheval, que je voyois pâturer avec le mien. Cependant la nuit approchoit, je commencai à m'inquiéter & à perdre patience. J'appellai vos domeſtiques, je leur demandai où vous étiez ; il y en eut un qui vous avoit vu aller vers la mer ; je vous cherchai vainement ſur le rivage. Mille

idées affligeantes accablèrent mon esprit; toute la nuit se passa en recherches inutiles; quand l'aurore parut, vos domestiques & moi fouillâmes de tous côtés; nos cris firent retentir la forêt: enfin, n'espérant plus vous retrouver, ne sachant à quoi attribuer votre absence, aimant mieux croire que vous étiez égaré & que vous aviez été dévoré par quelque bête féroce, que d'imaginer que vous m'eussiez abandonnée par quelque perfidie, je me prosternai, je levai mes mains vers le ciel: grand Dieu, m'écriai-je, qui peut pénétrer les secrets de votre justice? Quel crime a donc commis la victime que vous frappez? Si j'ai fui la maison paternelle, Pierre n'a fait qu'accompagner celle qui l'entraînoit dans sa fuite; sa punition, il est vrai, est moins affreuse que ma peine: la mort a terminé ses chagrins & ses plaisirs; & moi, le cœur déchiré du regret d'avoir perdu l'amant le plus tendre, le plus généreux, le plus sensible; l'ame tourmentée de remords d'avoir abandonné mes parens, confuse de la honte que je laisse après moi dans une Cour où j'étois adorée, je n'ai d'autre ressource que l'infamie. Ah, Pierre! ton souvenir seul me reste, & c'est pour m'accabler encore!

J'étois livrée au plus cruel désespoir; vos domestiques pleuroient & n'osoient me consoler; je voulois qu'ils me ramenassent à Naples: déjà nous en avions pris la route; je changeai de dessein, il eût fallu vous nommer, & c'eût été vous accuser: d'ailleurs, je les exposois à une mort certaine; si je ne l'avois eu à craindre que pour moi, j'y aurois volé, je ne desirois que de mourir; mais comment paroître aux regards d'un père irrité, d'une mère que je forçois à rougir, d'une foule de Courtisans que j'avois dédaignés, & qui se seroient vengés par le mépris? de Chevaliers sur-tout qui n'ayant pu vous vaincre, vous auroient flétri en ma présence par les calomnies les plus atroces, sans que j'eusse osé prendre votre défense. Enfin, je pris le parti de me jeter entre les bras de la Providence; je dis à mes domestiques de me conduire hors de la forêt, & dans le village le plus prochain.

Nous

Nous rencontrâmes un gros bourg ſur le bord de la mer ; là, je congédiai vos domeſtiques ; ils ne vouloient point me quitter ; ils offrirent de m'accompagner dans tous les lieux où je voudrois me retirer ; ils pleuroient amèrement votre perte, & ils diſoient que rien ne pouvoit les conſoler que la douceur de me ſervir ; je leur promis que je ne les oublierois jamais ; que ſi vous n'étiez pas perdu pour moi, & ſi le ciel nous réuniſſoit, nous les rappellerions en quelque lieu qu'ils fuſſent. Je paſſai deux jours dans ce village ; les habitans y étoient en alarmes ; des Corſaires qui y avoient paſſé peu de tems auparavant, & qui croiſoient ſur les mers, y étoient deſcendus, & leur avoient enlevé trois jeunes filles & quelques payſans qu'ils avoient mis dans les fers. Je ne ſais pourquoi je rejetai ma premiere idée ; je m'imaginai que vous promenant ſur le bord de la mer, en attendant mon réveil, ils vous avoient enlevé ; je fus tentée d'aller à Marſeille, & de paſſer les mers pour tâcher de découvrir vos traces. Cette réſolution n'étant fondée que ſur une conjecture vague, ne fut point exécutée.

Je quittai mes habits qui auroient pu me décéler ; je pris ceux d'une Pélerine, & je ſuivis une famille entière qui alloit en pélerinage à Rome ; ma triſteſſe, quelque beauté, beaucoup de complaiſance, me concilièrent tous les cœurs. Nous nous ſervions mutuellement les uns les autres. On comprit bientôt que je n'étois pas ce que je paroiſſois être : on eut des égards pour moi ; je n'en fus que plus attentive à me faire partager le travail de notre caravane ; elle étoit compoſée d'un vieillard, le chef de la famille, de ſon épouſe, de leur fille à-peu-près de mon âge, & d'un couſin qui devoit bien-tôt être ſon époux ; c'étoit pour obtenir la diſpenſe de leur mariage que ces bonnes gens alloient à Rome. Pierre, c'eſt dans leur ſociété que je me ſuis convaincu qu'il y a cent fois plus de charmes dans un état plus humble & médiocre, que dans l'élévation des Grands. La douceur de leurs caractères, l'uniformité de leur manière de vivre, la ſincérité qui règnoit dans leurs diſcours & dans leurs actions, tout me faiſoit regretter de n'être pas née dans un hameau ; mais j'aurois voulu

que Pierre fût né dans le hameau voisin. Dans un état semblable, ni la crainte d'être unie à un monstre que j'abhorrois, ne m'eût forcée à quitter la maison paternelle; ni ma fuite, si elle eut été nécessaire pour éviter un mariage détesté, n'eût laissé d'aussi funestes impressions sur mon compte; j'aurois exposé la vérité, & j'eusse été justifiée dans mon hameau. Pierre n'eût pas été d'un rang disproportionné au mien; on n'eût consulté que sa vertu & je n'aurois eu besoin de faire parler que mon amour.

C'est par ces réflexions que je soulageois les fatigues de mon voyage. Nous étions à pied & nous allions à petites journées : dans les premières, j'étois excédée. Votre cheval, que j'avois conservé parce que vous l'aimiez, & dont j'avois fait présent à la famille, servoit à porter nos provisions : les huit premiers jours, lorsque le soleil étoit le plus chaud, & que nous ne trouvions point de l'ombrage, on m'obligeoit de monter à cheval; bientôt je m'accoutumai à la fatigue; je me convainquis que la nature n'étoit pas plus avare de ses dons pour les Princesses que pour les paysannes, & que l'éducation & le luxe sont de véritables maladies qui causent la foiblesse des unes & qui n'attaquent jamais les forces des autres.

Nous arrivâmes à Rome; je quittai, non sans regret, mes compagnons de voyage. Ma confiance dans l'Etre suprême, qui me punissoit, m'inspira le desir d'entrer dans une Eglise; je vis plusieurs personnes à genoux autour d'un Prêtre qui écoutoit le récit de leurs fautes; les uns s'en retournoient remplis de consolation, & les autres déchirés de remords. Je me mêlai dans la foule; & lorsque mon tour fut venu, je lui fis naïvement le récit de ma malheureuse aventure. Il m'écouta fort attentivement, & même je m'apperçus qu'il essuyoit ses larmes. Rien ne donne tant de courage aux malheureux que lorsqu'ils font partager leur foiblesse aux autres.

Je priai le bon Prêtre de m'aider de ses lumières & de ses conseils; il voulut exiger, avant tout, que je vous oubliasse. Hélas! lui dis-je, quand je le voudrois, il me seroit impossible. Il voulut m'ôter l'espérance de vous revoir jamais; il m'affligea si sensiblement que je

fus sur le point de perdre connoissance. Ah! Monsieur; ôtez-moi la vie ou laissez-moi cette consolation. Non, Pierre n'est point mort; si quelque bête féroce l'eût attaqué, il est trop brave pour avoir succombé sous ses coups; non, je ne puis me persuader que le ciel ait voulu me l'enlever pour jamais; joignez vos prières aux miennes, le ciel n'est point inexorable, il me le rendra: il eut la cruauté de me dire que vous ne seriez pas le premier infidèle qui eût abandonné sa maîtresse. Je me contentai de lui répondre, que je vous aimerois mieux infidèle que mort, mais qu'il étoit plus aisé de me persuader que vous étiez mort, que perfide. Eh bien, reprit-il, puisque votre confiance en la Providence est si assurée, attendez sans trouble & sans inquiétude qu'elle vous le ramène. Je lui demandai le plus grand secret sur mon état & sur ma naissance, que je lui avois confiés, & il me le promit.

A peine l'eus-je quitté, que je vis entrer dans l'Eglise mon oncle, accompagné d'un cortège nombreux; je frémis en le voyant; je crus qu'on avoit suivi mes traces; mais lorsque je vis qu'il parcouroit l'Eglise indifféremment, je ne fis que détourner mon visage; j'étois bien assurée qu'à moins qu'il ne me fixât bien attentivement, mon déguisement l'empêcheroit de me reconnoître. Il passa auprès de moi & ne se détourna point. Dès qu'il fut sorti, je m'acheminai vers l'hôpital destiné aux Pélerins. J'y restai quinze jours. Ce fut là qu'en attendant que le ciel vous rendît à mes vœux, je formai le projet de fonder une maison semblable pour les pauvres malades; je m'instruisis de tous les détails; je priai la Supérieure de m'aider à faire un abrégé de toutes les règles, & de tout ce qui regardoit la partie économique de la maison: elle ne me cacha rien; elle avoit pris une si grande affection pour moi, qu'elle vouloit me retenir auprès d'elle, & m'associer à ses travaux; je prétextai des affaires de famille, & je partis dans le dessein de me rendre en Provence. Je passai par Gênes, & je m'embarquai sur un vaisseau qui alloit à Aigues-mortes. Mon voyage fut très-heureux; je tournai mes regards vers l'Afrique, dont les côtes, dit-on, sont peuplées de Corsaires;

j'avois toujours un secret pressentiment qu'ils vous avoient fait esclave. Je vis avant d'arriver à Aigues-mortes, cette Isle; elle me parut charmante, & c'est-là que je me proposai de faire mon établissement.

Comme je me promenois un jour sur le port d'Aigues-mortes, je rencontrai une bonne femme qui m'offrit de prendre sa maison pour logement; je l'acceptai, & la vieille en parut très-contente : mon enfant, me dit-elle, à votre habit, je vois que vous venez de Rome; j'ai fait autrefois ce voyage-là avec mon mari, que Dieu lui fasse paix : j'étois jeune & jolie comme vous, & mon mari en valoit bien un autre; les Italiennes sont belles, galantes; elles faisoient beaucoup d'accueil à mon mari, cela m'inquiétoit, il faut en convenir; ce n'est pas que je ne fusse bien sûre de lui, il m'aimoit tant...... C'est une pauvre espèce que ces Italiens, des petits hommes, jaloux; pourquoi? car ils ne savent guères aimer; mais vous! vous, ma chère enfant, quand, pourquoi, comment, avec qui avez-vous été à Rome? Hélas! ma bonne, avec personne, lui dis-je; & il ne vous est rien arrivé, jeune, jolie.... Non, repris-je; j'ai rencontré des Pélerines comme moi, des Pélerins, d'honnêtes gens qui m'ont conduite, & qui m'auroient défendue en cas de besoin: graces au ciel, leur secours ne m'a pas été nécessaire; mais je voudrois traverser la Provence, je ne connois pas les mœurs de ce pays, & je n'oserois m'y exposer toute seule. Ah! vous n'avez que faire de craindre, reprit la vieille; nous avons pour maître & Seigneur le plus digne homme, le plus sage; il est du pays de Provence, frere du Comte de ce nom; il demeure à Cavaillon, & depuis peu son frère l'a fait Gouverneur de ses Etats. Il est bon, noble, généreux, & sur-tout fort juste. Oh! il est d'une exactitude, d'une sévérité, qu'il n'y a pas d'endroit dans la Provence que ses yeux n'éclairent. Dans les champs, dans les bois, la nuit, le jour, on est en sûreté comme chez soi. Moi, qui vous parle, moi, je ne ferois aucune difficulté de la traverser en long & en large, à toutes les heures du jour & de la nuit; s'il arrivoit quelque chose à qui que ce fût, ce n'est pas seulement aux malfaiteurs qu'il s'en prendroit, mais à ceux qu'il a chargés de leur

donner la chaſſe; cet homme juſte a une femme auſſi reſpectable que lui; c'eſt la bonté, la générofité même; il eſt le père de l'Etat, elle eſt la mère des malheureux: elle ſeroit à la danſe, au bal, ſi l'on venoit lui dire qu'un pauvre diable a beſoin de ſon ſecours, elle planteroit-là, bal, danſe & compagnie pour y courir; il n'y a ni plaiſirs, ni affaires qui tiennent, quand il s'agit de faire du bien. C'eſt grand dommage que ces bonnes gens meurent ſans lignée. Comment, ſans lignée, interrompis-je? J'avois entendu parler du Comte Jean de Provence; il me ſemble avoir oui dire qu'il a eu un fils nommé Pierre. Eh! voilà juſtement ce qui cauſe leur douleur & nos regrets. Ah! ma belle Demoiſelle, on ne ſait guères ce qu'on veut, lorſqu'on deſire des enfans. Ce n'eſt pas que Pierre ne fût le plus beau jeune homme, l'ame la plus belle, le plus grand eſprit, le meilleur cœur de toute la Provence! il falloit le voir dans les tournois, la lance au poing; il n'y avoit point de Paladin qui tînt contre, & ſi n'avoit-il pas dix-huit ans. On ne parloit qne de lui; ſous les armes c'étoit un démon; quand il les avoit quittées, c'étoit l'amour; ce qu'il y a de bon, c'eſt que toutes les femmes couroient après lui, & qu'il ne ſavoit pas pourquoi. Eh bien, Madame, repris-je encore, qu'eſt-il donc devenu ce Pierre? Eh vraiment, dit-elle, c'eſt-là l'enclouure; un maudit Chevalier, qui, par malheur, vint chez ſon père, perſuada à ce jeune homme qu'il falloit qu'il allât courir le monde & chercher les aventures: il lui parla tant d'une certaine Princeſſe de Naples, qui faiſoit tourner la tête à tous les Chevaliers, que dès ce moment il perdit la ſienne; il voulut voir cette Princeſſe & combattre pour elle; il partit au grand regret de ſes parens, qui, depuis, n'en ont plus eu de nouvelles; ils craignent qu'il ne lui ſoit arrivé quelque choſe de fâcheux; ils ſont toujours triſtes & affligés.

Je ne pus entendre ce récit, continua Maguelonne, ſans verſer des larmes; la vieille, qui ne ſavoit pas l'intérêt que j'y prenois, crut que c'étoit ſimplement par humanité, & ſe mit à pleurer auſſi. Enfin, me dit-elle, il ne faut pourtant pas ſe déſeſpérer; il eſt vrai qu'il y a plus d'un an qu'il eſt parti; le bruit s'eſt répandu

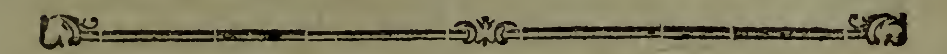
qu'il couroit le monde avec la Princeſſe, & qu'il l'avoit enlevée; tout ce que je ſais, c'eſt que le père & la mère de Pierre étoient bien fâchés contre cette Princeſſe; & en effet, il faut qu'elle ait eu recours à quelque ſecret de magie, pour corrompre ce jeune homme ſi ſage & ſi doux.

Je demandai à la vieille ſi elle croyoit que le Comte & la Comteſſe fuſſent toujours auſſi irrités contre cette Princeſſe de Naples. Le temps, me dit-elle, adoucit tous les maux; cependant la perte de leur fils leur eſt toujours préſente : ils font chercher de tous côtés ces deux amans, & je craindrois pour elle s'ils la retrouvoient : mettez-vous à leur place. Ce que j'en dis, au reſte, n'eſt pas pour blâmer cette Demoiſelle; car ſi Pierre m'eut propoſé de m'épouſer, & que je ne l'euſſe pu faire qu'en ſouffrant qu'il m'enlevât, je vous avoue que j'aurois été fort embarraſſée. Quand on veut condamner les autres, il faut toujours, ce me ſemble, les juger d'après ſoi-même. Vous êtes bien jolie, vous, continua-t-elle, vous venez de Rome, & par conſéquent vous êtes une fille bien ſage, bien vertueuſe : eh bien! ſi Pierre vous eut fait la même propoſition, je ne ſais trop ce qui en ſeroit arrivé. Tenez, tenez, il ne faut jurer de rien : payſanne ou Princeſſe, tout cela eſt à-peu-près égal. Eſt-ce qu'il y a une nature pour les payſans, & une nature pour les Princes?

Les propos de la vieille, qui, je crois, parleroit encore, ſi j'euſſe voulu l'écouter, ne me permirent pas d'aller auprès de vos parens, comme je l'avois d'abord projeté, pour les conſoler : la plaie étoit trop fraîche encore. Je me décidai à paſſer dans l'Iſle, & à commencer mon établiſſement; j'achetai près du port trois maiſons contigues, que je fis percer & bien réparer; je fis venir de Marſeille tous les lits & autres meubles qui me parurent néceſſaires; j'approviſionnai mon Hôpital; quelques perſonnes charitables s'unirent à moi; pluſieurs filles pieuſes, qui ſe deſtinoient au cloître, crurent qu'il étoit plus méritoire aux yeux de Dieu, de paſſer ſes jours à ſervir, à conſoler l'humanité ſouffrante, que de paſſer ſa vie dans une retraite inutile au monde. Notre Hôpital fut fort fréquenté; j'y ai fondé une Egliſe ſous le titre de

S. Pierre; vous en devinez aſſez la raiſon; hélas! tout le monde a été dans l'illuſion ſur ma dévotion à ce Saint, je l'étois moi-même. J'invoquois le Saint & mon cœur étoit rempli du Chevalier. Le zèle de mes camarades, pour le ſervice des pauvres, excitoit le mien; notre Hôpital acquit une grande célébrité. On y courut de toutes parts, on ne parloit que de nous dans toute la Provence. Notre réputation parvint à vos dignes parens.....

Le reſte de ceci me regarde, dit la Comteſſe de Provence, en interrompant Maguelonne: je ſais tout le plaiſir qu'a mon fils de vous entendre; mais il faut que chacun ait ſon tour.



CHAPITRE X.

Suite de l'Hiſtoire de Maguelonne; anneaux retrouvés; l'amour plus clairvoyant que la tendreſſe paternelle.

Les éloges que nous entendions faire de tous côtés de l'Hôpital & de la Supérieure, nous engagèrent de venir voir l'un & l'autre. Le zèle, la propreté, les attentions qu'elle donnoit au ſervice des pauvres, ſa beauté, ſa douceur nous attachèrent à elle pour jamais. Son caractère m'invitoit à la confiance, elle ne me connoiſſoit point, je la priai de me faire part des conſolations qu'elle prodiguoit à tant d'autres; je lui ouvris mon cœur: à peine me fus-je nommée, qu'Emilie tomba dans mes bras, froide & preſqu'expirante; je jetai un cri perçant; on lui donna du ſecours, elle reprit ſes eſprits. J'étois inquiète ſur la cauſe de ſon évanouiſſement. Ah! Madame, s'écria-t-elle, vous voyez cette infortunée Maguelonne, qui faiſoit ſa gloire & ſon bonheur d'être votre fille.... Elle me demanda le plus inviolable ſecret, & me raconta toute votre aventure, juſqu'au moment de ſon réveil. Dès ce moment, j'ai regardé la Princeſſe comme ma fille; mais pour épargner ſa pudeur, je ne dis à votre père qui elle étoit, que lorſque nous fûmes de retour dans

notre Palais. Nous sommes revenus plusieurs fois, autant par plaisir que pour nous consoler avec elle. Il y avoit près de deux ans qu'elle vous avoit perdu, lorsque des pêcheurs de nos terres vinrent nous apporter un turbot énorme qu'ils avoient pris ; le cuisinier, en l'ouvrant, trouva dans son estomac une boîte. On me l'apporte, je l'ouvre, & je reconnois les trois anneaux que je vous avois donnés. Ce prodige me frappa ; ma première idée fut que vous aviez fait naufrage, & que vous aviez été dévoré par les poissons. Je versois un torrent de larmes ; je courus chez votre père : hélas ! m'écriai-je, il n'est que trop vrai que Pierre notre fils est mort ; je lui fis voir la boîte & les anneaux, & lui racontai par que hasard ils étoient dans mes mains. Il le voyoit & ne pouvoit le croire. Il tomba dans le plus affreux accablement, & donnant un libre cours à ses larmes, il m'embrassa : quel sacrifice ! me dit-il, aidez-moi à l'offrir à l'Etre qui nous a ravi ce fruit de notre tendresse : il nous l'avoit donné dans sa bonté, peut-être veut-il nous punir de l'avoir laissé partir trop jeune encore. Subissons la peine de notre imprudence ; nous plaindre plus long-tems seroit un nouveau crime. Ensuite, prenant un ton ferme, & se domptant lui-même, il annonça la mort de Pierre, fit tendre tout le Palais de noir, & lui fit faire les plus magnifiques obsèques. Tous nos vassaux & tous les Chevaliers qui avoient connu Pierre, étoient consternés de sa perte. Je ne sais si les morts savent ce qui se passe sur la terre ; mais il me semble que ce seroit un grand supplice pour les méchans, s'ils entendoient ce que l'on dit d'eux, dès qu'on cesse de les craindre ; & que les bons seroient presque récompensés du bien qu'ils ont fait, s'ils pouvoient jouir des éloges & des regrets qu'on donne à leurs vertus.

Lorsque les premiers jours du deuil furent passés, je vins auprès de Maguelonne ; en la voyant, je ne pus retenir mes larmes ; vous n'avez plus d'époux, lui dis-je, sa mort n'est que trop certaine : elle me regardoit avec une douleur stupide & muette ; je lui racontai tout ce qui s'étoit passé, & les indices que j'avois de la mort de Pierre. Elle voulut voir les anneaux, elle les reconnut. Madame,

me dit-elle, ces indices ne ſont pas des preuves; je vous ai ſouvent répété que je croyois que des Corſaires qui ravageoient les côtes où nous fûmes ſéparés, avoient enlevé votre fils; il peut ſe faire qu'on ait voulu le fouiller, & qu'il ait mieux aimé jeter la boîte qui renfermoit ces anneaux dans la mer, que de la laiſſer au pouvoir de ces barbares; & dans ce cas, il n'eſt pas ſurprenant que quelque poiſſon vorace l'ait gobée ſur la ſurface des flots. Si votre fils avoit été ſubmergé, & que les poiſſons l'euſſent dévoré, comment cette boîte ſe ſeroit-elle plutôt conſervée dans l'eſtomac d'un turbot, que quelque partie de ſon armure? Cette découverte nous prouve ſeulement qu'il a été ſur mer, & que la boîte y a été jetée, & me confirme dans l'idée qu'il a été enlevé.

Maguelonne me conſola & me rendit l'eſpérance : elle me conjura d'aller faire part à mon époux de cette conjecture, & de ne pas m'affliger devant lui. Mon époux approuva le raiſonnement de la Princeſſe, & fut obligé de convenir que les yeux d'une amante étoient encore plus perçans que ceux d'un père. Ainſi nous avons vécu juſqu'à préſent entre l'eſpoir & la crainte, n'oſant trop nous livrer ni à l'un, ni à l'autre. Maguelonne a ſoutenu notre courage, quoique ſouvent nous nous ſoyons apperçus que le ſien étoit ſur le point de l'abandonner : il y a quatre jours qu'étant dans une de nos terres, qui n'eſt pas éloignée de cette Iſle, & que nous avons acquiſe pour être plus à portée de voir Maguelonne, nous la vîmes arriver tranſportée de la plus vive joie; elle tombe à nos genoux, ſe relève pour ſe précipiter dans nos bras, embraſſe mon époux, & ſe jette ſur un fauteuil preſque ſans mouvement : j'étois dans la plus horrible inquiétude, on la rappelle à la vie; enfin, s'écrie-t-elle, il eſt retrouvé, Pierre eſt de retour. Mon fils, je ne vous peindrai pas nos tranſports; Maguelonne & moi avions l'air de deux bacchantes; votre père n'étoit pas dans un meilleur état; nous volions dans le Palais; nous embraſſions nos domeſtiques, en leur diſant que vous étiez retrouvé; ces pauvres gens pleuroient & nous tendoient les bras pour nous rendre nos careſſes. Dans tous les

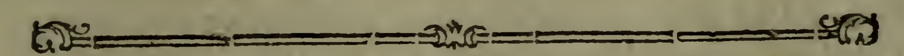
villages des environs, la joie fit faire des extravagances. Pour nous, nous ne donnâmes pas le tems à Maguelonne de se reposer : nous sommes arrivés hier, & nous partirons dès qu'elle l'ordonnera.

La Comtesse avoit cessé de parler. Pierre lui prit la main, & la baisa avec respect; il étoit étonné de la justesse d'esprit de Maguelonne, qui avoit, pour ainsi dire, deviné ses aventures. De mon côté, ajoûta-t-il, j'étois si persuadé que le Ciel nous réuniroit, que pour mettre en sûreté les présens du Sultan, & vous les faire parvenir plus aisément, lorsque je pourrois savoir où vous les adresser, je les avois mis dans quatorze barils couverts de sel par les extrémités. Quoi! s'écria Maguelonne, c'est vous qu'on croyoit perdu dans l'Isle de Sagonne? Pierre fut étonné que la Princesse connût un évènement dont il n'avoit pas encore parlé. Elle lui dit qu'elle l'avoit appris par les Mariniers qui l'avoient perdu; qu'elle leur avoit demandé le nom du passager dont ils lui racontoient le malheur, qu'ils n'avoient pas pu le lui dire; qu'elle s'étoit sentie plus pénétrée de son sort qu'elle ne l'auroit cru, & qu'enfin ils lui avoient remis en dépôt les quatorze barils. Elle ordonna qu'on les apportât; Pierre les fit ouvrir, & l'on en sortit les étoffes les plus belles en or & en argent, une quantité surprenante de pierreries de toute espèce, & six de ces barils étoient remplis de poudre d'or.

La Comtesse eût bien desiré que Maguelonne eût voulu partir le lendemain; mais la Princesse la pria d'attendre qu'elle eût réglé les affaires de l'Hôpital, ne voulant pas laisser à l'abandon un établissement auquel elle devoit toute sa consolation.

Elle assembla la Communauté, lui annonça qu'elle alloit se retirer, & qu'il falloit nommer une Supérieure pour la remplacer. Toutes ses compagnes parurent désolées; aucune ne se trouvoit digne de lui succéder : elles refusèrent de nommer, suivant l'usage des Couvens, par la voie du scrutin; elles la supplièrent de choisir, & le choix qu'il fit fut généralement approuvé. Après cette nomination elle prit congé des Religieuses, & leur pro-

mit de venir les voir le plus ſouvent qu'elle pourroit. Elles n'apprirent qu'alors qui elle étoit. Quant au Chevalier qui avoit paru voir dans l'enlèvement de la Princeſſe un crime atroce dont il chargeoit Pierre, Maguelonne vint aiſément à bout de le diſſuader.



CHAPITRE XI.

Mariage de Pierre & de Maguelonne terminé. Affaires de Naples.

LE Comte Jean envoya dans ſes terres pour confirmer le retour de ſon fils, & pour annoncer leur arrivée & celle de Maguelonne. On publia des tournois, & les Chevaliers de toute la Province ſe rendirent chez le Comte. On diſpoſa tout pour les recevoir. Cependant le Comte & la Comteſſe fixèrent au lendemain le mariage de Pierre dans l'Hôpital même. La cérémonie ſe fit ſans éclat; les deux époux étoient au comble du bonheur : fortune, gloire, honneur, tout étoit abſorbé par leur amour; leurs parens plus tranquilles avoient écrit à Naples.

La mère de Maguelonne y règnoit; le Roi étoit mort de chagrin; le trône appartenoit à la Princeſſe après la mort de ſa mère : on croyoit Maguelonne perdue : l'Etat étoit livré à l'avarice & à la cupidité de pluſieurs prétendans : tous agiſſoient au nom de la Reine, & aucun ne reſpectoit ſes ordres. Dès qu'on ſut que Maguelonne vivoit, chaque chef de parti ſe rangea de ſon côté. Le Comte & la Comteſſe, en attendant des nouvelles de Naples, partirent pour leurs terres. Ils y furent reçus avec des acclamations de joie; les fêtes les plus galantes, & les tournois les plus brillans, ne diſcontinuèrent pas pendant ſix ſemaines. Pierre & Maguelonne ſe firent adorer.

La Reine de Naples écrivit à Pierre, & ſe félicita d'avoir un gendre qui pût mettre fin aux troubles de l'Etat; elle l'invitoit de venir avec ſa fille prendre les rênes du gouvernement qu'elle étoit prête de leur abandonner. Elle invitoit auſſi le Comte & la Comteſſe d'accompagner leurs enfans.

Dès que les courtiſans & les prétendans ſurent que Pierre de Provence étoit ce terrible Chevalier des Clefs, & qu'il étoit l'époux de Maguelonne, chacun ſongea à ſes intérêts; ceux qui avoient l'honneur d'être Chevaliers, partirent auſſi-tôt pour la Provence, dans l'eſpoir que Pierre leur feroit l'honneur de rompre des lances avec eux, & qu'ils auroient le bonheur d'être battus; ceux qui ne l'étoient pas & qui avoient dit le plus de mal du raviſſeur de Maguelonne, lui écrivirent pour le féliciter, lui faire part de leur joie, & lui demander ſa protection; leurs lettres étoient remplies de ce que la baſſeſſe & la flatterie ont de plus vil : il n'y en avoit aucun qui ne lui marquât qu'il avoit été un de ſes plus zélés défenſeurs, & pas un qui n'accuſât les autres.

Ceux qui avoient levé l'étendart de la révolte, & qui ravageoient l'Etat au nom de la Reine, furent un peu conſternés, quand ils ſurent quel ennemi ils avoient en tête. Ils réunirent leurs intérêts, & firent une ligue générale contre Pierre. Il avoit été tranquille juſqu'à ce moment, s'inquiétant peu des intrigues des courtiſans & des trames ſecrettes des prétendans; il eſpéroit que ſe détruiſant l'un par l'autre, il trouveroit peu d'obſtacles à renverſer: lorſqu'il apprit cette confédération générale, il n'héſita plus; il envoya un Chevalier de confiance, qui raſſembla les troupes de la Reine: ce Chevalier s'aboucha avec ceux des courtiſans, qui trop foibles pour ſe faire un parti, avoient déja écrit à Pierre pour lui offrir leurs ſervices. Il leur promit la protection de Maguelonne, & chacun d'eux fournit des ſecours en argent ou en ſoldats qu'ils débauchèrent.

Lorſque l'armée de Pierre ſe trouva aſſez nombreuſe, il partit & vint en prendre le commandement; elle alla audevant de lui : Pierre entra dans Naples, il alla d'abord ſe proſterner aux genoux de la Reine, qui le reçut comme ſon fils; elle ne lui fit aucun reproche ſur l'enlèvement de ſa fille; elle lui dit ſeulement que le Prince à qui ſon père l'avoit deſtinée, s'étoit déclaré l'ennemi le plus irréconciliable de ſa Souveraine; qu'auſſi-tôt que Maguelonne eut diſparu, il annonça ſes prétentions les armes à la main; & que depuis qu'il avoit appris qu'elle avoit épouſé Pierre,

il avoit réuni tous les partis, & s'étoit mis à leur tête, promettant de les indemniser, soit en démembrant des Provinces, soit par des emplois à la Cour.

Le camp de ce Prince étoit à deux lieues de la ville; Pierre, à la tête de ses troupes, attaque ses retranchemens, pénetre dans le camp, & le force de l'abandonner: il ne lui donne pas le temps de se retrancher encore; il le suit avec vigueur, & le force à recevoir la bataille; elle fut vive & meurtrière; mais après deux heures de combat, l'ennemi commence à plier: Pierre porte toutes ses forces vers l'endroit le plus foible, & bientôt ce ne fut plus qu'une déroute générale. Le Prince fut trouvé mort sur le champ de bataille, & tout vint se soumettre à Pierre, qui rentra triomphant dans Naples. Le peuple, qui ne se décide pas toujours par l'évènement, avoit pris parti pour lui avant la victoire: la plupart des courtisans qui ne savoient pas pour qui le sort se déclareroit, attendoient le succès & allèrent au-devant du vainqueur, maudissant le projet ridicule du vaincu, qui, malgré ses défauts & ses vices, avoit osé prétendre à la main de la Princesse. Ceux qu'il avoit le plus favorisés dévouèrent sa mémoire à l'exécration; les courtisans firent des épigrammes contre lui, & des chansons où l'on n'épargnoit pas le père de Maguelonne; car comment louer le monarque règnant, sans ternir la gloire de son prédécesseur? Pierre, qui n'entendoit rien aux règles des panégyriques, défendit les chansons, & imposa silence aux chansonniers.

Lorsque tout fut pacifié, Pierre choisit des Ministres sages & sans ambition, ce qui lui fut plus difficile qu'il ne l'avoit cru d'abord; il pria la Reine de garder encore quelques jours le timon de l'Etat; & comme il savoit qu'il pouvoit s'en rapporter aux nouveaux Ministres, il partit pour aller chercher Maguelonne & ses parens. On le vit arriver en Provence avec une nombreuse escorte; il passa à la Cour du Comte de Provence règnant, qui le reçut avec la plus grande magnificence. Il y vit Jacques, cet oncle présomptueux, qui raconta la manière dont Pierre l'avoit vaincu, sans le combattre, dans ce tournoi qui fut si glorieux à son neveu. Le Comte règnant étoit sans postérité; il étoit le maître de laisser ses Etats

à celui des enfans de ſes deux frères qu'il jugeroit à propos. Robert, fils de Jacques, & Pierre, étoient les ſeuls qui euſſent droit d'y prétendre. L'orgueil de Robert, la réputation de Pierre, & ſur-tout l'alliance qu'il venoit de contracter avec l'héritière du Royaume de Naples, déterminèrent le Comte en faveur de ce dernier : il eſt vrai qu'il indemniſa Robert par des biens immenſes. Il nomma dès ce moment Pierre pour ſon ſucceſſeur après ſa mort.

Pierre ramena Maguelonne à ſa mère; le Comte & la Comteſſe les accompagnèrent. La Princeſſe tomba aux genoux de la Reine, qui la fit relever & l'embraſſa; elle lui témoigna le repentir le plus amer de l'avoir quittée; elle lui jura qu'elle n'y avoit été déterminée que par les vertus de Pierre, & par la crainte, trop bien fondée, d'être l'épouſe du Prince de Tarente. La Reine oublia tout le paſſé, & voulut dès le jour même abdiquer la couronne en faveur de Pierre & de ſon épouſe : ils la conjurèrent inutilement de la garder; elle fut inflexible : les deux époux furent couronnés au milieu des acclamations du peuple. La Reine ne ſe ſépara point; elle eut tous les agrémens du trône, ſans en avoir les peines. Le Comte & la Comteſſe s'en retournèrent en Provence, & ne manquoient pas chaque année de venir à la Cour de leur fils. Pierre & Maguelonne eurent un règne long, heureux & paiſible; ils n'éprouvèrent d'autres chagrins que les pertes qu'ils firent ſucceſſivement de leurs parens. Pierre recueillit le Comté de Provence; il eut un fils qui réunit ſur ſa tête le Royaume de Naples, le Comté de Provence & tous les biens de Robert. Ces deux époux furent amans juſqu'au tombeau, où ils ne deſcendirent que dans l'âge de caducité.

FIN.

BIBLIOTHEQUE BLEUE.

No. II.



C. L. Desrais, del. *J. B. C. Chatelain, Sculp.*

HISTOIRE
DE RICHARD SANS PEUR.

HISTOIRE
DE
RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE,
FILS DE ROBERT LE DIABLE.
Pour servir de suite à celle de son Pere.



A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE DE RICHARD SANS PEUR, *DUC DE NORMANDIE,* FILS DE ROBERT LE DIABLE.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire de ſon Pere.

CHAPITRE PREMIER.

Vaſtes projets de vengeance de la Fée Minucieuſe. Premiers combats de Richard. Enfant trouvé.



L'Implacable ennemie de la famille d'Hubert avoit fait ſa propre affaire de l'ancienne querelle de Méliſandre ſa niece ; & quoiqu'elles fuſſent brouillées depuis long-temps, elle ne ceſſoit de chercher le moyen de ſe venger : il falloit une victime à ſon reſſentiment. Elle exerça ſa fureur contre le Génie mal-adroit, qui n'avoit pas ſu profiter de l'évanouiſſement de Mathilde, & qui ſe laiſſa ſi ſottement ſurprendre par Robert. Elle le livra à ſes deux ſinges noirs, qui, pendant un mois, lui chatouillerent la plante des pieds ; elle le bannit enſuite de ſa préſence

jusqu'à ce qu'il eût rassemblé toutes les particules du talisman que le Chymiste de Robert avoit décomposé, & presque réduit en fumée. Tous les Génies qu'elle avoit à ses ordres étoient occupés à servir ses haines particulieres : elle ne concevoit pas pourquoi les autres Fées qui savoient sa situation, n'étoient pas encore venues lui offrir leur secours ; elle s'en plaignit hautement, personne ne fit attention à ses plaintes. Elle n'auroit point hésité à rompre avec toutes les Fées, mais le desir de se venger, l'emporta sur tout le reste. Elle apprit, par ses correspondans, qu'entre Bayonne & Bordeaux, régnoit un Génie actif, subtil & méchant, adroit à prendre les formes les plus séduisantes, possédant sur-tout l'art de se vanter de conquêtes qu'il ne fit jamais, d'autant plus aimé des Fées, qu'il les avoit presque toutes trompées, se mêlant de toutes les aventures, pour avoir le plaisir de les faire échouer. La Fée Minucieuse résolut de l'avoir à quelque prix que ce fût ; elle lui écrivit : mais Brudner, depuis long-temps dégoûté des Fées, ne daigna pas lui répondre ; elle eut recours au seul moyen qu'on puisse employer efficacement avec les fourbes, elle lui tendit un piége dans lequel il ne pouvoit manquer de tomber.

Brudner aimoit les mortelles, il recherchoit celles du premier rang, pour le plaisir de publier leurs aventures, & de découvrir leurs perfidies ; mais il choisissoit parmi les autres les objets de ses amours. Minicieuse prit la forme d'une jeune Bergere ; à force d'art & de prestige, son teint acquit la fraîcheur de l'Aurore, sa taille s'élança, sa peau devint d'une blancheur éblouissante, & ses cheveux d'un noir éclatant ; elle prit un air simple & modeste, & dans un quart-d'heure, elle se trouva dans une des avenues du beau château de Brudner. Il méditoit en se promenant une tracasserie qui devoit brouiller six familles à la fois : il apperçoit Minucieuse ; jamais beauté ne lui parut plus ravissante : il s'approche d'un air tendre & soumis ; il lui demande avec intérêt qui elle est, d'où elle vient : elle affecte une pudeur, une timidité qui lui prêtent des charmes nouveaux : il veut la conduire dans son château ; elle résiste, il la presse, elle rougit en se défendant ; il étoit amoureux & vain, il se retint &

ne voulut employer d'autre force, que celle de ſon mérite. Le Génie Gaſcon ſe piquoit d'avoir les plus belles fleurs du monde ; il manquoit un bouquet à la Bergere, il lui demanda la permiſſion d'en cueillir un lui-même, dans l'eſpérance qu'on lui permettroit de le placer. La Bergere accepta ; mais tandis qu'il ſe baiſſoit pour moiſſonner la jacinthe & la violette, elle diſparoît. Que devint Brudner lorſqu'il ne revit plus ſa proie ? Il cherche autour de lui, il l'appelle, il pouſſe des cris affreux, il conſulte ſes taliſmans, il n'apprend rien ; il foule aux pieds le bouquet funeſte, & reprenoit avec fureur le chemin du château, lorſque la Fée, ſous ſa véritable figure, paroît dans les airs ſur un char de mille couleurs, attelé de ſix ſapajous aurore, auxquels elle avoit donné des aîles de chauve-ſouris, & qu'elle avoit dreſſés à voler. Arrête, lui dit-elle, c'eſt en vain que tu ſoupires, la Bergere qui t'a enflammée eſt en mon pouvoir, je ſuis la Fée Minucieuſe, je puis la ſouſtraire ou la rendre à tes vœux : tu peux l'obtenir, & je rendrai ſa beauté immortelle ; je ne mets qu'une condition à ce bienfait : c'eſt de me venger, de perſécuter le fils de Robert, le célebre Richard, qui ſe dit ſans peur. Il faut que tu faſſes échouer tous ſes projets ; tu en viendras facilement à bout ſi tu peux l'effrayer : à ce prix Cloriſette eſt à toi. Le Génie promit & demanda ſa récompenſe. Il faut d'abord la mériter, lui dit la Fée Normande ; mais comme tu ne dois pas plus compter ſur mes promeſſes, que moi ſur ta parole, reçois ce gage, il te répondra de ma foi : elle lui donna un ruban conſtellé, au moyen duquel il auroit l'aſcendant ſur tous les Génies de ſon Ordre, qui pourroient traverſer ſes deſſeins ; elle y joignit le pouvoir de ſe rendre inviſible, & de prendre toutes les formes qu'il jugeroit à propos. Elle l'aſſura en même temps, que s'il ne rempliſſoit point ſes engagemens, elle le rendroit encore plus amoureux de Cloriſette, qui deviendroit la plus laide, la plus fantaſque & la plus acariâtre des mortelles. Le Génie frémit, mais il ne témoigna rien de ſa crainte. La Fée diſparut, ſon char s'abbattit derriere un buiſſon ; elle reprit la figure de Cloriſette, ſe fit voir à demi-nue à deux cents pas

de Brudner, prête à se baigner dans une fontaine. Le Génie y courut, & ne trouva que la Fée sur son char, qui lui renouvella ses promesses, & disparut.

Après la mort d'Astolphe, Robert & son épouse, n'ayant plus à craindre la malice des Génies, gouvernoient la Normandie avec une douceur qui les faisoit adorer de leurs Sujets. Ils avoient instruit leur fils Richard de tout ce qu'ils avoient eu à essuyer des Génies mal-faisans. Richard, qui ne croyoit pas trop aux Génies, s'exerçoit en tout événement, pour triompher d'eux, à se rendre le plus redoutable des Chevaliers, & le meilleur des hommes. Il couroit la campagne, habitoit les forêts, & n'avoit presque jamais de demeure fixe, afin que les malfaiteurs le crussent par tout où ils ne le voyoient pas. Comme la Providence, il étoit présent en tous lieux, les malheureux trouvoient en lui un pere : dès qu'il en savoit un, il quittoit tout pour le secourir ; & afin que bientôt il n'y en eût plus, il rendit tous les Chevaliers responsables des crimes qui se commettroient sur leurs terres. Quelques-uns étoient eux-mêmes des oppresseurs ; il prit la cause de leurs vassaux, fit mordre la poussiere aux tyrans, & distribua leurs terres aux opprimés. Il ne voulut jamais de second dans aucune de ses entreprises les plus périlleuses ; il n'avoit des compagnons que lorsqu'il les croyoit nécessaires pour porter des secours plus prompts à ceux qui souffroient. Les pauvres l'appelloient Richard le bon ; son intrépidité lui fit donner, par tous les Chevaliers, le nom de Richard sans peur.

Lorsque Brudner arriva en Normandie, il apprit que Richard se disposoit à partir de Rouen, pour chasser d'une forêt voisine quelques brigands Irlandois qui s'y étoient réfugiés. Brudner gagna les devants. Vers le milieu de la nuit, le brave Richard entra dans la forêt, & alloit se cacher dans le fort le plus épais. Son chien le suivoit dans toutes ses expéditions ; il étoit né du chien qu'Astolphe avoit donné à son pere, & qui fut son compagnon & son convive, dans le temps que Robert contrefaisoit le sourd & le muet. Cet animal étoit si fatigué, que son maître descendit & le porta devant lui. Lorsqu'il fut parvenu au milieu du bois, les lutins

que Brudner avoit à ſes ordres, & qu'il avoit diſperſés ſur des arbres, ſe réunirent autour du Chevalier, en pouſſant des cris affreux; ils voltigeoient ſur la croupe de ſon cheval & ſur ſes épaules : Richard ſe mit à rire & ſaiſit ſon épée : il crut d'abord que c'étoit un jeu des brigands pour l'épouvanter; il frappoit autour de lui, mais aucun coup ne portoit. Il ne recevoit aucun mal des lutins; il leur étoit défendu de lui en faire : le Génie qui protégeoit Richard, avoit menacé Minucieuſe de lui faire tomber les dents, & de la rendre éternellement chaſſieuſe, ſi elle portoit ſa vengeance juſqu'à attenter à ſes jours; il ne lui étoit permis que de l'inquiéter, & d'eſſayer à lui faire perdre le nom de ſans peur. Les lutins redoublerent leurs cris; Richard, tranquille & de ſang froid, commença de chanter & de crier comme eux. Déſeſpérés de n'avoir pu l'ébranler, ils ſaiſirent ſon chien, l'enleverent dans les airs, & le déchirerent. Richard fut très-ſenſible à ſa mort, & ſon plus grand chagrin fut ne pouvoir ſe venger.

Le Génie ne ſe rebuta pas; il réſolut de prendre des moyens plus détournés, & que Richard ne pût pas ſuſpecter; il renvoya les lutins, monta ſur un arbre, & ſe changea en enfant nouveau né : il ſe coucha dans un nid de tourterelles; & lorſque l'aurore parut, il ſe mit à pleurer. Richard qui continuoit ſa route l'entendit, il s'arrête, & regardant d'où pouvoient venir ces pleurs, il apperçut les deux pieds de l'enfant hors du nid. Il fut attendri de ce ſpectacle, il deſcendit auſſi-tôt de cheval, & monta de branche en branche; il ne put ſe refuſer de baiſer cette innocente & malheureuſe créature qui lui ſourit. Le bon Richard s'indigna de la dureté de ceux qui avoient expoſé cet enfant, il le prit, l'enveloppa dans un coin de ſon manteau, le porta d'une main, & de l'autre s'aida pour deſcendre comme il étoit monté; il le mit devant lui ſur le col du cheval à la place du chien, & au lieu de continuer ſa route, il prit celle de ſon Capitaine de chaſſes, & lui recommanda d'en avoit grand ſoin. Juſqu'alors le zele de Richard ne lui avoit pas permis de vérifier quel étoit le ſexe de l'enfant; la

femme du Capitaine plus curieuſe, découvrit que c'étoit une fille, qui promettoit d'être la plus belle du monde. Richard pria cette femme de s'en charger, & lui promit de payer largement ſes peines. Heureuſement elle ſe préparoit à ſevrer ſon fils; elle profita de cette circonſtance pour nourrir la petite orpheline.

Richard étoit bien loin de ſoupçonner que cet enfant, dont le ſourire l'avoit frappé, & dont l'innocence l'avoit attendri, fût un Génie ennemi & mal-faiſant. Brudner par cette ruſe avoit rempli deux objets, l'un de donner le temps aux voleurs Irlandois qu'il protégeoit, d'éviter Richard, & l'autre d'entamer une aventure dont il concevoit les plus grandes eſpérances.

Richard entra dans la forêt; à peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit un grand nombre de chiens qui ſuivoient pluſieurs Cavaliers. Il pique ſon cheval, & arrive juſqu'à eux l'épée à la main; il leur ordonne d'arrêter, & leur demande pourquoi, ſans ſa permiſſion, ils s'aviſent de chaſſer dans ſa forêt: eux, ſans répondre, le regardent, ſe prennent à rire, & continuent leur chaſſe. Richard les ſuit de ſi près, & leur porte de ſi rudes coups, que trois Chevaliers armés de toutes pieces, ſont forcés de s'arrêter. Ils baiſſent leurs lances & fondent tous les trois contre Richard, qui ne connoiſſoit d'autre arme que ſon épée. Plus indigné de leur lâcheté que de leur chaſſe, il les attend, détourne ſon cheval, évite leur fer, & en paſſant au milieu d'eux, il en atteint un & le renverſe ſur la ſelle; les deux autres prennent du terrein, &, gardant toujours un ſilence obſtiné, ils reviennent contre le Chevalier ſans peur, qui, plus heureux encore cette fois que la premiere, jette d'un coup de revers un des Chevaliers par terre. Il pouvoit le percer de ſon épée, ſa généroſité ne lui permet pas de frapper un homme déſarmé; il le laiſſa remonter à cheval; mais lorſqu'il y fut, les trois Chevaliers ſe regarderent & prirent honteuſement la fuite. Richard courut après eux; il les pourſuivoit ſi vivement, & étoit ſur le point de les joindre, lorſqu'il vit à travers les arbres une troupe gens qui danſoient trois à trois, tout nuds, quoique

de différens ſexes. Richard ſurpris de ce ſpectacle, abandonna les fuyards & s'approcha des danſeurs. Ils le regardent, & ſuſpendent leur danſe pour le ſaluer; les femmes n'eurent aucune honte de leur nudité; & ce qui le ſurprit le plus, c'eſt qu'elle n'excita en lui, ni plaiſir, ni peine; alors il ſe rappella ce qu'on lui avoit ſouvent raconté dans le pays, de la famille de Hellequin.

CHAPITRE II.

Hiſtoire d'Hellequin & de ſa famille. Prodiges où ſe confond l'eſprit de Richard.

HELLEQUIN vivoit du temps de Charles Martel; il fut un des Chevaliers dont la valeur illuſtra le plus la Normandie : il étoit riche & avoit une famille très-nombreuſe. Il avoit rendu de très-grands ſervices à Charles, qui le regardoit comme le boulevard le plus inexpugnable de ſes Etats. Dans le temps que Charles étoit occupé à conquérir l'Allemagne, les Sarraſins pénétrerent en France. Charles envoya un Courier à Hellequin, & le chargea de lever des troupes. Les Sarraſins avoient pillé les Provinces de l'intérieure de la France; l'argent manquoit : le généreux Hellequin vendit ſes terres, & s'acquitta de ſa commiſſion avec un zele qui fut célébré par tous les Poëtes du temps. Charles prit le commandement de l'armée, il donna celui d'une diviſion au brave Hellequin. Il lui reſtoit encore un château qu'habitoit ſa famille. Les Sarraſins furent repouſſés juſqu'aux frontieres : on prit des quartiers d'hiver, Charles revint dans la capitale; Hellequin eut l'honneur de commander en ſon abſence. Dans le fond il eût mieux aimé revenir au ſein de ſa famille, mais il n'eût pas été honnête de refuſer le commandement d'une armée; il lui en coûta ſon château, il eſpéroit s'indemniſer ſur le butin qu'on feroit à la premiere bataille. On entre en campagne; Hellequin eſt chargé de conduire un détachement contre l'ennemi; un coup de fleche lui emporte un œil : il eſt vrai que dans ce combat il tua dix

Sarrasins de sa main, & qu'il en resta trois mille sur la place; mais Hellequin qui avoit perdu la moitié de son sang & son œil, est ramené au camp. Charles le renvoie sur les derrieres en le comblant d'éloges; & tandis qu'il est malade, on donne une bataille décisive. Le butin, selon l'usage, se partage entre présens; la paix se fait, Hellequin revient chez lui, borgne, n'ayant pas le sou; & pour comble de malheurs, trouvant sa famille dans la misere, & ne sachant où reposer sa tête. Il comptoit sur les bontés de Charles, & demanda une pension: sa demande fut trouvée très-juste, on la lui accorda; il emprunta en attendant l'échéance de la premiere année. Dès que le terme fut venu, il se présenta au Trésorier, qui lui représenta que la derniere guerre ayant épuisé les finances, il étoit impossible que l'Etat pût payer des pensions. Hellequin ne murmura pas, il revint en Normandie gémir de son sort, & sans blâmer personne. Ses créanciers ne furent pas aussi doux; n'ayant pas de quoi payer, ils se saisirent de sa personne; & ses enfans, qui auroient pu gagner de quoi substanter leur pere, & acquitter peu-à-peu leurs dettes, furent renfermés dans la même prison.

Ce fut alors que la patience échappa au malheureux Hellequin. Il complotta avec ses enfans de se procurer la liberté: son épouse qui avoit la permission de sortir deux fois la semaine, pour aller mendier quelques alimens grossiers, que les acquéreurs des biens d'Hellequin lui donnoient pour sa famille, dans l'espérance qu'elle renonceroit à quelques prétentions qu'elle avoit pour sa dot, fournit aux prisonniers les instrumens dont ils avoient besoin. Une nuit, Hellequin & ses enfans mâles & femelles, armés jusqu'aux dents, se firent jour à travers la garde & sortirent de Rouen; leur projet étoit de se répandre dans la campagne, & d'y vivre du travail de leurs mains. Ils se cacherent dans les bois; ils y apprirent qu'un jugement flétrissant les condamnoit à la mort pour s'être procuré la liberté. Ce jugement paroissoit si bisarre à Hellequin, qu'il n'imaginoit point qu'on le mît jamais à exécution; car, disoit-il, si quelqu'un doit être puni pour l'évasion d'un prisonnier, ce n'est pas le prisonnier, ce sont ceux qui le gardent, parce que c'est à eux de prendre toutes les pré-

cautions néceſſaires. Il en étoit ſi perſuadé, qu'il envoya ſa femme & ſes deux filles à Rouen ; il ſavoit d'ailleurs que ſes créanciers ne pouvoient pas les faire arrêter à cauſe de ſes dettes. A peine eurent-elles paru dans la ville, qu'elles furent priſes & conduites en priſon : le jugement rendu contre toute la famille alloit être exécuté ; l'échafaud étoit dreſſé, lorſque le Duc de Normandie, inſtruit que les victimes étoient les filles & la mere d'Hellequin, fit changer leur ſupplice en une priſon perpétuelle dans le donjon d'un vieux château ; la mere y mourut peu de jours après, & les deux filles, en voulant ſe ſauver, s'écraſerent contre des rochers.

Le déſeſpoir s'empara d'Hellequin & de ſes quatre enfans ; ils n'eurent point la force de réſiſter à leurs malheurs ; leurs têtes étoient proſcrites, ils n'avoient d'autre aſyle que le fond des forêts, ni d'autre demeure que le creux des rochers, quelques racines étoient leurs alimens ordinaires. Mes amis, dit un jour Hellequin à ſes fils, parce que des hommes cruels ont conſpiré notre mort, ſans que nous nous ſentions coupables d'aucun crime, leur livrerons-nous notre vie ſans la défendre ? Périrons-nous de faim dans ces forêts, parce que nous avons eu le bonheur d'échapper aux horreurs d'une infâme priſon ? Non, mes amis, rendons guerre pour guerre ; j'ai ſupporté patiemment la privation de la liberté, tant que j'ai cru que ma détention pouvoit tenir lieu à mes créanciers des ſommes que j'étois dans l'impoſſibilité de leur rendre. Mais à préſent qu'ils en veulent à notre vie, parce que nous nous ſommes livrés à ce penchant pour la liberté, inſéparable de notre exiſtence, je ſens que je ne ſuis plus le maître de me modérer : vendons leur chèrement le bien qu'ils veulent nous ravir. Nous ſommes déſarmés, commençons par nous procurer des armes, & malheur enſuite aux perfides qui tomberont ſous nos coups ; vous n'avez pas ſeulement une vie à défendre, mais une mère & des ſœurs à venger.

Les jeunes gens n'héſiterent point, ils promirent une armure à leur pere avant la fin du jour. Ils prirent leurs maſſues, ils allerent ſur le grand chemin ; deux Chevaliers paſſerent ; les quatre frères les attaquerent : la haine du

genre humain & le déſeſpoir leur donnerent un nouveau courage ; ils déſarmerent les Chevaliers, & s'emparerent de leurs cheveaux qu'ils conduiſirent à leur pere. Ils revinrent au même endroit attendre une nouvelle proie ; elle ne tarda point à paroître. Le Duc de Normandie avoit fait publier un tournoi, les Chevaliers s'y rendoient de toutes parts ; les quatre freres leur propoſoient le combat ſeul à ſeul, ou deux contre deux, avec cette condition que la dépouille reſteroit au vainqueur. Enfin, lorſqu'ils eurent des armes, le pere & ſes quatre fils ſortirent de leur retraite, ils jurerent de ne pas ſe ſéparer, & commencerent une guerre d'autant plus cruelle, qu'ils avoient à craindre une mort infâme s'ils étoient pris.

Il ſuffit qu'on débute dans le crime pour ne plus connoître de frein ; rien ne fut ſacré pour les Hellequins. Ils leverent une petite troupe avec laquelle ils aſſiegerent les châteaux voiſins, rien ne leur réſiſta. Les plus braves Chevaliers tomberent ſous leurs coups, les maiſons de leurs créanciers furent dévaſtées ; s'ils ſommoient un château de ſe rendre, il falloit qu'on ſe rendît à diſcrétion ; une défenſe de vingt-quatre heures étoit punie par le fer & par le feu, par la mort des hommes & par le déshonneur des femmes. Plus Hellequin & ſa famille avoient été vertueux juſqu'alors, & plus ils ſembloient aimer le crime. Souvent au milieu de ces excès, le ſouvenir de leurs vertus paſſées leur arrachoit des larmes ameres ; mais dès qu'il ſe préſentoit quelqu'occaſion de piller, tout étoit oublié, ils n'en devenoient que plus furieux. Dans leur ivreſſe, ils commettoient les cruautés les plus inouies ; veuves, orphelins, innocens ou coupables, tout étoit l'objet de leur barbarie.

Les cris & les murmures s'élevoient de tous côtés ; le Duc de Normandie fut effrayé des maux que les Hellequins avoient faits ; leur troupe avoit groſſi au point qu'il paroiſſoit impoſſible de la détruire ſans des forces ſupérieures. Il convoqua la Nobleſſe de ſes Etats ; il fut réſolu de faire la guerre en forme à cette armée de brigands. Cependant avant de faire aucun acte d'hoſtilité, on publia que ſi Hellequin & ſes enfans vouloient rentrer

dans leur devoir, on leur feroit grace en faveur des services qu'Hellequin avoit rendus & des belles actions de sa vie. Hellequin rejeta cette proposition avec mépris : les ingrats, dit-il, ils ne se souviennent de mes services, que parce que j'ai la force en main, & qu'ils me craignent ! qu'ils me rendent mon épouse, mes filles & mes vertus, & je me soumettrai.

Le Duc étoit juste, il voulut voir le procès d'Hellequin ; il trouva que les dettes qu'il avoit contractées dans son extrême nécessité, ne montoient point au quart des sommes qu'il avoit réellement touchées, qu'elles étoient grossies par les usures les plus criantes. Il restoit encore deux de ses créanciers, ils furent condamnés à mort. Quant à l'évasion de la famille d'Hellequin, il fut décidé que si les Géoliers avoient veillé plus exactemens sur les prisonniers, ils ne se seroient point échappés ; les Géoliers furent condamnés à une prison perpétuelle, pour n'avoir pas empêché qu'on introduisît des armes & autres instrumens dans la prison ; ce qui n'avoit pu se faire que par leur négligence. Il trouva l'arrêt de mort sévere, mais juste, parce qu'un citoyen qui est sous le pouvoir de la loi, peut bien profiter de la négligence de ses gardes pour recouvrer la liberté, & même agir de ruse ; mais ne doit point user de violence, & il étoit prouvé qu'Hellequin avoit blessé une des sentinelles.

Ce jugement, avec tous les motifs, fut envoyé aux Hellequins en même temps que leur grace. Ils l'auroient acceptée s'ils avoient été seuls. Les Officiers de la troupe furent informés des offres qu'on faisoit à leurs Chefs ; envain leur promit-on une amnistie générale, ils jurerent la mort des Hellequins s'ils se soumettoient, & de continuer leurs brigandages sans eux. Hellequin renvoya le Hérault du Duc, & lui fit dire qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la derniere goutte de son sang.

L'armée du Duc, composée de toute la Noblesse de Normandie, de vieux soldats & de citoyens, se mit en campagne. Hellequin rangea la sienne en bataille, elle étoit inférieure en nombre à celle du Duc, mais chaque soldat étoit déterminé à vaincre ou à mourir. Les deux armées étoient trop irritées pour s'amuser à de simples escarmouches : à

peine furent-elles en présence, qu'elles en vinrent aux mains : la valeur combattoit contre la rage : au premier choc, le champ de bataille fut couvert de morts. Les brigands étoient adossés à la forêt, on la tourna & on les enveloppa ; alors le combat devint furieux, chaque combattant tuoit ou recevoit la mort, il n'y avoit aucun quartier à espérer. Les Normands se seroient crus déshonorés de demander grace ; les brigands se faisoient un devoir de ne pas en faire. La bataille dura depuis cinq heures du matin jusqu'à huit : trois fils d'Hellequin, après avoir fait des prodiges de valeur, voyant que tout étoit perdu, s'élancerent au milieu de l'armée ennemie, tuerent un nombre prodigieux de soldats, & trouverent la mort qu'ils cherchoient : le quatrieme, blessé de plusieurs coups, fut fait prisonnier ; il fut conduit au Duc, qui chercha vainement à le consoler ; il se jeta sur l'épée de l'Officier qui le conduisoit, & se tua.

Hellequin fut trouvé au milieu d'un nombre considérable de Normands qu'il avoit tués ; il respiroit encore, on le porta dans la tente du Duc qui l'embrassa, & qui lui promit de le rétablir dans le rang de ses ancêtres. C'en est fait, dit le malheureux pere, je meurs, & c'est le sort le plus heureux que le Ciel puisse me faire : je péris le dernier de ma famille, & je regarde cette circonstance comme une punition que je mérite. J'ai conduit mes enfans dans l'abyme, je les ai soulevés contre leur patrie ; homme foible & pusillanime, je n'ai pas eu le courage de supporter une vertu malheureuse, & j'ai eu la témérité de m'armer contre tout ce que l'homme doit respecter le plus, sa patrie ; je l'ai eu en horreur : puisse-t-elle être satisfaite par ma mort ! puisse le Ciel être touché de mon repentir ! A peine eut il prononcé ces mots, qu'Hellequin expira. Quant aux brigands qui restoient après la bataille, ils se rassemblerent tous, & tournant leurs épées les uns contre les autres, ils expirerent tous sur le champ de bataille.

Telle est l'histoire de la famille d'Hellequin. Depuis qu'elle avoit péri, le bruit s'étoit répandu que Dieu, à la bonté & à la justice de qui nous avons la témérité de prescrire des bornes, plus touché des anciennes vertus d'Hellequin,

d'Hellequin, qu'indigné de ses crimes, l'avoit condamné lui & sa famille, d'errer dans cette même forêt; d'en sortir dans certain temps pour annoncer à leurs concitoyens les événemens heureux ou malheureux qui devoient arriver. Cette épreuve devoit durer un certain nombre d'années, & pendant ce temps-là ils devoient être exposés à toutes les intempéries des saisons, & à tous les accidens qui affligent la nature humaine, quoiqu'ils n'eussent qu'un corps fantastique & aërien : il leur étoit permis de se montrer aux hommes sous telles formes qu'ils voudroient prendre; après ce temps expiré, ils devoient aller recevoir la récompense de leurs vertus.

Richard conçut que les personnes qu'il voyoit, étoient cet infortuné & sa famille; il en savoit l'histoire; plus il les considéroit, & plus il se sentoit pénétré de respect; l'attirante majesté de la vertu étoit sur leurs levres, & sur leur front la candeur de l'innocence & la modestie du repentir. Il vit parmi eux, un de ses Ecuyers qui étoit mort depuis un an. Richard lui demanda avec étonnement par quel prodige il le revoyoit après l'avoir vu mourir & enterrer, il y avoit plus d'un an. Il est vrai que je mourus, répondit l'Ecuyer. Qui t'a donc ressuscité? reprit Richard. Je ne suis point ressuscité, répliqua l'Ecuyer. Quoi, s'écria Richard, tu voudrois me persuader que tu n'es ni mort, ni vivant! Parbleu tu étois bien inconséquent & bien fou, quand tu étois à mon service; mais jamais il ne t'est venu en fantaisie de me persuader de semblables folies. Explique-toi; enfin quel est ton existence?

Non, Monseigneur, reprit-il, je ne suis pas ressuscité; ce corps qui frappe vos yeux, n'est qu'une ombre vaine, coupable de quelques crimes, & douée de quelques vertus; l'Être suprême qui doit punir le mal, & qui se plaît à récompenser le bien, m'a imposé les mêmes peines qu'à la famille d'Hellequin; nous sommes plusieurs dans le même cas. Cette forêt est la même que celle où il vint se réfugier avec ses enfans, lorsqu'il s'échappa de la prison de Rouen : vous savez que j'y venois souvent chasser avec quelques amis qui étoient morts avant moi; nous avons conservé notre goût pour ces lieux, & nous nous

y sommes joints à la famille d'Hellequin : ces femmes que vous voyez, sont ses deux filles & son épouse. Nous ne rougissons point de notre nudité, parce que cette pudeur, que la nature inspire aux hommes & aux femmes, n'étant qu'un frein qu'elle oppose à leurs desirs pour les irriter encore davantage, & rendre plus efficace l'acte par lequel ils se perpétuent, en le rendant plus vif, devient inutile, dès que l'ame dépouillée du corps, n'a plus la faculté de se reproduire.

Eh bien, mon ami, lui dit Richard, qui ne comprenoit par trop ces subtilités métaphysiques, puisque tu erres dans ces forêts, dis-moi quels sont ces trois brigands que j'ai rencontrés, & qui s'avisent d'y chasser sans permission ? Suivez-moi, lui dit l'Ecuyer, je vais vous faire voir celui que vous avez cru abattre d'un coup d'épée. Que j'ai cru abattre ! dis-tu ? reprit Richard; ne voudrois-tu pas me persuader encore que je ne l'ai pas renversé de son cheval ? Il est vrai, répondit l'Ecuyer, que le Chevalier s'est cru blessé, & qu'il a eu le bonheur de croire qu'il étoit jeté par terre. Ecoute, s'écria Richard avec impatience ; sais-tu que je n'aime pas toutes ces énigmes-là, que je trouve très-mauvais que tu me disputes des faits dont j'ai été non-seulement témoin, mais encore l'auteur. C'est-à-dire, insistoit l'Ecuyer, que vous avez cru...... Oh, tu me ferois enrager, interrompit Richard, tout phantôme que tu es, tu pourrois bien attraper quelque horion, ainsi que ce brigand ; mais enfin puisque tu veux me le faire voir, conduis-moi.

L'Ecuyer le mene au pied d'une aubépine, où il vit en effet le Chasseur qu'il avoit renversé, & qui se leva pour le mieux recevoir. De quel droit, lui dit Richard, osez-vous chasser dans ces bois sans ma permission ? Ne savez-vous pas qu'ils sont réservés pour mes plaisirs ? Je le sais, répondit le Chevalier ; mais celui qui dispose de toi, peut bien disposer de ta forêt ; c'est lui qui m'a permis d'y chasser, je n'ai aucun compte à te rendre. A ces mots, Richard ne se possédant plus, s'élance sur le Chevalier. Quelle fut sa surprise, lorsque croyant le saisir par le milieu du corps, il n'embrassa qu'une ombre, & qu'il le vit à dix pas de lui, éclatant de rire avec l'Ecuyer. Il

s'élance encore sur eux ; leur premier mouvement fut un signe d'effroi ; le second un témoignage de dédain ; tous ceux qui dansoient, & qui avoient vu de loin la fureur de Richard, accoururent comme involontairement, puis s'arrêterent en riant. C'est assez, dit le Chevalier impalpable : écoute Richard, & que ta surprise cesse ; je suis Hellequin, les deux Chasseurs que tu as rencontrés avec moi, sont mes deux fils. Nous avons conservé, après notre mort, le goût pour la chasse, que nous avions contracté pendant la vie. L'habitude de combattre qui nous reste, nous a portés à t'attaquer : nos corps, ainsi que nos armes, ne sont que des simulacres ; tu nous a porté des coups inutiles ; cependant comme nous sommes susceptibles des mêmes sensations que toi, malgré nos corps aëriens, j'ai cru que tu m'avois frappé réellement, & je suis tombé par une suite naturelle de mon illusion ; j'ai tout-à-l'heure éprouvé un véritable effroi lorsque tu t'es précipité sur nous ; un moment de réflexion a dissipé toute cette crainte. Mes filles & mes fils, par un mouvement semblable, sont venus à mon secours ; ainsi nous éprouvons des passions, & même des maux, sans que notre existence puisse en être altérée.

Richard fit plusieurs questions à Hellequin, il lui demanda bien des choses qui étoient cachées dans l'avenir ; Hellequin lui répondit que Dieu seul pouvoit lire dans les temps, que c'étoit pour le bonheur des hommes qu'il ne leur manifestoit pas les événemens futurs ; que, conformément à cette providence, il sauroit tout ce qui devoit arriver à Richard, qu'il ne le lui diroit pas. Après une longue conversation ils se séparerent ; Hellequin lui donna une grande piece de soie, & Richard en fit une écharpe, dont il se para tout de suite ; jamais il n'en avoit vu de plus belle. Tu es poursuivi par un Génie méchant & rusé, lui dit Hellequin, & par des lutins qui sont à ses ordres ; ils ne manqueront pas d'être jaloux de ton écharpe, je crains qu'ils ne te tracassent. Je défie l'enfer de me l'enlever, dit Richard.



CHAPITRE III.

Origine du goût des Normands pour les pommes. Sages Réglemens de Richard. Inconvéniens de la mendicité des Religieux.

APRÈS avoir quitté Hellequin, Richard reprit ſon chemin; il étoit nuit : les Chaſſeurs qu'il avoit ſuivis à travers la forêt, l'avoient détourné de ſa route, il ne ſavoit plus où il en étoit. Il apperçut, au clair de la lune, une fontaine couverte de quelques arbres taillés en berceau; il étoit fatigué, il deſcendit auprès de la fontaine; il vit devant lui un pommier chargé du plus beau fruit qu'il eût jamais vu; il ne comprenoit pas comment un tel arbre ſe trouvoit au milieu d'une forêt, & qu'on n'eût point touché à un fruit que ſa beauté invitoit à cueillir, dans un endroit où paroiſſoient aboutir les principales routes. Richard ſecoua l'arbre, quelques efforts qu'il fît, il n'en put faire tomber aucune pomme; l'arbre étoit élevé, il ſe diſpoſa à y monter; il l'embraſſa des jambes & des bras, il eſt déjà parvenu aux deux tiers de la tige; mais à meſure qu'il monte, la tige s'alonge & les branches s'éloignent; Richard eſt trop avancé pour reculer, il monte toujours, il ſe trouve à dix toiſes de terre; il monte encore, & voit le ſommet des plus hauts arbres au-deſſous de lui. Le vent du midi ſouffloit, il courba une branche que le Chevalier ſaiſit; à peine l'eut-il touchée, que l'arbre décrut dans la même progreſſion qu'il avoit grandi, & revint peu-à-peu dans ſon état naturel. Richard cueillit une pomme : auſſitôt qu'il l'eut arrachée, il en pouſſa une autre plus belle que la premiere; il cueillit la ſeconde, & ſoudain il en parut une troiſieme plus belle que la ſeconde; il l'arracha encore, & il en ſortit du même endroit une quatrieme. Les trois qu'il avoit priſes étoient ſi groſſes, qu'à peine il pouvoit les ſoutenir; auſſi n'en cueillit-il pas davantage, & deſcendit de l'arbre, dont il coupa une branche, afin de pouvoir le retrouver.

Après avoir long-temps erré dans la forêt, il reconnut une route, la suivit, & arriva à Rouen à minuit; il se coucha après avoir lui-même enfermé ses pommes.

Le lendemain au dessert (c'étoit jour de gala à la Cour du Duc Robert), Richard fit apporter les trois pommes: tout le monde fut frappé de la beauté de ce fruit. Il raconta comment il l'avoit cueilli, & la propriété singuliere de l'arbre. On en conclut qu'il étoit enchanté, & qu'il seroit dangereux de manger de ce fruit. On proposa d'en faire l'épreuve; on partagea une pomme en plusieurs morceaux, au lieu de pepin on trouva une perle de la grosseur d'une olive & d'une très-belle eau. On fit venir un chien, & on lui jeta un morceau de la pomme; lorsqu'il voulut la prendre, le morceau s'éloigna de sa gueule, roula & fuit sur le parquet; plus le chien la suit avec avidité, & plus le morceau fuit avec vîtesse. Le chien de Robert étoit sur les genoux de son épouse, il semble admirer ce phénomene; mais enfin, impatienté de la durée de cette chasse singuliere, il s'élance, attrape la pomme fugitive & l'avale. La Duchesse crut son chien empoisonné, l'alarme fut dans toute la Cour; le chien n'éprouva aucun mal, & l'on se détermina à manger le reste de la pomme; on la trouva plus délicieuse encore qu'on ne l'avoit trouvée belle.

Richard revint le jour même dans la forêt pour chercher le pommier; toutes ses recherches furent inutiles. Il fit publier que celui qui pourroit le découvrir, obtiendroit pour récompense une pomme d'or aussi grosse que la pomme qu'il reporteroit. Une foule de peuple se répandit dans la forêt, & chercha de tous côtés; on ne trouva rien. Richard étoit au désepoir de n'avoir pas cueilli une plus grande quantité de pommes. Il fit réserver les pepins de celles qu'il avoit; & quoique la Duchesse sa mere eût grande envie d'en faire de beaux pendans d'oreille, il les sema de sa propre main, après avoir écrit son nom autour de chaque pepin. En moins d'un an ils produisirent des tiges qui furent en état d'être greffées; & dans trois, les arbustes furent chargés de fruits, mais bien dégénérés pour la grosseur & pour le goût.

Cependant tout le monde voulut avoir des pommes

pour en ſemer les pepins ; Richard n'en refuſoit à perſonne, elles devinrent communes, toute la Normandie fut couverte de pommiers. Ceux qui n'aimoient point ce fruit s'y accoutumerent, & tous ceux qui l'aimoient n'en voulurent plus d'autre. L'eſpece que Richard avoit découverte, fut appellée de ſon nom. On n'en mangea d'abord que pour faire ſa cour à Richard : ce qui n'étoit qu'un ton, devint une habitude, & l'habitude dégénéra en néceſſité : de-là vient ce goût pour les pommes, qui naît avec les Normands.

Mais revenons aux exploits de Richard : il aimoit beaucoup la forêt où il avoit déjà trouvé un ſi grand nombre d'aventures. Un jour qu'il la traverſoit, il entra dans une Chapelle, & vit un mort qu'on y avoit expoſé : Richard étoit pieux, il ſe mit à genoux, & pria l'Être ſuprême de faire grace à l'ame de cet homme, & il ſortit. A peine étoit-il remonté à cheval, qu'il ſentit quelqu'un s'élancer ſur la croupe ; il ſe retourne & ſe voit embraſſé par un homme nud. C'étoit le même pour lequel il venoit de prier, & qui de ſa léthargie étoit retombé dans le délire. Il tenoit Richard, & de temps en temps le mordoit & lui donnoit de grands coups. Le Chevalier avoit beau ſe débattre, il ne pouvoit pas s'en débarraſſer. Il trouve ſur ſes pas une riviere, il eſpere qu'en y entrant, cet homme effrayé l'abandonnera : il y pouſſe ſon cheval ; mais plus il avance, & plus ce malheureux ſerre Richard dans ſes bras ; déjà l'eau couvre le cheval, & parvient aux épaules des Cavaliers ; efforts inutiles ! Enfin Richard revient ſur ſes pas & ſort de la riviere : alors l'homme en délire reprend ſes ſens, deſcend, & remercie Richard, qui met lui-même pied à terre. Il apprit que ce malheureux étoit un pere de famille, qu'un coup de ſoleil avoit réduit à l'extrémité ; qu'après trois jours de délire, il étoit tombé en léthargie, & que vraiſemblablement on l'avoit cru mort ; mais qu'ayant gagné ſa maladie en travaillant pour ſes enfans, il étoit étonné qu'ils ſe fuſſent ſi preſſés de le porter au tombeau.

Richard le ramena chez lui, il trouva ſa femme & ſes enfans dans les pleurs. Il fut charmé de la joie qu'il vit renaître parmi eux, lorſqu'il leur rendit leur pere. Il leur

reprocha de l'avoir transporté trop vîte. Ils répondirent que les Moines s'en étoient emparés, & l'avoient enlevé malgré les cris de sa famille. Richard revint à la Chapelle, menaça les Moines, & ordonna qu'à l'avenir les morts ne seroient enterrés que deux fois vint-quatre heures après qu'ils auroient expiré, & qu'il y auroit toujours deux Religieux pour les veiller. Cette ordonnance fut publiée le lendemain, avec ordre à tous les Prêtres & Religieux de s'y conformer sous les peines les plus séveres. L'infortuné, que la fraîcheur de l'eau avoit guéri, & qui devoit la vie à Richard, vécut encore plusieurs années, & vit sa famille établie avant sa mort.

Ce ne fut pas le seul service que Richard eut occasion de rendre. * Il vit dans la forêt un Moine que le Supérieur de son Couvent & un Soldat se disputoient; ils étoient prêts d'en venir aux coups. Richard les sépara, & leur demanda le sujet de leur querelle. Le Soldat prit la parole, & dit : Monseigneur, je suis chargé de lever des troupes pour le Roi de France; cet homme, qui se dit Moine, & qui m'a promis, il y a un an, de servir sous la banniere du Seigneur de mon village, refuse de venir avec moi : il est si peu Moine, que je viens de le surprendre avec sa maîtresse. Seigneur Chevalier, répondit le Supérieur, il y a dix ans que ce Moine est au Couvent, & qu'il en porte l'habit : il est vrai que je l'envoyai l'année derniere faire une quête à Paris; mais quand même il auroit promis d'aller servir le Roi, cet engagement ne pourroit avoir lieu, attendu qu'il étoit engagé avec son Couvent : l'habit qu'il porte est une preuve que ce Soldat est un imposteur. Mon Pere, nous allons voir, reprit Richard; l'habit ne fait pas le Moine. Alors il interrogea le jeune Religieux : il lui demanda s'il étoit Prêtre; il répondit qu'il ne l'étoit

* On lisoit dans quelques anciennes éditions, que Richard rencontra le Diable & un Ange qui se disputoient l'ame d'un Moine. J'ai rétabli le texte que des ennemis de la vie religieuse avoient sans doute altéré. Les prétentions du Diable sur l'ame d'un Moine, sont injurieuses aux Religieux; au lieu qu'il est tout simple qu'un Frere Quêteur puisse être tenté & succomber. Les plus saints Fondateurs, & notamment Saint Bruno, se sont fort élevés contre la Quête.

pas, & convint qu'il avoit promis de ſervir, mais que c'étoit par un motif de charité, pour empêcher qu'on ne prît un jeune homme, qui, du travail de ſes mains, entretenoit ſon pere qui étoit fort vieux, ſa mere qui étoit malade, & ſes deux ſœurs. Richard loua beaucoup le Moine, & étoit prêt de le rendre à ſon Supérieur pour cette ſeule bonne action. Il reſtoit l'article de la Maîtreſſe; le Moine nia d'abord : le Soldat jure qu'il a dit la vérité, & offre de faire venir la jeune fille, qui habitoit une petite maiſon dans la forêt même. Le Chevalier prit le Soldat au mot, & le Moine pâlit : en moins d'un quart-d'heure la jeune fille arrive. Richard lui demande qui elle eſt, & ſi elle connoît le Religieux? Hélas! oui, répondit-elle d'un air naïf, c'eſt lui qui a empêché mon frere d'aller à la guerre. Oh, oh! s'écria Richard, je vois bien qu'il ne faut pas juger d'une action, ſans en connoître le motif: pourſuivez, dit-il à la jeune fille; par quel haſard vous a-t-il amenée ici? Il a dit à mon pere, continua-t-elle, qu'il le plaignoit beaucoup d'avoir une famille ſi nombreuſe, & qu'il vouloit l'aider à la placer; il a propoſé à mon frere de le faire recevoir Frere Portier, mais mon frere a refuſé, & il a mis ma ſœur auprès de la niece du Supérieur. Et vous, ma fille, dit Richard? Moi! c'eſt pour lui qu'il me deſtine, répondit-elle naïvement, il n'attend qu'une diſpenſe de Rome pour confirmer notre mariage. Ce mot de mariage étonna Richard, qui ne croyoit pas les choſes ſi avancées. A force d'interroger l'innocente Payſanne, il apprit que le Moine, après lui avoir fait entendre que les Religieux avoient leurs Religieuſes, s'étoit fait marier par le Sacriſtain, & qu'il lui avoit perſuadé qu'avant de rendre leur mariage public, il falloit avoir la confirmation du Pape, ſans quoi les traîtres excommuniés, qui haïſſoient les Moines, pourroient leur porter un grand préjudice. N'en dites rien, Monſeigneur, je vous prie, ajouta-t-elle, ce ſecret n'eſt ſu que de vous, du Pere Supérieur & du Sacriſtain. Richard ne put s'empêcher de rire de la ſimplicité de cette enfant, car elle n'avoit pas encore quinze ans. Bientôt l'indignation ſuccéda à ce premier mouvement; il adjugea le Moine au Gendarme, auquel il recommanda de veiller

ſoigneuſement ſur ſa conduite, & de le lui repréſenter, lorſque la guerre des François ſeroit terminée, s'il n'étoit pas tué : il retira la ſœur d'auprès de la niece du Supérieur, & ramena ces deux jeunes filles au château. Il leur fit connoître l'abyme où le ſcélérat les avoit plongées, les fit rendre à leur pere, & aſſura une penſion à cette honnête famille, au ſein de laquelle l'hypocriſie avoit eſſayé d'introduire la corruption. Richard ne ſe borna point à la punition du Moine, il remonta à la ſource du mal : il vit que la quête entraînoit néceſſairement une vie errante & diſſipée; qu'elle offroit aux Religieux des occaſions périlleuſes, auxquelles la vertu des plus grands Saints avoit bien de la peine à réſiſter. En conſéquence il défendit aux Moines de quêter, & leur donna des terreins incultes à défricher & à faire valoir. Les Religieux ne manquerent point de crier à l'impiété, & de menacer Richard de leurs anathêmes. Il fit punir les plus mutins; & tant qu'il fut le maître, on ne vit point de Quêteurs. Comment voulez-vous, diſoit-il aux Moines, que j'extirpe la mendicité, ſource de la plupart des maux qui affligent les Etats, lorſque vous en faites un précepte, & que vous en donnez l'exemple ?

CHAPITRE IV.

Etrange mariage de Richard. Mort de ſon épouſe. Qui elle étoit.

LA fille que Richard avoit donnée à élever à ſon Capitaine des Gardes, croiſſoit à vue d'œil : à ſept ans elle étoit auſſi formée qu'une autre à quinze. Sa beauté étoit frappante; c'étoient les graces les plus naïves, les yeux les plus tendres, la bouche la plus agréable; elle réuniſſoit tous les caracteres de la beauté; en ſorte qu'elle plaiſoit également à tout le monde. Ceux qui n'aimoient que les beautés ingénues, étoient ſéduits par ſon air ſimple & modeſte; les cœurs qui ne pouvoient être frappés que par des traits vifs & piquans, trouvoient en elle tout ce qui

pouvoit leur plaire : elle recueilloit les ſuffrages de celui qui préféroit les brunes, & l'admiration de celui qui couroit après les blondes ; ſon eſprit & ſon caractere prenoient le ton de tous les caracteres & de tous les eſprits. Vive, indolente, capricieuſe avec les uns, toujours égale avec les autres ; ſenſée ou folâtre ſelon les circonſtances ; médiſante ou diſcrete, raiſonnable ou inconſéquente, avare ou généreuſe, ſévere ou compatiſſante, affable ou impérieuſe ; elle ſe rendoit charmante à tous ceux qui l'approchoient.

Richard ne put échapper à ſes charmes ; il ſe félicitoit chaque jour de l'avoir ſauvée ; il mettoit tous ſes ſoins à former ſon cœur & à cultiver ſon eſprit. Ses ſuccès paſſoient ſes eſpérances ; il avoit commencé par l'aimer comme ſa fille, il en vint à ne voir en elle qu'une maîtreſſe adorée ; & lorſqu'il voulut ſe rendre compte de ſes ſentimens, il ne fut plus le maître de les combattre. Malgré ſon amour il ne ſongeoit point à en faire ſon épouſe ; il avoit trop de delicateſſe pour n'en faire que l'objet de ſes plaiſirs ; il ſe bornoit à l'aimer ſans ſonger encore à ce que deviendroit ſon amour. Une circonſtance à laquelle il n'avoit pas penſé, le força de faire des réflexions ſur ſon état.

Robert étoit vieux, ſon épouſe étoit morte, & Richard étoit le ſeul eſpoir de la Normandie. Il s'expoſoit aux aventures les plus périlleuſes, & il pouvoit être enlevé à ſes ſujets. Les Barons & les Chevaliers s'aſſemblerent ; ils lui repréſenterent combien le peuple ſeroit à plaindre s'il ne laiſſoit pas de ſucceſſeur. L'État étoit menacé d'une invaſion par les Anglois, les François ſoutiendroient leurs prétentions, & les Seigneurs les déchireroient par leurs factions. Ils le ſupplierent au nom de la Nation, de choiſir une femme qui pût lui donner des héritiers, & conſerver la Normandie à ſes anciens Maîtres. Richard leur répondit qu'il auroit égard à leurs repréſentations.

Si la tendreſſe pour Éléonore, c'eſt ainſi qu'il avoit nommé la jeune orpheline, eût pu augmenter, la ſituation où le mettoient les repréſentions de ſes ſujets l'auroient portée à l'excès. Il ſentoit ſon cœur incapable d'en aimer une autre qu'elle ; il ne pouvoit penſer à la quitter ſans une peine inſupportable, & n'oſoit ſonger à l'épouſer ſans honte. La naiſſance d'Éléonore le déſeſpéroit ;

un enfant trouvé par hasard, né peut-être d'une mere infâme! Ces idées le jetoient dans la consternation. Éléonore s'en apperçut, & voulut savoir la cause de son chagrin. Richard lui avoua son amour & son embarras : Éléonore, qui connoissoit l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur, au lieu de se plaindre du sort, exhorta son amant à choisir une épouse digne de lui. Elle lui nomma les objets les plus aimables. Il les rejeta avec mépris; plus elle lui marquoit du désintéressement, & plus elle l'enchaînoit. Enfin, ne pouvant plus y résister, il tombe à ses genoux, & lui proteste qu'il est déterminé à l'épouser : elle combattit cette résolution avec force; elle savoit bien que plus elle mettroit d'éloquence à l'en détourner, & plus elle l'y affermeroit.

Enfin Richard convoqua une assemblée de tous les États, & déclara qu'il avoit choisi une épouse, & que dans ce choix il n'avoit consulté que l'intérêt de ses peuples. Il leur persuada qu'il avoit évité de former une alliance avec les Princes voisins, afin que jamais ses États ne pussent passer à des Souverains étrangers; & qu'au cas de défaut d'enfans, ils pussent être gouvernés par les Seigneurs de la nation; qu'il avoit assez de parens pour n'avoir point à craindre de manquer de successeurs, & qu'en tout événement il le désigneroit avant sa mort. Il ajouta qu'il n'avoit pas voulu non plus choisir parmi les filles des Seigneurs de sa Cour; qu'il connoissoit leur mérite, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos d'exciter la jalousie de personne. Alors il raconta comment il avoit rencontré la jeune Éléonore, les soins qu'il avoit pris pour la former & la rendre digne d'être leur Souveraine. Les Seigneurs étoient si prévenus en faveur de l'orpheline, que le choix de Richard fut universellemont approuvé : s'il y en eut qui le blâmerent, ce furent ceux qui aspiroient à s'en faire aimer.

Le mariage du Duc avec Éléonore fut célébré avec la plus grande magnificence. Il y eut un carousel où Richard se distingua : il combattit successivement contre le Comte d'Alençon, le Comte de la Marche & le Duc d'Aquitaine; il les vainquit dans toutes sortes d'exercices. Plusieurs autres Chevaliers s'y distinguerent; le Comte

de Vendôme abbatit le Comte de Champagne & l'Amoureux de Galles : on appelloit ainsi le Chevalier désigné pour épouser la Princesse d'Angleterre. Éléonore présidoit aux joutes & distribuoit le prix. Jamais mariage ne fut en apparence plus heureux que celui de Richard ; mais que de contradictions lui fit essuyer son épouse ! Elle le tourmentoit de maniere que, quelques raisons qu'il eut de se plaindre, il étoit forcé de convenir, lorsqu'il examinoit les choses de près, que c'étoit lui seul qui avoit tort : elle lui donnoit à tout moment sujet d'être jaloux, & ses moindres soupçons paroissoient des injustices. Elle le contrarioit sans cesse ; c'étoit toujours elle qui se plaignoit d'être contrariée, & lui seul se croyoit coupable ; il l'adoroit, & elle lui reprochoit sans cesse son indifférence. Elle fit tout ce qu'elle put pour le rendre injuste, cruel & méchant ; mais elle ne put jamais parvenir à changer son caractere.

Enfin, après sept ans de mariage, la Duchesse Éléonore, ennuyée sans doute de ne pouvoir faire tomber son mari dans le piége, feignit une maladie mortelle ; elle affectoit de souffrir des douleurs insupportables. Richard étoit désolé ; plus il témoignoit de chagrin, & plus elle jetoit de cris. Elle ne vouloit être servie que par lui, il ne la quittoit pas un instant : elle tomba dans le délire ; elle frappoit tous ceux qui l'approchoient, & sur-tout Richard. Dans certains momens qu'elle étoit tranquille, elle l'appelloit, & lui demandoit pardon du mal qu'elle lui avoit fait : Richard fondoit en larmes & l'embrassoit ; elle profitoit de cette circonstance pour rentrer en fureur & l'accabler.

Dans un de ces intervalles de tranquillité, elle lui dit qu'elle avoit une grace à lui demander, & lui fit promettre de lui accorder. C'en est fait, lui dit-elle, je vous perds, je sens que ma fin approche ; puisse une autre épouse, plus digne de vous, vous consoler de ma perte. Je vous dois tout, c'est vous qui m'avez élevée du sein de la misere au faîte de la grandeur : si je meurs avec quelque regret, c'est de n'avoir pas eu plus d'attraits à vous sacrifier ; la grace que je vous prie de m'accorder, c'est de me faire enterrer aux lieux où j'ai été élevée. Vous me ferez trans-

porter dans le mausolée que je m'y suis fait construire : il est au milieu de la forêt. Quand mon corps y aura été déposé, je desire de n'y être veillée que par vous : je mourrai tranquille, si je suis assurée que vous me donnerez ce dernier témoignage de votre amitié.

Richard, en sanglottant, l'embrasse, la presse dans ses bras, & n'y trouve plus qu'un cadavre inanimé. Il jette un cri perçant & tombe évanoui auprès de son lit : on accourt, on l'emporte, il ne revient à la vie que pour gémir & verser un torrent de larmes : tout entier à sa douleur, il étoit insensible aux carresses de son pere & à toute sorte de consolation. On fit d'inutiles efforts pour l'empêcher d'exécuter les dernieres volontés de son épouse ; il accompagna son corps au lieu de la sépulture, l'y fit déposer avec beaucoup d'appareil, renvoya tout le monde, & ne garda auprès de lui qu'un Chevalier : ils passerent la nuit auprès d'elle. Richard ne cessa de pleurer, il ne pouvoit se persuader qu'il alloit être séparé pour jamais de tout ce que la nature avoit produit de plus beau.

Vers le point du jour, Richard entendit du bruit dans le cercueil, un rayon d'espérance ranime ses sens ; il se leve, mais le cercueil éclata de toutes parts avec un fracas horrible : le cadavre jette un cri qui fait retentir la forêt. L'intrépide Richard admire & ne s'effraie point ; mais, par un mouvement naturel, met l'épée à la main. Richard, Richard, s'écrie le cadavre en s'asseyant, une femme morte vous fait peur, vous à qui les Génies, ni les brigands n'ont jamais inspiré de crainte. Hélas ! dit Richard, ce n'est pas la crainte qui m'agite, c'est l'espoir de te voir encore faire ma félicité : Ciel, est-il possible que tu respires ! quoi, ta mort ne seroit qu'une illusion ! Ton Eléonore n'étoit qu'évanouie, dit-elle, le Ciel nous réserve encore des jours heureux ; mais le temps presse, je sens qu'un peu d'eau fraîche m'est absolument nécessaire ; allez à la fontaine voisine, vous trouverez un vase qui sert aux Bergers, vous le remplirez & vous me l'apporterez aussi-tôt sans en répandre une goute. Richard ne perd point un moment, il court à la fontaine : tandis qu'il y puise, il entend dans le tombeau le cri d'un homme frappé d'un coup mortel : il revient & ne trouve que le

Chevalier, qu'il avoit laiſſé dans le mauſolée, expirant; le cadavre & le cercueil avoient diſparu. Richard enleve hors de ce lieu le malheureux Chevalier, qui à peine a le temps de lui apprendre que ſon Éléonore n'étoit qu'un méchant Génie qui s'étoit transformé en femme, pour faire tomber le ſage Richard dans les piéges du crime, en le rendant paſſionné pour ſes charmes. Richard ne pouvoit croire ce qu'il entendoit. Hélas, dit le Chevalier, je ſuis ſa victime : la honte de n'avoir pu, ni vous effrayer, ni corrompre votre vertu, l'a rendu furieux; il s'eſt élancé ſur moi, m'a ſaiſi dans ſes bras, & en me diſant ce que je viens de vous répéter, il m'a empoiſonné de ſon haleine infecte. Richard, pour le faire revenir, lui jeta l'eau qu'il tenoit, mais il vit auſſi-tôt expirer ſon malheureux compagnon : il ne ſe reſſouvint d'Eléonore, que pour abhorrer ſa perfide beauté, il ne regreta que le Chevalier; il lui fit faire les plus belles funérailles.

Richard ne ſe conſoloit point d'avoir eu pour épouſe un monſtre auſſi déteſtable : alors n'étant plus faſciné par ſes perfides attraits, il ſe rappella avec douleur les tourmens que la fauſſe Éléonore lui avoit fait ſouffrir. Il ne penſoit pas, ſans rougir, à la honte d'avoir épouſé une fille abandonnée, & d'avoir dédaigné des Princeſſes qui lui auroient fait d'illuſtres alliances. Il deſiroit que le Génie prît un corps paſſible, & qu'il vînt le défier avec toutes les forces de l'enfer : Richard étoit ſi animé par la vengeance, qu'il ſe ſentoit le courage de le combattre, & qu'il étoit aſſuré de la victoire. Cependant il n'oſoit pas publier quelle étoit Éléonore; il réſolut de garder là-deſſus le plus profond ſecret, le ſeul qui eût put le révéler n'étoit plus. Il feignit d'être affligé de la perte de ſon épouſe; & afin que perſonne ne pût ſoupçonner la vérité, il fit fermer le tombeau, & défendit que perſonne l'ouvrît.

Cependant tout le Clergé de Normandie faiſoit retentir les Egliſes de prieres & d'oraiſons funèbres pour la Ducheſſe Éléonore. Richard ne ſavoit comment les faire ceſſer : employer ſon autorité ſans en donner aucun motif, eût paru une choſe extraordinaire, & peut-être impie : d'un autre côté il ne pouvoit ſouffrir qu'on adreſsât des prieres au Ciel pour un Eſprit infernal. Il prit enfin ſon

parti, il aſſembla les Evêques, & leur avoua tout ce qu'il ſavoit de la fauſſe Éléonore : il le confirma par le récit de la mort du Chevalier, & les conduiſit à la porte du mauſolée, où l'on croyoit fauſſement que repoſoient les cendres de la Ducheſſe. A peine l'eut-on ouverte, qu'une odeur empeſtée s'exhala dans la forêt : lorſque la vapeur fut diſſipée, on entra dans le monument, on vit les débris du cercueil, mais on ne trouva aucun veſtige du cadavre. Richard fit exhumer le Chevalier, & l'on reconnut qu'il avoit été étouffé : on le fit enterrer une ſeconde fois avec les mêmes cérémonies que la premiere.

Richard, indigné d'avoir paſſé ſept années avec un tel monſtre, réſolut de ne plus ſe marier : il s'enferma dans l'Abbaye de Fécamp, dont il étoit Fondateur, avec trois des Officiers de ſa maiſon, déteſtant le Génie qui l'avoit trompé, mais ne penſant jamais à la maniere dont il s'y étoit pris, ni à la figure qu'il avoit empruntée, ſans ſe ſentir attendri.

CHAPITRE V.

Triomphe de Richard. Il enleve la Princeſſe d'Angleterre à ſon amant. Combats. Cartels. Déclaration de guerre.

RICHARD avoit paſſé deux années entieres dans ſa retraite de Fécamp, où il ſe convainquit que ſi les Monaſteres renferment quelquefois de mauvais Religieux, il en eſt dont les mœurs pures l'emportent de beaucoup ſur l'auſtérité tant vantée des Philoſophes de l'antiquité. Il ne ſortit de l'Abbaye qu'à l'occaſion du Tournoi que Charlemagne fit publier dans toute l'Europe. Ce Prince, qui réuniſſoit ſous ſa puiſſance la France & l'Empire d'Occident, & qui pour le bonheur du monde, eût mérité d'en être le Souverain, venoit d'aſſurer au Pape le Gouvernement de Rome. Il voulut célébrer par des fêtes ſon retour dans ſes Etats. Il envoya des Couriers de tous côtés, invita les Chevaliers de tous les pays de venir embellir cette fête, & indiqua Paris ſa capitale pour le lieu du

rendez-vous. Dès que Richard en fut instruit, il se mit en route, & arriva à Paris en même temps qu'Aymé, Duc de Baviere, Roger, Duc de Danemarck, Olivier & Roland, cousins du Roi Charlemagne, Thierri d'Ardenne, Salomon de Bretagne, Renault de Montauban & ses trois freres, Charles, Comte d'Alençon, le Comte de Vendôme, le Duc de Bourbon, & l'Amoureux de Galles, qui conduisoit à ces fêtes la belle Clarice, fille du Roi d'Angleterre. Lorsqu'ils furent tous arrivés, ils allerent ensemble féliciter l'Empereur sur son retour, & sur les établissemens utiles qu'il venoit de faire dans sa capitale. Charlemagne les reçut avec cet air de bonté & de grandeur dont il accompagnoit toutes ses actions : il les félicita à son tour sur leurs exploits & sur la gloire qu'ils venoient acquérir dans les joutes : il fixa le Tournoi au Dimanche suivant. Comme les Chevaliers étoient en grand nombre, il fut décidé qu'ils se partageroient en deux troupes, & que l'une combattroit contre l'autre. Ce fut le sort qui en décida. La premiere troupe fut formée de Roger le Danois, du Comte de Pragme, d'Oligier de Vienne son cousin, & de plusieurs autres. Cette troupe devoit tenir les joutes en dedans du camp. Richard sans peur, Salomon, Duc de Bretagne, les quatre fils du Comte Aimon, Thierri, Seigneur d'Ardenne, le Duc de Bourbon & le Comte d'Alençon, composoient la seconde troupe.

Le Tournoi commença vers une heure après midi. L'Impératrice-Reine de France se plaça sur un échafaud couvert d'un brocard d'or ; elle étoit accompagnée de plusieurs Princesses ; elle avoit à son côté Clarice, dont la beauté attiroit les regards des Chevaliers & des spectateurs : derriere les Princesses étoient placées les autres Dames de la Cour, toutes magnifiquement parées, mais plus remarquables par leurs attraits que par leur parure.

Les Chevaliers, précédés de leurs Hérauts, couverts de leurs armes étincelantes, firent le tour du camp, en baissant leurs lances devant les Dames : comme chacun avoit la sienne sur l'échafaud de la Reine, c'étoit à qui montreroit plus de grace & d'agilité. Après cette montre, les Chevaliers rejoignirent leur troupe. Lorsque les Hérauts eurent donné le signal, & que les trompettes eurent fait

retentir

retentir les airs, Richard qui montoit un cheval de race, qu'il avoit formé lui-même, courut le premier; le brave Roland, l'Hector de son siecle, courut de son côté contre Richard; deux rochers d'égale grandeur qui se détachent du sommet de la même montagne, ne tombent pas avec une rapidité plus égale. Ils se frappent, & leurs lances se brisent sur leurs écus. Ils reprennent du terrein, & partent avec plus d'impétuosité; Richard atteint Roland sur le heaume, & le désarçonne. Roland se remet: ils reviennent, se mesurent, & se frappent avec une telle force, qu'ils vont tomber, avec leurs chevaux, à vingt pas l'un de l'autre: leur chûte fut si violente qu'ils resterent à terre presqu'évanouis & sans connoissance. Chacun des combattans étoit le chef d'un parti. Les Chevaliers qui ne les voyoient pas se relever, coururent à eux & leverent leur visiere; l'air rétablit leurs forces, & ils remonterent sur leurs chevaux. Olivier, cousin de Roland, prit sa place, & Salomon, Duc de Bretagne, celle de Richard; Olivier terrassa & mit Salomon hors de combat. Les joûtes devinrent générales, les deux partis se battoient l'un contre l'autre. Gui de Bourgogne & Oger, s'entrechoquerent & tomberent chacun de son côté. L'Amoureux de Galles, dont le courage & la force sembloient doubler par le desir de plaire à la Princesse d'Angleterre, avoit mis hors de combat le vaillant Duc de Bourgogne & le robuste Comte d'Alençon, moins jaloux dans ce moment de plaire à leurs Maîtresses, que d'obtenir l'estime de Charlemagne. L'Amoureux de Galles s'applaudissoit de son triomphe: Richard fut indigné de tant d'orgueil, il résolut de le mortifier aux yeux de sa Maîtresse; il s'élance contre l'Anglois, & du premier coup le renverse à dix pas de son cheval. Les deux troupes ne se ménageoient point: Richard fit des prouesses incroyables pour forcer le parti qui étoit en dedans, défendu par Roland qui lui opposoit une résistance invincible. Richard fait le tour du camp, & tout ce qui se présente à ses coups, il l'écarte ou l'abat. Tous les Chevaliers le redoutent: par-tout où il passe, il est comme l'aimant au milieu de la limaille de fer, lorsque leurs poles sont opposés; il regne un grand intervalle entre lui & ses

ennemis. Enfin l'avantage eſt égal entre les deux Chefs; Richard reçut le prix du Tournoi par les Dames du côté de dehors, & Roland l'obtint de celles du dedans.

Charlemagne loua chaque Chevalier en particulier, il ne mit aucune différence entre les vainqueurs & les vaincus, encourageant les uns & les autres. Il donna un feſtin auquel les Chevaliers, les Seigneurs & les Dames furent invités. La bonne opinion que l'Amoureux de Galles avoit témoigné de lui-même, avoit indiſpoſé Richard: ſoit prévention, ſoit jalouſie, il le vit à regret l'amant de Clarice: le haſard le plaça à table à côté d'elle; Richard lui marqua les attentions & les ſoins les plus empreſſés, Clarice n'y fut point inſenſible.

Richard qui, depuis la trahiſon du Génie, étoit en garde contre la beauté, avoit été ſurpris de celle de la Princeſſe d'Angleterre: la converſation de Clarice, le ſon de ſa voix changerent l'admiration de Richard en un ſentiment plus tendre; avant la fin du repas, il en étoit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été d'Eléonore. Lorgueilleux Anglois étoit placé vis-à-vis: la jalouſie dans le cœur & le dépit ſur le front, il les obſervoit, répondoit à ſon voiſin d'un air diſtrait, & lançoit ſur ſa Maîtreſſe des regards foudroyans. Richard étoit gai, complaiſant, aimable. L'Anglois étoit ſombre, exigeant & ſévere. Richard étoit modeſte, ſembloit ignorer ſon mérite, & parut étonné que Clarice eût entendu parler de ſes exploits. L'Anglois ne ceſſoit de vanter les ſiens, & les exagéroit à ſa Maîtreſſe. Les femmes ont un inſtinct ſingulier pour apprécier les bonnes ou les mauvaiſes qualités de leurs amans. Si leur cœur ſe trompe ſouvent lorſqu'il ſe donne, leur eſprit n'eſt jamais en défaut lorſqu'il nous juge. Le parallele que Clarice fit de Richard & de l'Amoureux de Galles, lui fit voir dans ce dernier tous les défauts qu'elle n'avoit fait qu'appercevoir; la fureur qu'elle voyoit dans ſes yeux, lui fit trouver ces défauts inſupportables. Richard vanta le bonheur de l'Anglois, & loua le choix de la Princeſſe. Elle rougit, & lui dit naïvement qu'elle n'avoit pas été à portée de choiſir, & que le Prince de Galles lui avoit été donné par ſes parens; qu'à la vérité il l'adoroit, mais qu'elle n'avoit jamais pu le ſouffrir.

La fin du souper interrompit Richard. Il demanda à la Princesse la permission de la servir : l'Amoureux de Galles ne tarda point à les joindre. « Chevalier, lui dit-il, vous êtes aussi pressant auprès des Belles qu'aux Tournois ; mais il me semble que Clarice vous coûtera plus à vaincre que son Amant ». Ce brusque reproche fit rougir Richard, & n'embarrassa pas moins la Princesse. Seigneur Chevalier, répondit l'intrépide Normand, les armes sont journalieres, vous avez été vaincu aujourd'hui, je le serai peut-être demain. Quant à la belle Clarice, je sens qu'il faudroit être bien téméraire pour oser entreprendre une telle conquête. L'orgueilleux Anglois prit au pied de la lettre le compliment de Richard. Je sais ce qu'elle m'a coûté, reprit-il, vous y perdriez vos peines : ainsi, croyez-moi, la France vous offre mille beautés moins difficiles, attaquez-les ; Clarice & moi applaudirons à vos victoires. Clarice, dit Richard, me nommera les cœurs que je dois attaquer, souffrez que je la consulte, & que je lui offre mes services en échange de ses conseils. L'Anglois ne répondit rien, prit un air sombre, & conduisit Clarice à la Reine qui venoit à eux.

Le lendemain Richard fit demander à la Princesse d'Angleterre la permission de la voir. L'Amoureux de Galles, Edouard, en fut informé, il se trouva chez Clarice, lorsque Richard y arriva. Tous les trois éprouvoient la gêne la plus cruelle : la Princesse se sentoit un penchant secret pour Richard, qui, de son côté, brûloit pour elle. Les yeux d'un jaloux sont pénétrans, mais l'orgueil d'Edouard étoit un voile qui le rassuroit. Il les obsédoit sans cesse, & cette contrainte en irritant les feux de son rival, contribua beaucoup à lui enlever sa Maîtresse. Huit jours se passerent dans cette gêne : Richard enfin profita d'un moment favorable, pour déclarer sa passion à Clarice. Si vous aimiez Edouard, lui dit-il, si votre cœur l'eût préféré à d'autres, je n'aurois jamais fait connoître mon amour. C'est une déloyauté que de chercher à désunir deux cœurs que l'amour a joints : il abuse de l'autorité que vos parens ont sur vous : il doit en être puni. Clarice hésitoit ; malgré l'amour qu'elle avoit pour Richard, sa reconnoissance pour l'Amoureux de Galles balançoit sa nouvelle passion. Si lorsque vos pa-

rens, reprit-il, vous destinerent à Edouard, ils avoient consulté votre cœur, l'auriez-vous accepté? Non, répondit la Princesse. Eh bien, dit Richard, je vous rends vos droits: vous n'avez rien promis, vous n'avez pas à craindre d'être parjure. Clarice fut si ébranlée par tout ce qu'ajouta Richard, qu'enfin elle l'accepta pour amant. Il lui promit de la délivrer du jaloux qui l'obsédoit, ou du moins de la mettre en état de se choisir librement un époux.

Après que les fêtes eurent pris fin, & que le départ de Clarice fut fixé, Richard qui avoit su adroitement qu'Edouard devoit la reconduire en Angleterre, & la faire passer par la Normandie, partit deux jours avant, ne s'arrêta point à Rouen, & alla s'enfermer dans un Château à dix lieues au-delà, sur le chemin qui conduit à la mer; il ne prit avec lui qu'un Ecuyer, auquel il ordonna de rester dans le donjon du Château, d'observer tout ce qui paroîtroit sur le chemin de Paris, & de l'avertir lorsqu'il verroit une Dame accompagnée de deux Demoiselles montées sur des hacquenées blanhes, escortées de onze Chevaliers. Cet ordre donné, Richard s'arma, tint son cheval tout prêt, & attendit l'avis de son Ecuyer. Il fut un jour entier dans cette attente, montant à tout instant au donjon, dans la crainte que l'Ecuyer ne s'endormît, & parce qu'il sembloit qu'en observant lui-même, il les appercevroit plutôt.

Il les vit enfin à une lieue de distance. Edouard marchoit à côté de Clarice, les deux Demoiselles les suivoient, quatre Chevaliers les précédoient, & les six autres fermoient la marche. Richard ne les a pas plutôt apperçus qu'il monte à cheval, prend sa lance & va au-devant d'eux. Dès qu'il est à portée de se faire entendre, il leur ordonne de se retirer & de lui abandonner la Princesse qu'ils conduisent & qui lui appartient. Clarice reconnut aisément la voix du Chevalier. L'Amoureux de Galles, qui ne le remit pas, lui cria: Insensé! qu'elle est ton audace, d'oser seul t'exposer à une entreprise pour laquelle cent comme toi ne seroient pas encore assez forts? C'est ce qu'il faudra voir, repart Richard, en mettant l'épée à la main: Edouard alloit en venir au combat, deux des Chevaliers qui le précédoient l'en empêcherent, & l'un d'eux prit sa place;

mais d'un seul coup Richard fit reculer au loin le cheval & celui qui le montoit : le second eut le même sort. Alors quatre Chevaliers réunirent leurs forces, & baisserent leurs lances contre lui. Il les évite avec adresse, voltige autour d'eux, frappe l'un à la tête, l'autre à la cuisse, un troisieme dans la visiere, & enleve le quatrieme de son cheval, le précipite à terre, & lui enfonce la tête dans le sable jusqu'à la poitrine : ses jambes en s'agitant frappent le cheval de l'Amoureux de Galles, & lui portent dans le poitrail un coup d'éperon qui le met en sang. Edouard est furieux, il reconnoît Richard. La honte & la jalousie redoublent ses forces : il court à lui : Richard l'attend. Edouard lui porte un coup d'épée qui eût dû séparer en deux le Chevalier & sa monture; mais Richard qui voit le coup, le fait gauchir, & l'épée vole en éclats. Richard s'élance sur lui, le prend d'une main, & de l'autre tient la pointe de l'épée au défaut de l'armure, prêt à la lui plonger dans le sein, s'il refuse de se rendre. Dans le moment que Richard est ainsi occupé, deux Chevaliers couroient sur lui & alloient le terrasser; c'en étoit fait de lui, si Clarice ne fût accourue & n'eût détourné leurs lances. A ce moment Edouard qui se voit trahi, fait un soupir, demande grace à Richard, & lui dit qu'il se rend. A peine Richard l'a-t-il quitté, qu'il voit le perfide prendre son poignard & le lever sur le sein de la Princesse : Richard jette un cri, pousse son cheval, passe entre Edouard & Clarice, la sauve, revient contre l'assassin, le désarme, & du même poignard l'étend aux pieds de sa Maîtresse. Il restoit encore quatre Chevaliers; Clarice leur propose de se retirer, ils refusent. L'épée de Richard étoit émoussée, & les Chevaliers l'attaquent à la fois. Une des compagnes de Clarice descend de cheval, prend deux épées des Chevaliers étendus sur le sable, en donne une à Richard, & garde l'autre en cas d'événement. Le Chevalier attend ses ennemis de pied ferme; lorsqu'ils sont prêts à le frapper, il se détourne & passe derriere eux. Il ne les frappe pas, mais il porte de si rudes coups sur la croupe de leurs chevaux, que tous les quatre en un clin d'œil sont emportés à plus de deux cents pas; deux des chevaux s'abbatirent & expirerent sur la place; les deux autres refuserent d'obéir à la voix &

l'éperon. Richard ne voulut point profiter de l'avantage qu'il avoit d'être à cheval, il donna le sien à garder à une des Dames, & se présenta au combat contre les deux Chevaliers qui étoient à pied. Ils rougirent de l'attaquer à la fois; Richard les blessa l'un après l'autre, & les laissa sur le sable; il s'avance vers les deux qui restoient : étonnés des prodiges dont ils venoient d'être témoins, ils lui demanderent grace; il la leur accorda; ils se rendirent. Richard envoya ordre à son Ecuyer de faire enterrer les morts, & de faire transporter les blessés à Rouen dans son Palais.

Alors Richard dit à Clarice qu'il avoit rempli la promesse qu'il lui avoit faite, de la mettre à portée de se choisir un époux. Vous êtes libre, lui dit-il, je vous adore : mais si je ne puis vous plaire, ordonnez, j'irai moi-même vous remettre dans les bras de l'heureux époux que vous choisirez. Clarice lui répondit que son choix étoit fait; mais qu'elle dépendoit du Roi son pere. Richard la rassura, & Clarice lui jura qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que lui. Le Chevalier tomba à ses genoux, & lui jura à son tour une fidélité à toute épreuve.

Quand les morts & les blessés furent enlevés, Richard, Clarice, ses deux compagnes, & les deux Chevaliers prisonniers prirent le chemin de Rouen, où ils furent reçus avec la plus grande joie. Richard eut le plus grand soin des blessés; il y en eut trois qui guérirent de leurs blessures. Peu de jours après Richard convoqua les Etats, & raconta tout ce qui s'étoit passé depuis le moment qu'il avoit vu Clarice, jusqu'au combat de l'Amoureux de Galles. Il fut interrompu par un murmure qui s'éleva dans l'assemblée. Ce Prince, que Richard croyoit avoir tué, palpitoit encore lorsqu'on se disposoit à l'enterrer. L'Ecuyer le secourut, & ses soins le rendirent à la vie. Il lui demanda le secret le plus inviolable, l'Ecuyer le promit. Edouard fut rétabli en peu de jours; il se montra à quelques amis à Rouen. Il leur dit que le Duc ne manqueroit pas de se vanter de l'avoir tué, mais qu'en cela, comme sur bien d'autres exploits, il avoit l'art d'en imposer à la crédulité du peuple.

Lorſque Richard en parlant aux Etats en vint à la mort d'Edouard, ceux qui l'avoient vu ne manquerent pas de ſe récrier. Richard interpella Clarice, elle proteſta qu'elle l'avoit vu tomber à ſes pieds. On fit venir l'Ecuyer qui avoua la vérité. Un inconnu préſenta au Duc une lettre qu'un Anglois qu'il n'avoit jamais vu, lui avoit remiſe, & qui s'étoit embarqué dans le même moment. Le Duc l'ouvre & la lit en préſence des Etats. EDOUARD, PRINCE DE GALLES, à RICHARD, DUC DE NORMANDIE. « Tu » m'as ravi ce que j'avois de plus cher; & comme ſi le titre » de Raviſſeur ne te ſuffiſoit pas pour te déshonorer aux » yeux des Nations, tu te vantes d'avoir donné la mort » à ton rival : je te préviens que je pars; & que, ſi dans » quatre jours tu ne me renvoyes pas Clarice à Londres, » je viendrai avec une puiſſante armée ravager la Normandie, t'arracher ta proie, & punir par ton ſupplice ta » perfidie & ton impoſture ».

Après la lecture de cette lettre, Richard dit à ſes ſujets qu'il étoit prêt de ſoutenir, les armes à la main, que tout ce qu'il avoit raconté, à l'exception de la mort d'Edouard, qu'il croyoit certaine, étoit exactement vrai; que s'il avoit beſoin de ſe juſtifier auprès d'eux, il n'y avoit qu'à interroger les Priſonniers. Tout le monde d'une voix unanime s'écria que c'étoit une choſe inutile, & qu'on en devoit croire Richard. Je prévois, ajouta-t il, que nous allons avoir ſur les bras une guerre ſanglante avec le Roi d'Angleterre, qu'Edouard n'a pas manqué de prévenir. Mon deſſein étoit de vous propoſer Clarice pour Souveraine; vous voyez ſa beauté, & vous avez ſouvent entendu parler de ſes vertus. Elle n'eût aſpiré qu'à faire votre bonheur & le mien : j'aurois pu l'épouſer ſans vous conſulter; mais comme vous êtes chers à mon cœur, c'étoit de vous que je voulois la tenir. La menace d'Edouard eſt une circonſtance qui mérite vos réflexions. C'eſt à vous à délibérer, ſi vous aimez mieux que votre Souverain ſe couvre d'un opprobre qui rejaillira ſur vous, en renvoyant une jeune Princeſſe à des tyrans, ou ſi vous préférez mon honneur & le vôtre à une paix qu'il faudroit acheter par une ignominie. On ne perdit

aucun tems à délibérer ; toute l'assemblée s'écria, CLARICE ET LA GUERRE.

Aussitôt Richard dicta lui-même le Cartel qu'il fit écrire par un de ses Ministres. RICHARD DUC DE NORMANDIE à EDOUARD PRINCE DE GALLES. » Un ravisseur est celui qui, comme toi, abuse de l'autorité d'un pere injuste, pour se rendre maître d'un cœur dont il n'est pas digne, & auquel il ne laisse pas la liberté du choix. Je n'ai délivré Clarice de ta tyrannie, que pour lui rendre cette liberté ; elle en dispose en ma faveur ; si elle m'eût ordonné de la rendre à tes vœux, j'aurois respecté ses ordres ; mais pour le bonheur de mes sujets elle préfere d'être leur Souveraine à l'honneur de régner un jour avec toi sur l'Angleterre. Si tu n'avois pas craint de combattre seul à seul contre moi, tu n'aurois pas été chercher l'appui d'une armée. De quelque maniere que tu viennes en Normandie, je t'y attends. Mes sujets se disposent à recevoir tes troupes : il n'en est aucun qui n'ait ri de tes menaces ; juge du cas que j'en fais ».

On applaudit à ce Cartel. Richard l'envoya par un Héraut, qui conduisit en même tems les prisonniers au Roi d'Angleterre. Il étoit déjà prévenu que Clarice acceptoit la main de Richard. Il jura la perte du Duc, & protesta qu'il auroit Clarice malgré lui. Il avoit déjà donné des ordres pour lever des troupes, Edouard en rassembloit de tous côtés. Le Roi voulut commander lui-même son armée : il fit Edouard son Lieutenant Général, & sous lui le Duc de Northumberland & le Comte de Wichester. Tous les Seigneurs Anglois demanderent à l'accompagner. Il fit un armement considérable qu'il chargea de toutes sortes de munitions ; & lorsque tout fut rassemblé, on s'embarqua, & l'armée Angloise descendit à Dieppe.

CHAPITRE VI.

Descente des Anglois en Normandie. Rencontre de Richard. Bataille, victoire extraordinaire. Partie de chasse. Miroir constellé. Etrange avanture de Richard.

LE Roi d'Angleterre fit sa descente sans obstacle; Richard ne fit aucun effort pour s'y opposer. Il attendit les Députés du Roi, qui le sommerent de rendre Clarice, s'il ne vouloit exposer son pays à la destruction, & ses habitans à toutes les horreurs de la guerre. Richard répondit qu'il défendroit son épouse jusqu'à la derniere goutte de son sang, & qu'il comptoit assez sur la fidélité de ses sujets, pour espérer que, tant qu'il en resteroit, ils ne l'abandonneroient pas.

Richard avoit demandé du secours à Roland & à Renaud de Montauban : ils ne purent lui en donner aucun; ils étoient occupés à la guerre que Charlemagne faisoit contre les Sarrasins, qui, après avoir été chassés de la France, y étoient encore entrés, & menaçoient de s'emparer de l'Aquitaine. Le Roi d'Angleterre se félicita de leur absence & crut que sans eux Richard ne pourroit jamais soutenir ses efforts. Il assembla son Conseil, & il fut décidé de profiter du désordre où l'arrivée des Anglois avoit dû jetter les habitans. Les ennemis étoient campés au-delà de Dieppe. Dès que Richard sut la résolution du Conseil, il ne voulut point les attendre, & marcha vers eux avec audace: il avoit pour maxime qu'à la guerre il faut se laisser attaquer le moins qu'on peut. Il avoit donné l'aîle droite à commander au Comte de Mortaigne, & la gauche au Comte d'Alençon.

Dans le tems qu'il étoit en marche pour joindre les ennemis, il apperçut au fond d'un valon un jeune homme richement armé sur un cheval noir de la plus grande beauté. Le jeune Chevalier s'approcha d'un air modeste, & Richard fut frappé de sa figure : il lui trouvoit une ressemblance singuliere avec Eléonore, il soupira & n'eut aucune mé-

fiance. Il lui demanda par quel hasard, dans un jour où l'on se préparoit à combattre, il se trouvoit dans cet endroit écarté. Je suis étranger, dit le jeune homme, & n'ai pris aucun parti. Cependant votre valeur m'intéresse, le petit nombre de vos troupes, l'absence de Roland & de Renaud sur lesquels vous comptiez, l'orgueil du Prince de Galles, me déterminent à vous offrir mon bras; mon secours ne vous sera peut-être pas indifférent; quoique jeune, ces mêmes Renaud & Roland ont daigné m'applaudir quelquefois, je connois l'armée ennemie, la langue angloise m'est aussi familiere que la françoise; à la faveur de mon armure étrangere, je puis parvenir jusques dans la tente du Roi, & assister à ses conseils les plus secrets. Si vous daignez accepter mon secours, je vous l'offre, mais à condition que lorsque j'aurai besoin du vôtre, vous ne me le refuserez pas dans quelque circonstance que je me trouve. Richard y consentit, & le jeune homme l'assura que tant qu'ils seroient unis, l'armée n'avoit rien à craindre. Richard avoit bien de la peine à concilier l'air modeste de ce jeune homme avec les prouesses dont il se vantoit.

Le Duc, accompagné du Chevalier inconnu, se mit à la tête de ses troupes. Dès que les deux armées furent en présence, le jeune Chevalier, avec la permission de Richard, fit donner le signal de la bataille par les trompettes; ce brusque empressement, auquel les Anglois ne s'attendoient pas, les étonna. Mais ils furent bien plus surpris, lorsque les deux Chevaliers se précipiterent au milieu d'eux & abattirent plus de mille hommes en moins d'une demi-heure. Le feu qui dévore un chaume est moins prompt à nettoyer un champ. Leurs chevaux étoient comme deux lions. Ils devançoient les ennemis qui prenoient la fuite, & les forçant de revenir sur leurs pas, les fugitifs faisant face à ceux qui vouloient fuir, les choquoient, ils s'embarrassoient les uns les autres, & ne songeoient point à se défendre. Il n'y eut pas un seul coup de leurs épées qui portât à faux. A la faveur de ces deux Héros, les Normands pénétrerent dans les lignes des ennemis, & les envelopperent de tous côtés. Edouard essaya de les rallier & de former une colonne qui fît face de tous côtés. Les Chevaliers s'apperçurent

de cette manœuvre, ils l'attaquerent de front, pénétrerent jusqu'au centre, & ouvrirent un passage aux Normands qui dissiperent cette masse énorme. Le Chevalier inconnu rencontra le Roi d'Angleterre, il voulut le conduire à Richard : il lui proposa de se rendre; ce Prince ne lui répondit que par un coup d'épée, le jeune Chevalier l'abbatit à ses pieds d'un coup de la sienne. De son côté Richard avoit rencontré le Prince de Galles, qui cherchoit à l'éviter. Pour cette fois, lui dit le Duc, je t'ôterai le moyen de me démentir, quand on publiera que je t'ai tué; aussi-tôt il lui abbat la tête d'un revers, & ordonne qu'on la mette au bout d'une pique & qu'on la porte à Rouen.

Dès que le bruit de la mort du Roi fut répandue dans son armée, & qu'on vit la tête du Prince de Galles, les Anglois prirent la fuite avec précipitation, & plusieurs se noyerent en s'embarquant, croyant avoir toujours les Chevaliers à leurs trousses. L'Inconnu en les voyant fuir les défioit; sa voix les faisoit fuir encore plus vîte. Enfin ils disparurent, & leur camp resta tout entier au pouvoir des Normands, sans que les Anglois eussent emporté un seul pavillon.

Le Chevalier inconnu vint rejoindre Richard, & lui demanda s'il étoit content de son service. Le Duc le combla d'éloges & de témoignages de reconnoissance. Il le pria de lui dire qui il étoit, & ce qu'il pourroit faire pour lui. Me tenir votre parole, lui dit l'Inconnu; quant à mon nom, c'est un secret qui n'est pas en mon pouvoir de vous dire. Richard vouloit l'amener à Rouen & lui donner des fêtes, l'Etranger le remercia, il lui promit qu'ils se reverroient, gagna la forêt, & disparut.

Le Duc, accompagné des Chevaliers & des Seigneurs de sa Cour qui s'étoient le plus distingués à la bataille des Anglois, rentra dans Rouen au milieu des fêtes & des acclamations du peuple. Clarice vint au-devant de lui, sa joie étoit altérée par la douleur qu'elle avoit de la mort du Roi son pere. Elle avoit appris qu'un Inconnu, qui avoit voulu le faire prisonnier l'avoit tué. Richard qui n'en vouloit qu'au Prince de Galles, & qui eût desiré que le Roi se fût porté à un accommodement, le pleura

avec elle & la consola peu-à-peu. Le Trône d'Angleterre fut occupé par la Reine qui fit sa paix avec Richard, & qui l'aima comme son fils.

Peu de jours après la bataille, Richard voulut donner à sa femme le plaisir de la chasse. Le rendez-vous étoit au milieu de la forêt. Lorsque les Chasseurs furent assemblés, le Duc s'apperçut que ses chiens étoient harassés & couverts de blessures. Il s'en plaignit à ses Officiers, qui lui dirent qu'il y avoit un gros sanglier blanc qui ravageoit la forêt, & qui attaquoit également les bêtes fauves & les chiens. Richard se proposa de le chasser; ses piqueurs lui dirent que ce sanglier appartenoit aux Fées Glorisandre & Eglantine, qui avoient pris soin de l'élever dans leur parc; il s'étoit échappé depuis quelque tems, & les Fées avoient promis une récompense magnifique à celui qui le leur rameneroit en vie. Richard alla lui-même chez les Fées, leur demanda la permission de chasser leur sanglier, & leur promit de le leur ramener. Elles furent sensibles à l'attention de Richard, & le remercierent de ses soins, quoiqu'ils fussent inutiles, parce qu'il étoit dans la destinée de cet animal de ne pouvoir être pris que par un Duc de Normandie né d'une Chrétienne & d'un Sarrasin. Richard fut fâché de cette circonstance; n'entreprit point la chasse du sanglier, offrit ses services aux Fées, & se retira. Elles lui firent présent d'un petit miroir de poche constellé, qui avoit la vertu de détruire les enchantemens. Elles lui apprirent la maniere de s'en servir. Quoiqu'on ne chasât pas le sanglier blanc, la Duchesse ne fut pas moins satisfaite de sa partie de chasse.

Le Duc s'étoit beaucoup fatigué. Il étoit dans le plus profond sommeil, lorsque vers minuit il fut éveillé en sursaut : sa porte s'ouvre, & le Chevalier inconnu, qui l'avoit si bien secondé le jour de la bataille de Dieppe, ouvre ses rideaux. Richard, lui dit-il, je viens vous sommer de votre parole : il n'y a pas un moment à perdre, armez-vous & suivez moi. Richard avoit quitté son lit avant que l'Etranger eût cessé de parler. Lorsqu'il fut armé il lui demanda où il falloit le suivre. A une avanture, dit l'Inconnu, où vous pourriez bien perdre le beau titre de Chevalier sans peur que tout le monde vous donne. J'y perdrai plutôt

la vie, reprit Richard, j'ai été tourmenté par des lutins, tracaſſé pendant ſept ans par ma femme, qui étoit un vrai démon; j'ai danſé avec les Hellequins, je me ſuis battu avec les Chevaliers les plus renommés, rien de tout cela ne m'a effrayé. Nous verrons, interrompit le jeune homme, ſuivez-moi.

Richard ſuivit ſon conducteur dans la forêt; ils y trouverent douze Chevaliers qui ſe préparoient à combattre, & qui s'exerçoient en attendant le jour. Richard demanda qui ils étoient. Des Paladins, répondit l'Etranger, qui ne craignent guere votre intrépidité, & qui certainement vous feront trembler. Jeune homme, s'écria Richard, ſais-tu que tu me donne envie de les attaquer, pour te prouver que je ne les crains pas? Il n'eſt pas tems encore, lui dit l'Inconnu, réſervez votre courage pour une meilleure occaſion.

Toute la vengeance que la Fée Minutieuſe vouloit tirer de Richard conſiſtoit à lui faire perdre ſon nom d'intrépide; le Génie Brudener s'y étoit engagé, mais ſes ruſes & ſes efforts avoient toujours échoués. Il avoit réſolu cette nuit de venir à bout de ſon entrepriſe. Lorſque Richard & le Génie, car l'Inconnu étoit Brudener lui-même, furent bien enfoncés dans la forêt, un Ecuyer, d'une figure hideuſe & portant une torche dans chaque main, paroît & s'écrie: Que tardes-tu? Le grand Nazomega t'attend. Ce Chevalier fanfaron, qui doit te ſervir de ſecond, pourquoi ne l'amenes-tu pas? Ne devois-tu pas prévoir qu'il ſeroit auſſi effrayé que toi, lorſque tu lui propoſerois de combattre contre nous? Richard pouvoit ſe modérer à peine: laiſſe-moi faire, dit-il à ſon conducteur, tu vas voir rouler ſa tête ſur le ſable. Le jeune homme l'arrêta; Richard dit à l'Ecuyer: rends grace au mépris que j'ai pour toi, ſi tu reſpires encore; mais vas dire à celui qui t'envoie, que, fut-il eſcorté de l'enfer, je le combattrois. Eh bien, reprit le hideux Ecuyer, en ſecouant ſes torches, & en riant, ſuivez-moi. A peine ont-ils fait quelques pas, que les arbres qui les environnent ſe courbent, éclatent, & que toute la forêt ſemble crouler ſur leurs têtes. L'Ecuyer avec une de ſes torches met le feu à une feuille, & dans l'inſtant Richard

ſe trouve ſous une voûte de flamme. Il voit à chaque branche un glaive ſuſpendu : un vent violent agitoit ces glaives qui s'entrechoquoient. Le jeune Chevalier paroiſſoit tranſi de peur. Que crains-tu, lui dit Richard, courons-nous plus de danger ici qu'au centre des colonnes Angloiſes ? Avons-nous à perdre aujourd'hui une vie de plus qu'en un jour de bataille ? Cet Écuyer t'annonçoit un combat, où donc ſont nos adverſaires ? Quel eſt le juge des joûtes à qui nous devons nous adreſſer ? A peine a-t-il parlé, qu'un coup de foudre frappe un arbre voiſin, fend l'écorce & en fait ſortir un démon d'une taille prodigieuſe; il n'avoit qu'un œil placé au milieu de la poitrine; il avoit dix oreilles & point de mains; il n'avoit rien qui pût déſigner ſon ſexe : une balance étoit ſuſpendue devant lui; à ſes pieds étoit un tas de couronnes & un glaive. l'Ecuyer conduiſit les deux Chevaliers devant le démon. Nazomega parut en même tems; il accuſa le jeune Chevalier d'avoir violé ſa fille, & Richard d'avoir aſſaſſiné le Roi d'Angleterre après avoir enlevé Clarice. Nazomega offrit la preuve de tous ces faits. J'ignore, dit Richard, ſi ce jeune homme a violé ta fille, mais je ſais que tu ments lorſque tu avances que j'ai tué le Roi d'Angleterre, & que j'ai enlevé Clarice. Le Roi a péri en brave guerrier, par les mains d'un guerrier plus brave que toi, & Clarice m'a choiſi librement pour époux : quiconque dit le contraire ment, & je ſuis tout prêt à le lui prouver à pied & à cheval & avec telles armes qu'il jugera à-propos. Nazomega parut furieux; il demanda au Juge de leur octroyer le champ de bataille, qui fut accordé dans l'inſtant. Il jetta ſon gantelet; Richard alloit le relever, lorſque le Chevalier le prit, en repréſentant au Duc qu'il s'étoit offert pour ſecond, & que n'ayant pas d'autre adverſaire, il ne devoit combattre que dans le cas où le premier tenant ſeroit vaincu. Richard ſe plaça à côté du Juge pour être ſpectateur du combat.

Nazomega étoit d'une taille giganteſque; ſes yeux étoient rouges & étincelans, ſon nez avoit la forme d'une trompe d'éléphant, étoit d'une groſſeur énorme, & alloit ſe perdre ſous ſon menton. Sa tête pointue étoit chauve d'un côté & couverte d'une forêt épaiſſe de cheveux de

l'autre : toute ſon armure étoit d'un criſtal de roche très-poli ; il étoit monté ſur une écreviſſe, qui depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, avoit une toiſe & demi, ſes antennes avoient quinze pieds. On propoſa au Chevalier le choix entre une monture ſemblable & ſon cheval, il préféra la derniere. Ils prirent du terrein, le Chevalier s'élança ſur ſon adverſaire : Nazomega qui avoit arraché une des antennes de l'écreviſſe, & qui s'en ſervoit au lieu de lance, l'attendit de pied ferme. Le Chevalier rompit ſa lance ſur l'écu du Géant ; & tandis qu'il ſe retournoit pour prendre du terrein, l'écreviſſe ne fit qu'étendre ſa jambe, ſaiſit le Chevalier avec ſa pince, l'enleve de deſſus ſon cheval & le terraſſe. Le Chevalier demanda grace & s'avoua vaincu : qu'on le garde, dit Nazomega, & qu'on le donne demain à mon écreviſſe après ſon avoine.

Richard monte à cheval & prend du terrein, il entend un coup de tonnerre, & voit auſſi-tôt la voûte enflammée vomir de toutes parts des démons qui voltigent, & qui prennent leurs places pour être témoins du combat. Nazomega pique ſon écreviſſe qui ne fait que s'appuyer ſur ſes pattes de derriere, & joint le Duc : Nazomega lui porte un coup d'antenne, elle ſe briſe contre ſes armes Le Monſtre met l'épée à la main, Richard ne demande pas mieux ; il apperçut la monture de Nazomega qui levoit la pince ; le Duc ſe retourne à propos & la coupe d'un revers, il en revint auſſi-tôt une nouvelle ; alors le combat devint furieux, les coups tomboient ſur leurs héaumes comme la grêle : Nazomega en portoit de ſi terribles, que le plus dur rocher eût volé en éclats. Richard eût dû périr mille fois, mais il ne ſentoit rien ; il paſſa deux ou trois fois ſon épée au travers du corps de ſon adverſaire, qui ne s'en portoit pas plus mal.

Ce combat fut interrompu par l'arrivée des douze Chevaliers que Richard avoit rencontrés dans la forêt. Deux étoient montés ſur des tigres, deux ſur des léopards, les deux autres ſur des lions, les deux qui ſuivoient ſur des rhinoceros, deux ſur des dromadaires,

& les deux derniers ſur des chevaux aîlés. Richard ſe vit attaqué à la fois par ces douze combattans, plus épouvantables par leurs figures que par les animaux qu'ils montoient. Leurs yeux paroiſſoient immobiles & dardoient des rayons qui éblouiſſoient Richard. Il ne s'effraya de rien, il ſe jetta au milieu d'eux, & les mit tous hors de combat. Alors Nazomega dit à Richard, tu l'emportes; mais ſais-tu pour qui tu te bats, c'eſt pour ton Génie perſécuteur, le même que tu as épouſé ſous le nom d'Éléonore, & qui t'a ſi bien ſecondé dans la bataille contre les Anglois. Comment, traître! s'écria le Duc, tu voudrois me perſuader que ce brave Chevalier eſt un Génie, un Enchanteur, un Démon. Tu ments, & je ſuis prêt à te prouver qu'il eſt le plus vaillant de tous les Chevaliers que j'ai vus. Homme téméraire, reprit Nazomega, ſais-tu contre qui tu combats? Sans doute, dit Richard, contre des Faux-monnoyeurs & des Brigands déguiſés qui dévaſtent ma forêt. Tu te trompes, répondit le Chevalier au nez courbé, c'eſt contre des Démons que ce Génie a évoqués des enfers. Je ne ſais quel eſt ſon deſſein, il nous raſſemble ici pour te combattre juſqu'à ce que tu avoues que tu as peur. Oh! parbleu, vous combattrez trop long-temps, lui dit-il; car de ma vie je n'ai menti, ni je ne mentirai. S'il eſt un Génie, comme vous le dites, pourquoi l'avez-vous terraſſé? Pourquoi étoit-il tranſi de peur quand il a combattu! Pour t'effrayer toi-même, répondit Nazomega. N'importe, dit Richard, quel qu'il ſoit, je le regarde comme très-vaillant & très-loyal, & je ſuis ici pour le ſoutenir. Chevalier obſtiné, reprit Nazomega, ſais-tu qu'il y va de ta vie, & que quiconque oſe lutter avec nous doit ſuccomber à la fin; crois-moi, ſoumets-toi, rends-moi les armes, fléchis le genou devant le grand Juge, & nous te laiſſerons aller, auſſi bien as-tu beſoin de repos. Richard ne réplique au harangueur que par un grand coup d'épée par le nez. Leur combat recommence; mais Richard voyant que les coups qu'il porte à ſon adverſaire, ne lui font aucun mal, & enfin convaincu qu'il ſe bat contre les Démons, tire

adroitement

adroitement de sa poche le miroir que lui avoient donné les Fées Eglantine & Glorisandre, l'attache à son héaume, & à mesure que les objets enchantés se peignent dans la glace, ils disparoissent. Les Démons resterent immobiles; leurs corps phantastiques s'évaporerent dans les airs; & leur esprit rentra dans les demeures sombres : les feux qui formoient la voûte du champ de bataille parurent un brouillard léger qui tomba en rosée, & Richard se trouva seul avec le Chevalier inconnu.

Il y avoit vingt-quatre heures que le charme duroit, & que Richard combattoit; il étoit une heure après minuit. Lorsqu'il eut détruit l'enchantement, il s'adressa au jeune Chevalier. Puisqu'il n'y a plus de combattans, lui dit-il, il est temps que je me retire, à moins que je ne puisse vous servir encore : en attendant, dites-moi si tout ce que m'a dit ce phantôme au grand nez, est vrai ou faux? Je vois bien qu'il y avoit de l'enchantement; mais seroit-il possible que je me fusse battu tout un jour contre le Diable? Est-il vrai que vous le soyez vous-même? Le faux Chevalier lui avoua qu'il avoit promis à la Fée Minucieuse de la venger : il lui raconta l'histoire de l'antipathie qui régnoit entre elle & la famille de Richard depuis le mariage du Duc Hubert, les efforts inutiles de différens Génies contre Hubert & son épouse, contre Robert, & enfin les moyens qu'il avoit imaginés lui-même, pour faire perdre à Richard sa réputation de Chevalier sans peur. Vous me faites une injure cruelle, lui dit-il, en me confondant avec les Démons que vous avez combattus. Ces esprits subalternes sont soumis à nos ordres, un pouvoir suprême les oblige à nous obéir malgré eux-mêmes; je les ai évoqués, & c'est moi qui leur ai prescrit tout ce que vous venez de voir; sans votre talisman, j'aurois poussé les choses plus loin.

Tout ce que disoit le Génie étoit nouveau pour Richard; il lui expliqua l'origine des Génies, des Fées, des Sylphes, des Esprits aëriens, des Salamandres, des Ondins & des Gnomes. Les Génies ont un art d'enseigner & d'instruire avec une si grande facilité, qu'un mot leur suffit pour mettre un homme au fait du systême le

plus compliqué. Richard, après un quart-d'heure d'instruction, en ſavoit autant que Brudner lui-même, & c'eſt, dit-on, d'un deſcendant du Duc, que le Comte de Gabalis avoit appris les ſecrets qu'il eut l'imprudence de communiquer à un certain Abbé babillard, qui en fit part au public : on a depuis porté l'indiſcrétion juſqu'à les mettre ſur les trois théâtres de Paris.

Quelques promeſſes, dit le Génie au Duc, que j'aie faites à la Fée Minucieuſe de la venger, je vois bien qu'il m'eſt impoſſible de réuſſir ; je ne ſais quel eſt le Génie qui vous protege, il eſt ſupérieur à moi : au ſurplus, quand il ne le ſeroit pas, votre valeur & votre caractere m'attachent à vous pour toujours : je ſais que j'ai tout à craindre de la Fée Minucieuſe, mais il en arrivera ce qu'elle voudra ; comptez ſur moi dans toutes les occaſions où je pourrai vous être utile. A ces mots, le Génie & le cheval diſparurent. Richard ſe trouvant ſeul, réfléchit ſur tout ce qui venoit de ſe paſſer, & conjectura que la plupart des événemens, dont les Philoſophes ſe donnoient tant de peines inutiles pour découvrir les cauſes, n'en avoient d'autres que les Enchanteurs & les Génies. Il ſe retira dans ſon palais où ſon épouſe l'attendoit avec impatience : il lui raconta ſon combat, elle frémiſſoit à chaque mot, & ne comprenoit pas comment ſon mari n'en faiſoit que rire.



CHAPITRE VII.

Combats & victoires multipliés de Richard. Bataille contre les Sarrasins. Histoire de Henriette & d'un Chevalier François.

RICHARD s'occupoit à Rouen du bonheur de son peuple dont il partageoit l'amour avec Clarice ; elle adoroit son époux qui s'étudioit toujours à lui donner des preuves de sa tendresse. Deux enfans furent les gages qu'ils se donnerent de leur amour. Il en destina un à lui succéder au trône d'Angleterre, & l'autre au Duché de Normandie. Il ne consulta pour leur éducation ni les Courtisans, ni les Philosophes ; il ne consulta que la nature, & n'envisagea que leur destination. Il les éloigna également de la vie molle des Grands, & de la trop grande application aux sciences abstraites : il aimoit & respectoit les Savans, mais il croyoit qu'un Roi n'avoit besoin que d'être éclairé sur l'utilité des sciences : il voulut que ses enfans connussent assez les arts pour récompenser ceux qui les faisoient fleurir dans leurs Etats, & pour n'être pas la dupe des Charlatans. Il se réserva le soin de former leurs cœurs par l'exemple de ses vertus ; il étoit persuadé que les leçons de la morale ne germent presque jamais quand elles tombent sur un caractere naturellement pervers, ou qu'on n'a pas eu soin de le disposer dès l'âge le plus tendre.

Le Duc de Normandie se livroit à ces devoirs importans, plus essentiels à la félicité publique, & plus honorables pour le Souverain, que les faits d'armes les plus éclatans ; lorsque Charlemagne apprit que les Sarrasins que Charles-Martel avoit éloigné des frontieres de la France, menaçoient encore l'Aquitaine. Charles ne voulut point leur donner le temps d'exécuter leur entreprise. Pour les prévenir, il résolut de les attaquer lui-même sur leurs propres foyers. Il envoya des Hérauts dans toutes les Provinces & chez tous ses Feudataires : il invita tous les Chevaliers François & tous ses alliés, de se rendre au

près de lui pour partir en même temps : il manda au Comte de Toulouſe, qu'ayant aſſigné les plaines qui entourent ſa capitale, pour le rendez-vous général des troupes, il les y attendît pour les recevoir, & que tous les Chevaliers qui devoient accompagner leur Roi dans l'expédition des Sarraſins, y arriveroient dans peu de jours avec lui.

Lorſque l'invitation de Charlemagne fut parvenue à Richard, il écrivit au Roi qu'il ſe rendroit à Paris, auſſitôt qu'il auroit fait avertir les Comtes d'Alençon, & de Mortaigne & de Caën, à chacun deſquels il donna trois cents Gendarmes à conduire, outre ceux qu'ils avoient ſous leurs ordres : il ſe joignit encore à eux à un grand nombre de Chevaliers. Cette troupe ſe mit en marche quelques jours avant le départ de Richard : lorſqu'il comprit qu'ils étoient près d'arriver, il ſe couvrit de ſes plus belles armes ; rien n'étoit comparable à leur éclat & à leur bonté, que leur magnificence. Un jeune homme d'une beauté ſurprenante, qu'il avoit rencontré quelque temps avant au milieu de la forêt, les lui avoit remiſes. C'étoit ſans deſſein que Richard s'arma ; il monta à cheval, & ne prit qu'un Ecuyer avec lui. Il arriva le lendemain dans la forêt Royale, à environ une lieue de Paris, & s'y cacha dans l'endroit le plus épais.

Dès que le jour eut paru, Richard fit parer magnifiquement ſon Ecuyer, & l'envoya vers Charlemagne, avec la plus ſévere défenſe de dire ſon nom. L'Ecuyer trouva le Roi environné de douze Pairs, des Chevaliers & des Barons : il dit au Roi. Sire, dès que vos ordres ont été connus du Chevalier mon maître, il a mis la plus grande diligence à les remplir : il eſt dans la forêt Royale ; & avant que de venir à votre Cour, il deſireroit d'éprouver ſon courage contre quelqu'un de vos Chevaliers, ſoit à la lance, ſoit à l'épée. L'Ecuyer demanda permiſſion pour ſon maître de défier les Chevaliers qui étoient préſens.

Olivier, Comte de Vienne, accepta le défi, & dit à l'Ecuyer qu'il pouvoit annoncer à ſon maître, quel qu'il fût, que puiſqu'il deſiroit combattre, il pouvoit être aſſuré qu'il trouveroit dans la forêt un rival qui tâcheroit de ſe rendre digne de lui. L'Ecuyer alla porter cette réponſe à Richard. Olivier le ſuivit de près, armé d'une lance

à toute épreuve. Dès qu'il parut dans la forêt, il trouva Richard qui attendoit, prêt à combattre contre le premier qui se présenteroit. Après s'être salués, ils prirent du terrein & s'élancerent l'un contre l'autre, avec la rapidité d'un aigle qui fond sur sa proie. Quoique la lance d'Olivier eût été éprouvée, l'effort avec lequel il frappa Richard, & la bonté de l'armure de celui-ci, la fit voler en éclats. Richard fut ébranlé du coup, il se remit : Olivier lui opposa vainement son écu ; la force qu'il mit à lui résister ne servit qu'à accélérer sa chûte ; il tomba renversé par-dessus la croupe de son cheval, qui fut si épouvanté, qu'il abandonna Olivier. Ce Chevalier se releva tout honteux ; & après que son Ecuyer lui eut ramené son cheval, & rassemblé les pieces de sa lance, ils repartirent : Olivier revint à la Cour de Charlemagne, & raconta avec franchise ce qui venoit de lui arriver.

Oger, le Danois, ne put entendre de sang-froid le récit de ce combat, il se proposa de venger Olivier. Il s'arma & partit pour la forêt Royale. Richard s'attendoit bien que la défaite d'Olivier lui susciteroit un nouvel adversaire : il étoit à l'entrée de la forêt, ils ne s'apperçurent pas plutôt, qu'ils se mirent à combattre. Oger porta un coup si terrible, qu'il renversa le cheval de Richard sur sa croupe ; mais il se releva aussi-tôt, & Richard furieux porta un coup de lance à Oger qui le jeta sur la poussiere & lui fit perdre connoissance : après s'être remis, il remonta ; & ne voyant plus paroître son adversaire, qui s'étoit retiré dans la forêt lorsqu'il avoit vu tomber Oger, il s'en retourna tout affligé à la Cour. Olivier vint au-devant de lui, & le voyant triste & rêveur, il lui demanda des nouvelles du combat. Mon cher cousin, lui dit-il, nous n'avons rien à nous reprocher, je n'ai pas été plus heureux que vous.

Oh! parbleu, nous verrons, dit Roland, qui sera le plus fort ; il y aura bien du malheur si je ne venge l'un & l'autre. Il ordonne aussi-tôt à son Ecuyer de lui amener son cheval, & de lui apporter son écu & sa lance. Il brûloit d'impatience d'en venir aux mains ; il s'avança dans la forêt avec joie, dans l'espérance d'y trouver un Chevalier digne de lui. Richard reconnut

Roland à ſa marche fiere & rapide. Il alla à ſa rencontre, & régla le pas de ſon cheval ſur celui de ſon adverſaire. Ils ſe frapperent en même temps, &, comme deux corps également ſolides lancés l'un contre l'autre avec la même rapidité, ils reculerent avec la même vîteſſe. Richard fut renverſé ſur la croupe de ſon cheval & ſe retint; mais Roland avoit fait un ſi grand effort, qu'il tomba par terre avec le ſien, qu'il eut beaucoup de peine à faire relever. Il y remonta à l'aide de ſon Ecuyer: il chercha par-tout ſon ennemi, faiſant retentir la forêt de ſes cris: c'étoit la premiere fois qu'il lui arrivoit d'être vaincu, il vouloit ſe venger. Richard, qui ne combattoit que pour faire connoître ſa valeur, & à qui il ſuffiſoit d'avoir l'avantage ſur ſes rivaux, diſparut au moment que Roland fut par terre, & crut inutile de recommencer un combat qui pouvoit finir par la mort de l'un ou de l'autre.

Charlemagne ne put s'empêcher de rire en voyant la fureur de Roland: cependant il le conſola, & ſe félicita avec lui d'avoir à ſon ſervice un Chevalier auſſi brave. Il falloit être bien téméraire pour oſer, après la défaite de Roland, tenter de ſe battre avec ce Chevalier inconnu: mais plus cette victoire paroiſſoit ſurprenante, & plus on s'obſtinoit à la croire un effet du haſard. Le Duc de Bretagne voulut s'en convaincre par lui-même: il court à la forêt. Richard l'attendit de pied ferme, & dédaignant de prendre l'eſſor, il n'oppoſa au Duc que ſa propre réſiſtance, & ſemblable à un balon pouſſé contre un rocher, le Duc alla tomber à dix pas, & ſe démit la cuiſſe. Richard au déſeſpoir de cet accident, deſcend, & avec le ſecours de leurs deux Ecuyers, il le fit tranſporter à Paris.

Gui de Bourgogne ſuccéda au Duc de Bretagne; excepté qu'il ne ſe démit pas la cuiſſe, il ne fut pas plus heureux. Thierri d'Ardenne, qui avoit prévu la défaite de Gui, étoit parti peu d'heures après lui: il le rencontra qui s'en retournoit tout honteux. Il ne ſe découragea point: il diſoit en lui-même, ſi ce Chevalier inconnu a abbattu Roland, que perſonne n'avoit pu vaincre, pourquoi ne puis-je pas eſpérer que le même haſard me ſervira contre lui auſſi heureuſement. Le haſard fut inexorable, Thierri

s'en retourna avec une bleſſure au bras : il eut la gloire de n'être pas terraſſé.

Une noble émulation piqua les autres Chevaliers : Renaud de Montauban voulut en eſſayer : il me terraſſera peut-être comme les autres, diſoit-il, que m'importe ? je n'en ſerai pas moins brave, & il en ſera plus digne de ſervir Charlemagne avec nous. Ce que Renaud avoit prévu arriva : après être revenus trois fois l'un contre l'autre avec un égal avantage, Richard déſarçonna Renaud, dont le cheval épouvanté l'emporta dans la forêt. Après Renaud, ſe préſenterent ſucceſſivement Guerin de Lorraine, Geofroi de Bordeaux, Noël, Comte de Nantes, Lambert, Prince de Bruxelles, Geofroi, Comte de Friſe, Samſon de Picardie, & pluſieurs autres Chevaliers qui furent tous abbatus.

Charlemagne, étonné de la valeur de l'inconnu, ne dédaigna pas de jouter avec lui : il part avec un ſeul Ecuyer, entre dans la forêt, & le défie. Richard, averti par ſon Ecuyer que c'étoit le Roi, abbat ſa lance, & la briſe contre terre en mille pieces ; deſcendant enſuite de ſon cheval, il met un genou à terre, leve la viſiere de ſon caſque & ſe nomme. Le Roi l'embraſſa, & lui confirma le titre d'intrépide : Charlemagne le conduiſit à Paris, & le préſenta à tous les Chevaliers, qui le reçurent avec les témoignages de la plus vive amitié.

Peu de jours après, les troupes de Normandie, de Picardie, de l'Iſle de France, s'étant rendues à Paris, le Roi ſe mit en marche avec ſes Chevaliers : ils allerent rejoindre le reſte de l'armée qui les attendoit dans les environs de Toulouſe. Lorſqu'ils furent réunis, l'armée de Charles ſe montoit à plus de cent mille hommes : elle traverſa les Pyrennées & ſe rendit en Eſpagne. Charles rencontra les Sarraſins ſur les frontieres de ſes Etats : il les força de [illegible]culer, leur enleva Hueſcar, Barcelonne, Gironne, Pampelune, & pluſieurs autres places, qu'il remit à Alphonſe, Roi d'Eſpagne. Ses Chevaliers ſe diſtinguerent par des exploits incroyables, & Richard fit des prodiges de valeur, qui ſont trop connus dans les faſtes Eſpagnols, pour les rapporter ici. Je dirai ſeulement qu'un des Généraux de l'armée ennemie promit à celui qui prendroit Richard

en vie, de lui donner autant d'or que Richard en peseroit, & à celui qui, ne pouvant le prendre vivant, le tueroit, de lui donner la moitié de cette somme. Richard, un jour de bataille, prit lui-même ce Sarrasin, exigea de lui les deux récompenses qu'il fit distribuer à l'armée de Charlemagne, & renvoya son prisonnier

Après la conquête d'une partie de l'Espagne sur les Sarrasins, Charlemagne s'en retournoit avec ses Chevaliers; Richard les devançoit. Dans un village en deçà des Pyrennées, il mit fin à une aventure des plus extraordinaires: il rencontra devant la porte d'un château une foule de peuple, qu'un Chevalier, armé de toutes pieces, s'efforçoit d'écarter. Richard demanda pourquoi tout ce peuple vouloit entrer dans le château malgré cet homme qui paroissoit en être le Seigneur. On lui dit que tout le village étoit infecté de l'odeur du cadavre d'un rival qu'il avoit fait mourir dans un souterrein dépendant du château, où il retenoit aussi sa femme. Richard épouvanté de ce supplice horrible, & frappé de la puanteur du cadavre, malgré le grand éloignement, s'approche du Chevalier, & lui dit: homme déloyal, permets dans l'instant à ce peuple d'aller enterrer la victime de ta cruauté, & délivre ton épouse du supplice abominable que tu lui fais souffrir. Si ta jalousie te portoit à lui donner la mort, pourquoi prolonger sa vie dans les tourmens? on peut excuser l'effet d'un premier mouvement dans un cœur sensible & vivement irrité, mais une vengeance lente & réfléchie, n'est qu'un long assassinat, ou plutôt un tissu d'assassinats & de meurtres. Celui qui poignarderoit injustement cent hommes en un jour, seroit sans doute plus coupable envers la société, mais moins criminel envers soi-même, que l'homme atroce qui mettroit cent jours à faire expirer un seul homme dans des tourmens continuels.

Le Chevalier écouta Richard de sang-froid, & lui dit: Si vous étiez à ma place, peut-être porteriez-vous plus loin votre vengeance. Avant que de me condamner, il falloit m'entendre. Richard le pria de lui raconter le sujet qui le portoit à ces extrémités. Le Chevalier commença ainsi:

Chevalier, ainsi que toi, d'une Maison illustre & d'une

fortune considérable, estimé à la Cour, aimé de mes vassaux, & ne m'occcupant que du soin de soulager les malheureux; tous les jours que mon devoir ne m'attachoit point à la Cour, je les passois dans mes terres, encourageant ceux qui les cultivoient, par mes bienfaits, & vivant avec eux comme avec mes enfans : j'étois jeune; un de mes Fermiers à qui j'avois donné ma confiance & qui la méritoit, eut une fille. Je me chargeai de son éducation, je la confiai à une femme respectable ma parente; elle tâchoit de lui inspirer toutes les vertus de son sexe, il sembloit que la jeune éleve allât au-devant de ses leçons : les plus heureux talens se développerent dans la jeune Henriette; beauté, graces, voix séduisante, esprit vif & pénétrant, mémoire prodigieuse, dextérité surprenante, aptitude la plus grande à apprendre & à concevoir tout ce qu'on lui enseignoit, elle réunissoit tout. Malheureux! je me laissai surprendre par ces charmes qui ne devroient être que l'enveloppe de la vertu. A dix ans Henriette étoit un prodige; à dix ans elle fit sur moi une impression que sa perfidie n'a pas encore effacée. Je redoublai de soins pour son instruction, je fis tout pour lui plaire; hélas! je n'eus que trop le malheur d'y réussir. Henriette s'attacha à moi; elle sentoit le prix de mes bienfaits; je ne voulus point de sa reconnoissance, je ne lui demandai que l'amitié la plus pure; & l'amour se fit entendre dans son cœur aussi violemment que dans le mien, elle s'y livroit de bonne foi, mais avec innocence : ses sens parloient un langage qu'elle ne comprenoit point encore; elle éprouvoit toute la force des desirs, sans qu'elle pût distinguer quel en étoit le but.

Son pere s'en apperçut d'autant plus aisément, que l'innocence de sa fille lui permettoit de lire au fond de son ame. Il me vint trouver d'un air consterné, les larmes couloient de ses yeux. Ah! Monseigneur, me dit-il, vous avez cru faire le bonheur d'Henriette & le mien, & vous avez fait sa honte & mon malheur; la reconnoissance que je lui ai toujours inspirée pour vos bontés, a produit en elle une passion qui va faire mon tourment. Je vous connois trop honnête pour vous croire le complice de ses sentimens; mais il n'est que trop vrai que vous en

êtes l'objet. S'il en est encore tems, Monseigneur, aidez-moi à guérir ma pauvre fille; ce sera pour elle un bien, plus grand que tout celui dont vous nous avez comblés jusqu'à présent. Va, rassure-toi, mon pauvre Pierre, lui dis-je, je connois les sentimens de ta fille, & je vais te faire part des miens. Assieds-toi. Ah! Monseigneur! s'écria le Fermier. Assieds-toi, & ne m'interromps point, repris-je en balbutiant.

Quand j'ai vu croître Henriette, je ne croyois avoir pour elle que l'amitié que l'on éprouve pour les objets de notre bienfaisance. Je la regardois précisément comme ma fille. Sa beauté qui se développa, ses talens & son esprit me la rendoient chere, l'habitude me fit une nécessité de la voir. A la Cour, à l'armée, au milieu des affaires les plus embarrassantes, Henriette étoit présente à mon esprit. Mon cher Pierre, quand je voulus m'examiner moi-même, je me trouvai le plus amoureux des hommes. Je cherchai à me distraire par les plaisirs, je formai des liaisons avec des femmes de mon état, l'indifférence & l'ennui étoient tout ce que j'éprouvois auprès d'elles, &, par une conséquence nécessaire, tout ce que je pouvois leur inspirer; je revenois auprès de mon Henriette; sa beauté qui augmentoit de jour en jour, & les épreuves mêmes que j'avois faites pour me guérir, ne servirent qu'à augmenter ma passion. Ne t'allarme point, mon ami, je fis tous mes efforts pour la dissimuler à ta fille: si je n'avois couru qu'après le plaisir, il m'eût été facile de la séduire; cette idée fut toujours bien éloignée de mon cœur. Cependant je brûlois: je résolus d'en faire ma femme, elle n'avoit que quinze ans, & j'en avois trente. Je craignis qu'Henriette, éblouie par mes bienfaits & trompée par sa reconnoissance, ne prît pour de l'amour ce qui ne pouvoit être que la délicatesse d'une ame bien née; j'aimai mieux attendre encore, que de l'exposer à se repentir un jour de s'être livrée avec imprudence à un premier penchant; j'ai fait plus, je l'ai menée à la Cour sous le nom d'une parente; elle y a été admirée, elle a fait des conquêtes brillantes; mais plus elle plaisoit, & plus elle se trouvoit flattée qu'on la fît appercevoir d'un mérite qui la rendoit digne de moi: j'affectai de la lier avec deux ou trois courtisans beaucoup

plus jeunes que moi, d'une figure & d'une taille plus avantageuſes : ils chercherent à s'en faire aimer : mon cœur en ſouffroit, mais j'aurois fait un plus grand ſacrifice encore, ſi Henriette ſe fût attachée à l'un ou à l'autre; je voulus que ſon choix fût libre. J'ai eu le bonheur de voir Henriette, inſenſible à leur tendreſſe, me raconter naïvement tous les efforts qu'ils faiſoient pour lui plaire, & les plaindre bonnnement de leur peu de ſuccès. Enfin le croirois-tu? Henriette éclairée par l'âge & par l'expérience, m'avoua la premiere qu'elle n'aimoit que moi, & que quelque parti que je priſſe, jamais elle ne pourroit ſe réſoudre à en aimer un autre. Alors je lui déclarai mon amour : je lui dis que depuis huit ans je brûlois d'un feu que, pour ſon intérêt même, j'avois eu la précaution de lui cacher : je lui dis exactement tout ce que je viens de t'apprendre. Elle fut la premiere à me faire ſentir la diſtance qu'il y avoit entre nous, non pas du côté de la fortune, me dit-elle, je ſens que ce ſacrifice eſt celui qui doit coûter le moins à une ame telle que la vôtre, mais du côté de la naiſſance : fait pour parvenir aux premieres dignités de l'Etat, notre union pourroit vous en exclure. Elle jugeoit bien par la délicateſſe que j'avois miſe dans toute ma conduite, que je n'avois jamais prétendu en faire ma Maîtreſſe : elle me propoſa de ſe retirer dans un Couvent, & de ſe ſacrifier à ma gloire. Je fus effrayé de cette réſolution. Je l'aſſurai que mon parti étoit pris depuis long-temps, & que j'étois décidé de l'épouſer. Elle combattit fortement mon projet. Enfin vaincue par ſon amour & par mes larmes, elle crut avoir tout arrangé en me propoſant un mariage ſecret. Je rejetai cette propoſition comme injurieuſe à elle & à moi. Ces moyens ne conviennent qu'aux époux qui ont à rougir l'un de l'autre. Henriette a de la vertu, elle eſt fille d'un homme qui en a plus que les gens les plus qualifiés, je puis avouer l'un & l'autre ſans honte.

Pierre voulut me diſſuader de ce mariage, il fit tout ce qui dépendit de lui, il me menaça de refuſer ſon conſentement à ſa fille. Je pouvois uſer de violence, je ne voulus devoir Henriette qu'à elle-même & à ſes parens : je leur fis comprendre qu'un amour nourri pendant huit ans

dans le ſilence, combattu par tout ce que la prudence & la raiſon peuvent ſuggérer de plus puiſſant, n'étoit point l'effet d'une efferveſcence paſſagere, & n'avoit rien à craindre de l'inconſtance. Enfin j'obtins le conſentement du bon Fermier, qui ſe jeta à mes genoux, & me demanda pardon de me l'avoir refuſé : je connoiſſois trop bien les motifs de ſon refus pour lui en ſavoir mauvais gré. Henriette avoit accompli ſa dix-huitieme année, lorſque je l'épouſai. Depuis mon mariage, je n'ai été ni moins tendre, ni moins empreſſé. Nous eûmes deux enfans : Henriette ne me parut jamais avoir changé à mon égard, & de mon côté j'avois en elle la confiance la plus aveugle.

Voilà, continua le Chevalier en s'adreſſant à Richard, quelle a été ma conduite avec cette femme dont vous prenez la défenſe : voici ſes crimes. Je recevois chez moi tous les Seigneurs des environs, je procurois à ma femme tous les amuſemens que je pouvois ; elle étoit jeune & belle, je n'avois aucune raiſon de ne la pas croire vertueuſe, & je voyois, ſans aucun ombrage, les jeunes gens qui venoient chez moi lui faire des déclarations & des careſſes que je croyois innocentes. Un domeſtique m'avertit qu'elles ne l'étoient pas autant que je me l'imaginois, & je le chaſſai. D'autres perſonnes chercherent à me faire naître des ſoupçons, & je les reçus très-mal. Je répétai même à mon épouſe tout ce qu'on m'avoit dit, & je l'avertis de ſe méfier de ces gens-là. Elle ſuivit mon conſeil, & fut plus réſervée à l'avenir.

Le fils de mon ancien Ecuyer, à qui j'avois fait donner une éducation conforme à ſon état & à ſa fortune, & qui avoit acquis les plus belles connoiſſances, venoit chez moi ; je le recevois avec plaiſir, il vivoit avec nous comme étant de la maiſon ; je le deſtinois à remplacer ſon pere, qui a été tué dans un Tournois : ſi j'avois eu des diſpoſitions à être jaloux, c'étoit l'homme le moins capable de me donner des ſoupçons. Les mêmes perſonnes avec qui je m'étois brouillé pour avoir voulu m'en inſpirer, revinrent à la charge, & m'avertirent que ma femme aimoit ce jeune homme, & qu'ils me trahiſſoient l'un & l'autre. Cette obſtination de la part des perſonnes qui m'avoient de grandes obligations, & qui dans le fond ne pouvoient avoir

aucun intérêt à troubler notre union, me piqua : je résolus de m'éclaircir, plutôt pour confondre les calomniateurs, que par méfiance. Le hasard me servit mieux que je n'aurois pu l'espérer : l'esprit agité & n'ayant pu dormir de toute la nuit, je me mis un matin à la fenêtre, elle donne sur mon jardin qui est vaste & orné de quatre bosquets fort épais. Un moment après je vis entrer la perfide avec son amant par une porte dérobée : je ne les perdis pas de vue ; ils se croyoient seuls : je vis le jeune homme embrasser mon épouse avec ardeur, elle lui rendoit ses caresses avec plus d'ardeur encore. Il en vint à des jeux plus sérieux, elle se livroit à lui avec plus de volupté qu'elle ne s'étoit jamais livrée à moi : je fus sur le point d'aller les poignarder l'un & l'autre : je me modérai cependant, & j'attendis une autre occasion pour n'avoir rien à me reprocher. Ma femme m'engagea de prier Dupuy, c'étoit le nom de son amant, à souper le soir même. Je lui répondis qu'il savoit bien qu'il étoit le maître : nous nous mîmes à table ; je dissimulai toujours, j'observois tous leurs gestes, leurs coups d'œil ; je les vis se presser la main par-dessous la table ; j'étois furieux, mais je voulois les prendre sur le fait. Je feignis de recevoir une lettre pendant le souper, je l'ouvris & je lus devant eux, que le Comte de Toulouse me prioit de venir à sa Cour pour une affaire très-pressante ; je parus avoir quelque chagrin d'être obligé de partir.

Le lendemain je dis à mon épouse, que pour éviter la chaleur du jour, je partirois à l'entrée de la nuit : elle approuva fort mon projet : je fis préparer mes chevaux, & je donnai tous les ordres nécessaires. Elle ne manqua point de faire avertir son amant par une vieille domestique qui avoit sa confiance, de venir à minuit. Je pars ; mais quand je fus arrivé dans une de mes terres, à une lieue d'ici, je m'arrêtai environ deux heures. Un de mes voisins, qui m'avoit averti des débordemens de ma femme, s'étoit engagé non-seulement de me fournir l'occasion de la prendre sur le fait, mais encore de me donner des preuves que ma vie couroit le plus grand danger.

En effet, il ne tarda pas à venir me joindre : je lui racontai tout ce que j'avois vu. Si votre vie, me dit-il,

n'eût pas été menacée, jamais je ne me ſerois aviſé de porter le trouble dans votre cœur, je me ſerois contenté d'avertir votre femme, & j'aurois gardé le plus profond ſilence : je ne me ſuis déterminé à le rompre, que parce qu'il y va de vos jours. Vous vous rappellez que vous tuâtes dans une joute un jeune Chevalier, parce qu'il combattit contre vous avec des armes que les loix de l'honneur défendent, tandis que vous vous préſentiez avec une lance & une épée à fer émouſſé. Ce Chevalier avoit réſolu de ſe défaire de vous ; & votre femme étoit ſa complice : quant à Dupuy, voici deux lettres qui vous mettront au fait. Je les lus : la premiere contenoit des preuves non équivoques de l'amour de Dupuy & de ma femme. On ne voulut me livrer la ſeconde, qu'à condition que je promettrois de ne pas attenter aux jours de la perfide. Je ne voulois rien promettre, mais cet homme s'y prit avec une telle adreſſe, & ſut ſi bien me toucher, qu'enfin j'engageai ma parole d'honneur. Il me remit la lettre, & j'y lus que Dupuy envoyoit à ſa maîtreſſe le flacon dont ils étoient convenus, & qu'il falloit ſubſtituer la liqueur *enchantée* à un des flacons de liqueurs ſpiritueuſes que je porte ordinairement, en cas d'accident à la chaſſe ou dans mes voyages. Mon voiſin me dit de faire apporter mes flacons ; il s'en trouva un caſſé, afin que je fuſſe obligé de me ſervir de l'autre. Je fis l'épreuve de la liqueur, j'y trempai du pain que je donnai à un chien : deux heures après que cet animal l'eut mangé, il tomba à terre, ſe débattit, & expira.

Convaincu de la perfidie de mon épouſe, je repris le chemin du château : je m'y introduiſis ſecrétement avec deux domeſtiques ; un troiſieme va frapper à la porte de la chambre de ma femme ; il la prie d'ouvrir pour prendre, diſoit-il, quelque choſe que j'avois oublié, & que je renvoyois chercher. Ma femme fit lever la vieille qui couchoit dans le même appartement, lui défendit de laiſſer entrer le domeſtique, & lui ordonna de lui remettre ce qu'il demandoit. La vieille obéit exactement, entr'ouvre la porte ; mais le domeſtiqne plus agile, ſous prétexte de prendre ce qu'on lui donnoit, ſaiſit la vieille à la gorge, entre, & je le ſuis avec deux autres de mes gens, dont

l'un portoit une torche allumée. Je m'approche du lit ; & je trouve les deux traîtres couchés enſemble. Je les fis lier l'un & l'autre, ainſi que la vieille, je les conduiſis dans le ſouterrein où ils ſont encore ; & là, l'épée levée ſur leur ſein, je forçai la perfide de verſer elle-même le reſte du flacon dans un verre, & de l'offrir à ſon amant : j'obligeai celui-ci, ou de le boire, ou de s'attendre au ſupplice le plus affreux & le plus long. Il n'héſita point, & une demi-heure après il expira : quant à ma femme, j'avois promis de lui laiſſer la vie, je l'enfermai avec le cadavre de ſon amant, & ne voulus pas la ſéparer d'un homme qu'elle avoit tant aimé. La vieille eſt enfermée avec elle ; on a ſoin de leur apporter tous les jours, à travers une ouverture que j'ai laiſſée dans le mur, du pain & de l'eau. Jugez, ajouta le Chevalier en finiſſant, ſi la vengeance ſurpaſſe l'affront que j'ai reçu.

Richard convint que l'atrocité de cette femme méritoit la mort ; moins encore parce qu'elle avoit trompé le meilleur des époux, que parce qu'elle avoit voulu le faire périr. Je ne vous blâmerois pas, ajouta-t-il, ſi vous les euſſiez poignardés l'un à côté de l'autre dans le lit, ou même dans le ſouterrein ; mais perpétuer un ſupplice mille fois plus cruel que la mort même.... l'humanité ſe révolte. Chevalier, vous allez plus loin que les loix, jamais elles ne puniront les crimes les plus horribles de peines auſſi cruelles. Vous pouviez vous venger par le ſecours des loix, & ne pas recourir à des excès qui vous rendent preſque auſſi coupable qu'elle. Enfin Richard, à force de prieres, obtint du malheureux époux, qu'elle ſeroit tranſférée dans un Couvent où elle mourut cinq à ſix ans après.



CHAPITRE VIII.

Tempête. Enlevement de Richard sur le mont Sinaï. Défaite d'un affreux Géant. Richard est transporté en Angleterre. Sa victoire & son couronnement.

RICHARD reprit la route de ses Etats : il apprit, en traversant la France, que la Reine d'Angleterre, mere de son épouse, étoit morte : le trône appartenoit à la Duchesse ; & comme elle n'ambitionnoit pas l'honneur de régner, elle transmit ses droits à Richard. Il se disposa à se faire reconnoître. Il fit équiper douze grands vaisseaux : il n'avoit rien épargné pour rendre cette flotte brillante : le Duc monta le premier ; le Comte d'Alençon le second avec cent Chevaliers ; plusieurs Chevaliers & Seigneurs monterent les autres vaisseaux.

A peine furent-ils en pleine mer, que la flotte fut attaquée par une violente tempête. L'air s'obscurcit & se troubla, la mer mugit & s'enfla, les vaisseaux furent dispersés : Richard faisoit faire des manœuvres pour les rejoindre : il ordonnoit, il exécutoit, toujours ferme, toujours intrépide. Il apperçut à la lueur des éclairs les débris d'un vaisseau prêts à être submergés ; ils portoient une femme magnifiquement parée & d'une beauté ravissante. Elle versoit un torrent de larmes sur le sort de ses malheureux amis & de son frere, qu'elle avoit, disoit-elle, vu engloutis par les flots. Un coup de vent porta ces débris vers le vaisseau de Richard : il avoit entendu ses plaintes, il eut le bonheur de la sauver : il lui demanda qui elle étoit. Vous voyez, dit-elle, une Princesse, fille du Roi d'Espagne ; j'allois en Ecosse épouser le Roi de ce pays : mon pere m'avoit donné pour escorte cinquante Chevaliers, conduits par mon frere : tout a été submergé : pere infortuné ! une vague lui a ravi toute sa famille.

A peine fut-elle sur le bord de Richard, que le vaisseau partit comme la foudre, & alla se briser sur les côtes de Gênes, le seul Richard se sauva, les cadavres

des Chevaliers flottoient sur les ondes. La fausse Princesse disparut, Richard la chercha vainement; il plaignoit son sort, lorsqu'il apperçut dans les airs un démon qu'il reconnut pour Nazomega. C'étoit lui qui avoit suscité l'orage, qui avoit pris la figure de la Princesse d'Espagne, & qui fit échouer le vaisseau : depuis le combat qu'il avoit soutenu contre Richard, la Fée Minucieuse l'avoit pris sous sa protection, & l'avoit mis à la place du Génie.

Richard gravit sur des rochers & se trouva dans une Isle très-agréable; il y étoit seul, & la nuit approchoit : la fraîcheur du lieu, la fatigue qu'il avoit essuyée pendant la tempête, l'engagerent à s'endormir. Nazomega ne pouvoit pas comprendre comment le Duc, insensible à ses coups, rompoit toutes sortes d'enchantemens : il se fit suivre de plusieurs démons qu'il avoit évoqués, & fit enlever Richard dans les airs. Son sommeil étoit si profond, que Nazomega & les démons le transporterent sur le mont Sinaï sans qu'il s'en apperçut. Cet enlèvement fut si rapide, qu'ils y arriverent avant la fin du jour; tous les démons disparurent avant le réveil de Richard. Le projet de Nazomega étoit de le livrer à un Géant, qui faisoit mourir tous les Chevaliers qui alloient à Jérusalem & dans la Palestine.

A son réveil, Richard, qui se croyoit dans l'Isle où il avoit échoué, jeta les yeux de tous côtés : à la place d'un lieu désert, il vit dans l'éloignement des maisons, des Eglises & des Monasteres : il se crut encore dans les bras du sommeil & dans l'illusion d'un songe. Il avance & entre dans une Eglise; il interroge, & on lui répond qu'il est dans un Monastere du mont Sinaï. Ne pouvant plus douter qu'il n'eût été transporté dans ce lieu par un pouvoir suprême, il se prosterne, & prie la Divinité de le protéger contre ses ennemis visibles & invisibles. Aussi-tôt une voix lui ordonne de prendre l'épée qui est entre les mains de la statue de Catherine, à qui ce Temple étoit consacré, & de s'en servir pour tuer le Géant qu'il trouveroit sur le port des Pélerins, où il faisoit sa résidence, pour être plus à portée de les voir arriver : à mesure qu'ils débarquoient, il les enlevoit & les faisoit mourir dans des tourmens affreux.

Richard s'approche avec respect de la statue, qui tend le bras & lui présente l'épée, symbole du zele avec lequel la Sainte avoit toujours défendu la vérité de sa religion. Cette épée étoit dans son fourreau pour marquer que la Religion douce & tranquille ne sait que se défendre & n'attaque jamais, qu'elle est prodigue de son sang, & avare de celui de ses ennemis. Richard reçut l'épée en présence des Religieux qu'il avoit appelés. Il la tira de son fourreau, à leur grand étonnement; car ils lui raconterent que ni eux, ni plusieurs Chevaliers qui l'avoient essayé, n'avoient jamais pu en venir à bout, quelques efforts qu'ils eussent faits.

Les Religieux le féliciterent; ils lui raconterent tout ce que le Géant faisoit souffrir aux Pélerins, pour les empêcher d'aller à la ville de Jérusalem, dont il destinoit la conquête aux Sarrasins. Richard leur promit qu'il espéroit de les en délivrer. Il arrive sur le port & ne tarde point à voir paroître le Géant : il avoit douze pieds de haut, c'est-à-dire, six de plus que Richard : le Duc ne fut point effrayé de sa taille : arrête, lui dit-il, prépare-toi au combat, ou rends-toi mon prisonnier. Le Géant le regarda avec mépris, & agita dans les airs le tronc d'un gros chêne qui lui servoit de massue. De quel droit, continua-t-il, empêches-tu les Chrétiens d'aborder à Jérusalem & les massacres-tu? Le Géant sans daigner lui répondre, laisse tomber sa lourde massue sur Richard, dont l'écu se trouva fracassé, il tomba lui-même. Le Géant la relevoit, mais Richard profitant de ce moment, lui porte un coup terrible dans le bas-ventre, & fait pousser au Géant un cri qui retentit le long des côtes de la mer : la massue lui échappa de la main, & alla tomber sur un vaisseau qu'elle démâta. Richard voltigeoit avec agilité autour du colosse qui cherchoit à le saisir. Il prenoit si bien ses mesures, qu'il le blessoit à chaque instant : d'un revers il lui emporta la main droite; d'un second, il lui coupa la jambe au-dessus du pied, & le Géant tomba comme un chêne sous le dernier coup de hache; il se défendoit encore avec sa main gauche, dont il arrachoit des quartiers de rocher qu'il lançoit contre son adversaire : adroit à les éviter, Richard s'élance & lui coupe encore cette main.

Rends-toi, lui disoit-il, renonce à ta cruauté, reconnois le Dieu qui m'a donné le courage de te combattre & la force de te vaincre, & je puis encore, par des secours qui te sont inconnus, conserver ta vie. Commence, lui répond le féroce Géant, par me rendre mon pied & mes mains, rapporte-moi ma massue, & je verrai. Richard le prend par les cheveux, & l'exhorte toujours à se rendre. Tu as entendu mes conditions, dit le Géant, remplis-les; quand j'aurai ma massue qui a échappée de mes mains, amene-moi encore ce Dieu dont tu parles, & si toi ou lui pouvez me vaincre, je te promets d'être ton prisonnier. Richard indigné de ce blasphême, & voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de sa vilaine ame, lui souleve la tête & la sépare de son corps.

Chargé de ce trophée, Richard regagne le haut du mont, & présente la tête du Géant aux Religieux, qui ne pouvoient assez admirer sa valeur. Ils lui firent présent de l'épée, & offrirent de le faire conduire à leurs dépens en Angleterre, où il étoit fort pressé de se rendre. Richard accepta l'offre de le conduire, mais il ne voulut pas que le Couvent en fît les frais. Tandis qu'ils combattoient de générosité, il se présente un jeune Ecuyer qui promet au Chevalier, s'il veut le prendre à son service, de le défendre contre toute sorte d'enchantemens. Richard reconnut Nazomega malgré son déguisement : il porta la main sur la garde de son épée, lorsque la même voix qui lui avoit ordonné d'aller combattre le Géant, se fit entendre : elle ordonna au Génie de se transformer en cheval aîlé, & de transporter le Chevalier en Angleterre.

Tu l'emportes, s'écria l'Enchanteur, en s'adressant à Richard, mon pouvoir est anéanti par l'être qui te protége : j'allois te transporter au pays qu'habitent les enfans du soleil, dans les rochers brûlans que ne connoissent point encore tes compatriotes, mais où un démon plus redoutable que moi, le démon de l'avarice, conduira un jour une partie des peuples de l'Europe : c'est-là que je me proposois de te tenter par la vue des trésors que la terre y recele, & que j'aurois découverts à tes yeux. Si je n'avois pu t'éblouir par leur éclat, qui doit séduire tant de Nations, je t'aurois transporté au milieu des glaces du

Nord : c'eſt-là que tu aurois eu à combattre des peuples de Géants : il t'auroit été impoſſible de réſiſter à leur fureur : ſi le Ciel t'eût ſauvé, je t'abandonnois dans les déſerts de l'Afrique, je t'y aurois expoſé à des monſtres plus effroyables encore : ton courage t'eût été inutile, à moins que le Ciel ne t'eût prêté des aîles : les monſtres qui habitent ces forêts, ſont moins dangereux que ceux qui y peuplent les airs : s'ils ne t'avoient pas arraché la vie, je ſuis du moins aſſuré qu'ils t'auroient effrayé, & c'eſt tout ce que je deſirois ; mais enfin je ſuis vaincu, le Ciel m'enchaîne, je ſuis forcé de lui obéir, & de t'annoncer que tu n'auras plus à craindre les perſécutions des Enchanteurs, des Génies, ni des Démons, & que le Ciel les ſoumet à tes ordres.

A ces mots les bras & les jambes de Nazomega s'étendent, ſon col s'alonge, ſa tête ſe courbe vers la terre, & des plumes s'élevent ſur ſon dos. Il devient un cheval magnifique, il déploie ſes aîles, Richard s'élance ſur lui, & le Démon fend les airs avec plus de vîteſſe que l'aigle qui fond ſur ſa proie. Il parcourt en un clin-d'œil des régions immenſes, il plane au-deſſus des plus hautes montagnes, il avoit ſous ſes pieds des mers orageuſes : le Démon le tranſporte au-deſſus du Véſuve, & Richard a le temps de plonger ſa vue au fond du gouffre embrâſé : il traverſe l'Italie, s'éleve au-deſſus des Alpes ; le bruit qu'il fait en paſſant ſur leur ſommet, effraie les aigles & d'autres oiſeaux qui ſortent de leurs aires, & qui voltigent autour de lui ; Richard eſt obligé de les écarter avec ſon épée. Son cheval le fait paſſer au travers d'un nuage épais qui s'eſt élevé ſur une vallée profonde ; le tonnerre gronde ſous ſes pieds, & la foudre ſillonne les airs autour de lui, elle frappe ſon écu, qu'elle fond dans ſes mains ſans le bleſſer. Il parcourt la France, arrive à Calais & franchit le Canal ; enfin Nazomega arrivé ſur les bords de la Tamiſe, s'abbat, & poſe doucement à terre Richard, qui n'ayant plus beſoin de ſon ſecours, lui ordonne d'aller apprendre ſon arrivée, ſous telle figure qu'il lui plaira de prendre, aux Religieux du mont Sinaï.

Lorſqu'il fut parti, Richard prend le chemin de Londres ; il avoit apperçu en paſſant quelques-uns des vaiſſeaux qu'il

avoit pris en partant de Normandie, & qui avoient été battus de la tempête. Il entre dans la Ville, & bientôt il est reconnu par un des principaux Seigneurs de sa Cour, qui demeure immobile de surprise. On croyoit Richard enseveli sous les flots : on avoit vu son vaisseau se briser contre des rochers, trois autres avoient péri. Dès que les Normands furent informés de son arrivée, ils firent éclater leur joie. Ils apprirent au Duc que le peuple Anglois, qui ne veut que des Rois qu'il puisse tenir sous sa dépendance, s'assembloit déjà pour en nommer un de sa nation. Richard, dont la politique étoit toujours d'employer la douceur avant d'en venir à des moyens extrêmes, fit publier son arrivée. Il assembla le peuple, & lui parla ainsi :

Le desir que vous montrez d'être gouvernés par un Souverain né parmi vous, ne m'offense point, il m'est au contraire un garant de votre fidélité : un peuple qui aime sa patrie, doit nécessairement être attaché à ceux qui le gouvernent, lorsqu'ils s'appliquent à procurer à cette patrie le bonheur & la gloire; c'est-là mon unique dessein. Je ne suis pas né parmi vous, mais j'exerce des droits que m'a transmis une femme, votre compatriote, que j'adore, dont les mœurs & le courage m'ont donné de votre nation l'opinion la plus avantageuse, & dont le caractere m'a fait vous aimer avant de vous connoître. Anglois, son pere étoit votre idole, & sa mémoire doit vous être chere : refuser à sa fille les mêmes sentimens, seroit une contradiction qui n'est point dans votre maniere de penser. C'est cette fille au nom de laquelle je viens régner sur vous : elle aime sa patrie, & je chéris tout ce qu'elle aime.

Voyant que les murmures continuoient encore, Richard reprit ainsi, je hais la force & la violence, & je déteste les querelles civiles : je serois au désespoir si je croyois qu'il en coûtât une goutte de sang à mes sujets. Que ceux qui sont opposés à mon élection choisissent un Chevalier, je le combattrai : s'il est vainqueur, j'abandonne mes prétentions; si je le suis, vous vous réunirez tous sous mon obéissance. A cette proposition, il s'éleva des applaudissemens de toutes parts, & l'assemblée fut renvoyée au lendemain.

LA

BIBLIOTHEQUE

BLEUE,

Entiérement refondue & considérablement augmentée.

Nº. II. *bis.*

Le Privilége est à l'Histoire de Robert-le-Diable.



C. L. Desrais. del.

J. B. C. Chatelain Sculp.

HISTOIRE
DE ROBERT LE DIABLE.

HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS,

SUR

DE NOUVEAUX MÉMOIRES.



A PARIS,

Chez COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la première porte cochère au-dessus du Collége.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS,

SUR DE NOUVEAUX MÉMOIRES.

La ville de Calais ſera à jamais mémorable par les exemples de vertus qu'elle a donnés. Le dévouement de ſes ſept Citoyens qui firent le ſacrifice de leurs vies, pour ſauver leurs compatriotes qu'Édouard vouloit livrer au carnage, l'a immortaliſée. Jean de Calais, avant cette époque, eſt un des Héros qui avoit le plus contribué à ſa gloire. Le commerce & la navigation firent de tout tems la principale occupation des Calaiſiens. Jean, formé par les leçons & par les exemples de ſon père, étoit devenu le Navigateur le plus intrépide & le plus grand Commerçant de l'Europe : à ces heureux talens, il joignoit les qualités les plus aimables; généreux, doux, compatiſſant, il faiſoit les délices de la Société; il en faiſoit la richeſſe & la ſureté par ſon activité & par ſon courage, qu'il exerça ſouvent contre les Corſaires, dont il avoit purgé les mers voiſines : il les avoit repouſſés loin de la côte, & la terreur de ſon nom, qui s'étendoit ſur une partie de l'Océan, faiſoit jouir le commerce de Flandres, de la Picardie & de la Normandie d'une liberté inaltérables.

Un vaiſſeau arriva un jour dans le port de Calais, maltraité par des Corſaires, qui l'avoient attaqué à la

hauteur des côtes de Bretagne : Jean frémit à cette nouvelle, & jura leur ruine. Il arma le même vaisseau, après l'avoir acheté du propriétaire ; son père le munit d'armes & de vivres, & choisit les matelots & les gens qui devoient l'accompagner. L'Équipage étoit peu nombreux : où l'expérience & la valeur dominent, le grand nombre n'est qu'un grand embarras. Il part ; à-peine a-t-il dépassé les côtes de Normandie, qu'il apperçoit trois vaisseaux qui venoient à lui à force de voiles. Jean, inférieur en force, mais non en valeur, crut qu'il devoit user d'adresse : tant que les Corsaires allèrent de conserve, il les évita, & fit semblant de fuir ; il les fatigua longtems, & vint à-bout de les séparer. Le Corsaire le plus léger s'attacha à le poursuivre : Jean de Calais fuit jusqu'à ce qu'il le vit hors de portée de tout secours : alors il fond sur le vaisseau, fait prisonnier le Commandant, & coule à fond tout le reste. Le soleil étoit couché, & les deux autres Corsaires étoient trop éloignés pour avoir apperçù ce qui venoit de se passer. Jean vole vers eux, & force le Commandant prisonnier, lorsqu'il est à portée de se faire entendre, de demander qu'un des Corsaires vienne au secours de son vaisseau prêt d'être submergé. Le Corsaire, qui ne se méfie de rien, approche, & subit le sort du premier. Jean vogue vers le troisième, passe tout au fil de l'épée, & envoie le Corsaire, avec une partie de l'équipage à Calais où il devoit se rendre deux jours après. Jean avoit promis la vie au Commandant ; il lui donna la liberté. Ce Chef de pirates, rempli de frayeur & de reconnoissance, se jetta à ses pieds, & fit remarquer à son libérateur deux vaisseaux dont les voiles, comme un nuage imperceptible, se dérobèrent enfin à leur vue. Il lui apprit que c'étoit deux Corsaires qui, ne voyant plus ceux qu'il venoit de vaincre, & se doutant de leur sort, se retiroient ; qu'ils emmenoient en esclavage plusieurs Chrétiens qu'ils avoient pris dans leurs courses. Jean, voyant que, quelque diligence qu'il fît, il ne pouvoit les atteindre, reprit la route de Calais, après avoir fait mettre le Commandant à terre.

La ville de Calais lui préparoit la fête la plus brillante ; tout sur le port respiroit la joie & les plaisirs. La Ville, qui le regardoit comme le protecteur de son commerce, voulut

que desormais Jean n'eût plus d'autre nom que celui de sa Patrie, comme les Romains donnoient à leurs Généraux les noms des lieux qui furent le théatre de leur gloire, soit qu'ils les eussent conquis, soit qu'ils les eussent sauvés: cet usage auroit dû se conserver parmi nous.

Il revenoit triomphant; les vents portoient jusqu'à lui les chants de victoire dont les Calaisiens faisoient retentir le port; il se faisoit une douce image de la joie qu'éprouveroit son père; lorsqu'une nuit affreuse couvre les airs; un vent impétueux souléve les flots & les repousse loin du canal de la Manche: il lutte contre l'orage; ses voiles, qu'on n'avoit pas eu le tems de plier, sont déchirées; un coup de vent emporte le vaisseau comme une fléche, sans que Jean puisse savoir dans quelles mers.

Enfin la tempête se dissipe, le jour reparoît; Jean ne connoît point les mers dont il est environné; il vogue au hazard, & découvre enfin une isle: il s'élance dans la chaloupe, accompagné de huit soldats, & aborde sur une rive facile & agréable, couverte d'un bois épais; il est surpris de le voir coupé de vastes avenues & de prairies rafraîchies par mille ruisseaux qui se réunissoient au-delà du bois, & formoient un canal qui se perdoit dans l'éloignement. Il est d'autant plus étonné, qu'il avoit cru ce pays desert; il le parcouroit en l'admirant: il entendit parler à côté de lui; il s'avance, & distingue, à travers le feuillage, trois hommes magnifiquement habillés, qui s'entretenoient en langue Flamande: il franchit la haie qui les séparoit; il se trouve dans un cabinet de charmille, & ces trois étrangers viennent au-devant de lui. Jean de Calais leur demande dans la même langue quel est ce pays enchanté?

« Il est bien étonnant, lui répondirent les étrangers, » que, de quelque lieu que vous veniez, vous puissiez ne » pas connoître l'isle Heureuse; c'est le nom de celle où » vous êtes: elle a été peuplée par une famille Flamande » qui y échoua, il y a environ un siécle. Le Chef de cette » famille y bâtit une habitation; six Matelots, échappés » au naufrage, s'y établirent aussi; ce qui faisoit dix-sept » personnes, en y comprenant le Chef & son épouse, » quatre filles trois garçons & deux servantes. Le Chef,

» nommé Pierre, les raſſembla tous, & leur propoſa de
» ſe fixer ici pour toujours : la terre y paroiſſoit fertile ;
» toute inculte qu'elle étoit, elle produiſoit des fruits d'un
» goût délicieux ; les ruiſſeaux étoient remplis de poiſſon,
» & la terre couverte de gibier ; tous y conſentirent : alors
» Pierre adopta les matelots & les ſervantes pour ſes
» enfans ; elles étoient jeunes, il les maria avec deux de
» ſes fils ; il choiſit les quatre matelots les plus âgés, &
» les donna à ſes quatre filles : le plus jeune de ſes fils &
» les deux matelots qui reſtoient furent deſtinés pour les
» trois premières filles qui naîtroient. Le bonheur dont
» les mariés jouiſſoient excita les regrets des trois céliba-
» taires ; leurs frères cherchoient vainement à les conſoler ;
» la diviſion alloit ſe mettre dans la famille ; le Père les
» appaiſa par cette propoſition. —Mes enfans, leur dit-il,
» j'ai un moyen aſſuré de vous ſatisfaire : vous voudriez
» avoir chacun une femme, & vous voyez que cela eſt
» impoſſible ; vous êtes d'un âge qui vous permet encore
» d'attendre ; vos femmes ſeront jeunes, lorſque celles de
» vos frères auront perdu toute la fraîcheur de leurs
» charmes. Si dans ce tems-là vos frères, excités par le
» même eſprit qui vous anime aujourd'hui, vous enle-
» voient vos épouſes ; le ſouffririez-vous impunément ?
» Si même ils regardoient votre bonheur avec un œil
» d'envie, voudriez-vous le partager avec eux ? Et ſi, par
» une coupable commiſération, elles les recevoient dans
» leurs bras, feriez-vous diſpoſés à leur pardonner cette
» infidélité ? répondez—. Le plus jeune s'écria : —Ah !
» périſſe la femme fauſſe & perfide qui peut indifféremment
» prodiguer ſes faveurs à celui qu'elle aime & à celui
» qu'elle n'aime pas ; car il eſt auſſi impoſſible au cœur
» humain de s'attacher à deux objets à-la-fois, qu'à la
» penſée de les embraſſer en-même-tems—. Les deux
» matelots témoignèrent la même délicateſſe, & jurèrent
» que, s'ils avoient une épouſe, ils voudroient en être
» aimés avec la même ardeur qu'ils auroient pour elles.
» —Pourquoi donc, leur dit le Père, murmurez-vous du
» bonheur de vos frères, ou m'ôtez-vous, par la délicateſſe
» de vos ſentimens le projet que j'avois formé de vous
» rendre tous contens. Ils voulurent ſavoir quel étoit ce

» projet. —J'avois resolu, reprit-il, de faire tirer au sort
» nos femmes, & les trois qui vous seroient échues, au-
» roient partagé leurs faveurs entre leurs époux & vous—.
» Les jeunes gens parurent un peu surpris. —Mais pensez-
» vous, demandèrent-ils, qu'elles eussent voulu y consen-
» tir ? —Je l'ignore, répondit le bon Père ; cependant, en
» supposant qu'elles obéiront sans répugnance, quels sen-
» timens auriez-vous pour elles, en songeant qu'elles
» trahiroient leurs maris ? —Le mépris & l'indignation,
» dirent-ils. —Et si je les avois forcées de voler dans vos
» bras malgré elles, l'estime qu'elles vous auroient inspirée,
» sans doute, à quoi vous auroit-elle engagés? Ils répon-
» dirent tout d'une voix, —A les rendre à leurs époux,
» & à sacrifier nos penchans criminels. —Eh-bien, mes
» amis, reprit cet homme sage, faites le sacrifice de votre
» jalousie : à-peine le plus âgé de vous trois touche-t-il
» à sa dix-huitième année ; dans deux mois au plus tard
» mon épouse va donner un nouvel habitant à la Colonie ;
» j'espère que ce sera une compagne pour l'un de vous.
» Déja deux de mes filles annoncent leur fécondité ; le
» ciel bénira les autres, & vous aurez le plaisir de voir
» croître sous vos yeux, d'accommoder à votre caractère,
» ces enfans qui vous devront leurs vertus & leur amour—.
» Les jeunes gens soupirèrent, coururent embrasser leurs
» frères, & vécurent à l'avenir avec leurs sœurs comme
» avec les mères de leurs épouses.

» La prédiction du Père-de-famille s'accomplit dans
» tous ses points : en moins d'un an, la peuplade fut
» augmentée de quatre filles & de trois garçons, & jusqu'au
» tems où elles purent être mariées, on comptoit soixante-
» quinze enfans. Dans un intervalle de vingt-cinq ans, la
» Colonie fut si nombreuse, que les habitations, bâties
» successivement par les familles qui avoient été obligées
» de se séparer, formèrent une ville considérable. Le
» père de ce peuple n'avoit pas encore atteint sa soixan-
» tième année. La nécessité, & quelques connoissances
» qu'il avoit apportées d'Europe, lui suffirent pour établir,
» avec le secours de ses enfans & de six matelots tous les
» arts utiles ; il s'attacha à faire un corps de loix simples
» & peu nombreuses ; elles avoient pour but l'union &

» la concorde: il rendit les châtimens utiles au coupable
» & à la Société. Celui qui avoit violé la loi naturelle,
» étoit cité devant ses frères, qui le forçoient d'avouer
» son crime & de se juger lui-même. On apprenoit les
» loix aux enfans, en les instruisant des devoirs qu'elles
» leur imposoient; le Législateur croyoit qu'il étoit injuste
» de punir celui qui contrevenoit à la loi, lorsqu'il igno-
» roit la loi, à moins qu'il n'eût contrevenu à la loi
» naturelle, qui est dans tous les cœurs.

» A la mort de Pierre, qui arriva à sa quatre-vingt-
» quinzième année, le nombre des habitans alloit à près
» de cinq mille, parmi lesquels il voyoit sa cinquième
» génération. Avant de mourir, il assembla les Chefs de
» toutes les familles. —Mes enfans, leur dit-il, bientôt
» vous ne m'aurez plus: je vous laisse à ma place des
» loix dont la sagesse s'est assez manifestée par l'ordre &
» la paix qui ont régné jusques à-présent parmi vous. Si
» je croyois que le même esprit qui vous anime, & que
» la même discipline, dont vous ne vous êtes point écartés,
» se perpétuassent dans vos descendans, je vous dirois:
» Il ne vous faut point d'autre maître que la loi; qu'elle
» soit écrite dans tous les cœurs, & que l'assemblée du
» peuple, représentée par ceux qu'il choisira pour la faire
» observer, juge & recompense. Mais à mesure que ce
» peuple s'augmentera, les principes s'altéreront, il perdra
» de vue ses véritables intérêts; les passions des uns, les
» préjugés des autres y jetteront le trouble & la confu-
» sion: la loi, qui n'est que la raison même réduite en
» principe, n'aura qu'une voix impuissante; chacun l'in-
» terprêtera au gré de son penchant. Il faut donc à la
» tête de la Nation, ou un corps dépositaire de la loi,
» ou un Chef, qui, laissant à la Nation, représentée par
» un corps de Magistrats qu'il nommera, le droit d'inter-
» préter la loi, se reserve la force pour la faire observer,
» & partage avec le corps des Magistrats la prérogative
» d'ajouter à la loi, & de modérer sa sévérité en cas de besoin.
» Je ne m'attacherai pas à mettre sous vos yeux les in-
» convéniens qu'offrent l'un & l'autre parti; le plus doux
» me paroît être celui où la Société remet ses intérêts entre
» les mains d'un Chef, celui-ci confie une partie de

» l'autorité dont la Nation l'a revêtu, au corps des Ma-
» giſtrats qu'il a choiſis. Voyez, mes enfans, examinez
» quel eſt le parti que vous croyez le plus propre à votre
» félicité. Remontez à l'origine de votre établiſſement dans
» cette iſle; croyez-vous qu'il eût mieux valu pour votre
» bonheur, que notre petite troupe ſe fût gouvernée
» elle-même; ou penſez-vous qu'elle doive ſes ſuccès à
» l'autorité paternelle que j'ai exercée ſur vous? Quoiqu'il
» y ait une très-grande différence entre une ſociété de
» dix-ſept perſonnes réunies par le beſoin & un peuple
» nombreux diviſé par autant d'intérêts, qu'il y a de per-
» ſonnes qui le compoſent, vous pouvez juger, par ce qui
» s'eſt paſſé juſqu'aujourd'hui, de ce qui arrivera dans les
» ſiécles à venir—.

» Après avoir ainſi parlé, le Pere-de-famille ſe retira,
» pour laiſſer à la Nation la liberté de délibérer. Cette
» matière fut longtems diſcutée; on ne pouvoit pas s'ac-
» corder, lorſqu'un des plus anciens ſe leva, & tira un
» argument convainquant contre le gouvernement popu-
» laire de la diverſité même des opinions des délibérans.
» —Quoi, dit-il, ſi vous ne pouvez pas vous accorder
» pour ſavoir s'il vaut mieux que vous vous gouverniez
» vous-mêmes, ou que vous ſoyez gouvernés par un maître,
» que ſera-ce lorſqu'il vous faudra choiſir les Magiſtrats
» qui doivent repréſenter le corps de la Nation? & ſi
» vous avez à vous défendre contre quelque peuple jaloux,
» comment choiſirez-vous vos Généraux? Le peuple,
» partagé en autant de corps qu'il y aura de prétendans,
» ſera la dupe de leurs intrigues, ou le jouet de leur
» éloquence; les plus adroits l'emporteront, & les plus
» braves, qui auront dédaigné l'aviliſſante reſſource de
» vanter un mérite qu'ils croiront d'autant moins avoir,
» qu'ils l'auront en effet, ſeront oubliés. Chers Compa-
» triotes! quel eſt l'objet de nos vœux? le bonheur de
» tous. Dans le gouvernement populaire, il ne faut qu'un
» ambitieux pour jetter le deſordre parmi les concitoyens.
» Je ſais que la ſituation de notre iſle nous met à l'abri
» de la paſſion des conquêtes; mais l'ambiton avide des
» richeſſes ou de la gloire nous ſera d'autant plus funeſte,
» qu'elle ne pourra s'exhaler au dehors; elle emploiera,

» pour se faire des partisans, la force, l'adresse, & sur-tout » la corruption ; & quand le peuple est corrompu, on en » fait tout ce qu'on veut.

» Dans le gouvernement d'un seul, la corruption gagne » du-moins avec plus de lenteur ; la corruption ne peut » être ébranlée par les causes destructives de tout gouver- » nement : mais comme la Cour & le peuple se règlent » sur l'exemple du Monarque, elle se rétablit aisément, » aussitôt que le Monarque le veut. Si le Souverain est » juste, grand, vertueux, voulant tout voir par lui-même, » qui est-ce qui, sous un tel règne, osera ne pas être juste, » grand & vertueux ? Quel sera le Ministre qui s'exposera » à le tromper ? Si sous un règne trop foible ou trop ty- » rannique, l'État tombe dans la langueur, il se relève » sous le règne suivant, pour si peu d'énergie que le Sou- » verain ait dans l'ame, de justesse dans l'esprit, pour » connoître & pour choisir les hommes qu'il doit employer. » Ainsi, mes chers Concitoyens, vous ne devez pas hésiter » de vous débarrasser du soin fatiguant & dangereux de » vous gouverner vous-mêmes—.

» Tout le monde fut de l'avis de ce Citoyen ; il proposa » de déclarer Pierre Roi de l'Isle ; on lui applaudit : on » courut à son habitation ; on le ramena dans l'assemblée » du peuple : on vouloit le couronner ; mais Pierre fit » porter la couronne sur un autel de gazon, & la plaça » sur le livre de la Loi. —Mes enfans, leur dit-il, je suis » votre Législateur & votre père ; ces deux titres valent » bien celui de Roi. J'ai mis tous mes soins à vous rendre » heureux ; qu'aurois-je pu faire de plus sur le trône ? Vous » vous décidez pour le gouvernement monarchique ; je » le crois le meilleur de tous pour le peuple, lorsque le » Souverain est le premier à se soumettre à la Loi. Vous » venez de mettre en mes mains l'autorité suprême ; si je » m'en servois, ce seroit pour élire celui qui doit régner » sur vous : je l'ai nommé dans mon cœur ; mais je veux » qu'il soit élu d'un consentement unanime—. Le peuple » le pressa de nommer ; il fut inexorable ; les voix se trou- » vèrent partagées entre un fils de Pierre, qui l'avoit aidé » à rédiger les Loix, & un des Matelots, qui, dans mille » occasions, avoit appaisé des troubles, terminé des

» différends, & rendu aux habitans les plus importans » ſervices. On ne pouvoit s'accorder, lorſque le Matelot » prit la parole. — Mon frère doit être Roi, s'écria-t-il; » je compte pour rien la prérogative de ſa naiſſance: dès » que ſon père nous a adoptés, nous ſommes tous égaux; » mais ce qui le rend à mes yeux digne du trône, c'eſt » que, né avec un penchant ſecret à la fierté, à l'intem- » pérance & à d'autres vices, il s'eſt non-ſeulement toujours » montré le plus ſage & le plus vertueux de ſes concitoyens; » mais encore c'eſt que les Loix les plus ſévères contre l'in- » tempérance, l'orgueil & les défauts de ſon caractère, c'eſt » lui qui les a faites, & il en a été le plus rigide obſerva- » teur. Quiconque eſt juſte à l'égard de ſoi, ne peut pas » manquer de l'être à l'égard des autres. Vous voulez » recompenſer quelques vertus nées avec moi, dont les » unes ſont peut-être plutôt l'effet de mon indolence na- » turelle, que d'un goût particulier pour la vertu même; » & les autres les ſuites d'une bonté que je tiens de la » nature: puis-je répondre que ces vertus ne m'abandon- » neront pas ſur le trône? Juſte ſans effort, je n'ai ni » l'ame aſſez ferme pour réſiſter aux piéges du flatteur, ni » l'eſprit aſſez étendu pour dévoiler les artifices de qui- » conque voudra me tromper—.

» Le fils de Pierre convint de tous les penchans que » ſon concurrent lui avoit reprochés, & ſoutint que, » quoiqu'il les eût réprimés juſques à ce jour, ils pouvoient » reprendre le deſſus, lorſque rien ne les borneroit plus. » Le Matelot prouva qu'il s'obſerveroit encore davantage, » prit la couronne de deſſus l'autel, & la mit bruſquement » ſur la tête de Pierre II; car on compta le Légiſlateur » comme le premier Roi. Le peuple applaudit: le Roi » choiſit le Matelot pour être ſon premier Miniſtre; il lui » remit le livre de la Loi, & l'établit ſon juge entre la » Loi & lui, & entre cette même Loi & ſon peuple.

» Le Légiſlateur fut le premier à fléchir le genou devant » ſon fils, & comme le Roi vouloit l'en empêcher: —Ce » n'eſt pas à mon fils, dit-il que je rends cet hommage: » comme ton père, je te dois de l'amour, des exemples & » des leçons: ſi tu te rendois indigne de l'un ou de l'autre, » ta couronne ne m'empêcheroit pas de te le reprocher;

» c'eſt au Roi que s'adreſſent mes reſpects : dès que la » Nation t'a choiſi pour ſon Maître, c'eſt en toi qu'elle » réſide, & c'eſt elle que je révère en toi. Sois juſte, bon, » généreux, comme elle doit l'être, & ſouviens-toi que » ton bonheur eſt inſéparable du ſien—.

» Voila, continuèrent les Étrangers, comment cette » Colonie s'eſt établie : Pierre II règne encore; il touche à » ſa quatre-vingt-dixième année; il a toujours obſervé les » Loix qu'il a faites : ſi les circonſtances l'ont forcé d'y » changer quelque choſe, il ne l'a jamais fait qu'avec le » conſentement de la Nation : il a toujours deux objets » en vue, le premier de rendre ſon peuple heureux, il » le remplit dans toute ſon étendue : le ſecond de former » à la vertu celui qu'il a déſigné pour lui ſuccéder. Ce » qui vous ſurprendra peut-être, c'eſt que de deux fils » qu'il a, quoique adorés du peuple & remplis des talens » les plus rares, il n'en a choiſi aucun pour lui ſuccéder. » Il faut des qualités particulières pour les Rois, bien » différentes de celles des ſujets. Il a deſigné le fils de ſon » Miniſtre; mais en laiſſant au peuple la liberté de réfor- » mer ce choix, ſi l'on trouvoit un plus honnête homme à » mettre à ſa place.

» Nous vivons tous dans la plus grande union; c'étoit » le but de la légiſlation de Pierre. Comme toutes les » profeſſions que nous exerçons tendent au bien de la » Société, tous les états ſont égaux; l'eſtime eſt reſervée à » celui qui remplit le mieux ſes devoirs : c'eſt ce qui a » fait que les arts ſe ſont perfectionnés en ſi peu de tems, » parce que, comme nous regardons du même œil le métier » de Miniſtre & celui de Laboureur, aucun n'eſt tenté de » prendre une autre profeſſion que celle de ſon père, à » moins qu'il ne ſe ſente pas les talens néceſſaires pour y » réuſſir : le pere de celui qui entretient ce jardin, étoit » jardinier, & ſes petits-fils le ſeront juſqu'à ce qu'ils ne » ſe trouvent pas les diſpoſitions néceſſaires.

» Ne regrettez point d'avoir été jetté dans cette iſle, ſi » vous êtes vertueux : ſi vous ne l'êtes pas, croyez-moi, » n'allez pas plus loin, non que vous ayez à craindre la » moindre inſulte de nos concitoyens; les droits de l'hoſpi- » talité ſont ſacrés pour eux : mais vous y ſerez veillé de

» près, & malheur à vous si vous cherchiez à corrompre
» nos Insulaires. Si vous voulez vous faire une idée de la
» beauté de ce séjour, montez sur cette hauteur ».

Jean de Calais fut étonné de la grandeur & de la magnificence de la Capitale qui s'offrit à ses yeux: elle étoit située au milieu d'une plaine immense, traversée du superbe canal qu'il avoit apperçu, couverte des plus riches moissons, & coupée de jardins, de vergers, & de bosquets délicieux. Jean, après avoir pris congé des trois habitans, s'achemina vers la Ville. En parcourant la campagne, il étoit étonné de sa fertililité: parvenu à la Ville, il ne savoit ce qu'il devoit admirer le plus de sa richesse ou de sa simplicité. On vint le recevoir à l'entrée de la Ville; & après lui avoir offert toutes sortes de rafraichissemens, on le conduisit au palais du Roi: il étoit situé au centre, séparé par un jardin qui l'environnoit & qui dominoit sur la rivière. Jean fut obligé de dire son nom, & de raconter les principales avantures de sa vie: on le prévint que, quelque raison qu'il eût de les cacher, il ne devoit rien déguiser, parce qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il auroit à risquer, s'il n'étoit point sincère. Après cette conversation, un homme qui l'avoit écrite, & qu'il n'avoit point apperçu, le conduisit au Roi, & lui remit le papier: le Roi le lut; tandis qu'on faisoit voir à Jean toutes les beautés du palais. On le ramena au Roi, qui ne s'informa plus de rien, & qui le combla de caresses. Il lui demanda dans quel endroit de la ville il vouloit être logé. Jean répondit que ce seroit dans celui qui le mettroit le plus à portée de voir toutes les beautés d'un État aussi florissant. Le Roi l'exhorta de venir à la Cour le plus souvent qu'il le pourroit, & le fit conduire dans une maison voisine du port. Il y fut introduit par le même Officier qui avoit écrit sa conversation. Ses hôtes le reçurent comme s'il eût été de la famille; ils eurent pour lui tous les égards qu'on auroit pour un fils qui reviendroit d'un long voyage: ils lui donnèrent leur fils aîné pour le conduire dans la ville, & lui faire voir ce qu'il y avoit de plus curieux.

On le mena sur une grande place, où la statue du Roi régnant étoit entourée d'un grouppe qui représentoit l'Abondance & la Paix versant leurs présens sur un peuple

heureux. Ce ne fut pas ce qui le surprit le plus; ses regards furent attirés par un spectacle horrible : il vit une troupe de chiens qui se disputoient le cadavre d'un homme qui paroissoit mort depuis peu. Jean, étonné de ce trait d'inhumanité de la part d'un peuple qui lui paroissoit si doux, demanda pourquoi les Loix, dont ou lui avoit tant vanté la sagesse, souffroient que le corps d'un citoyen fût ainsi deshonoré après sa mort. On lui répondit que les Loix ne donnant aucune action contre les débiteurs pendant leur vie, les punissoient ainsi lorsqu'ils mouroient insolvables, ce qui n'étoit arrivé que deux fois dans l'isle. Cette punition parut si singulière à Jean, qu'il demanda à son conducteur la raison de cette Loi : il apprit qu'elle tenoit de la Religion du pays. Les habitans de cette isle sont convaincus que l'ame d'un débiteur insolvable est errante jusques à la fin des siécles, & ne peut jamais participer aux recompenses promises aux hommes qui n'ont jamais fait aucun tort à leurs semblables, à moins qu'il ne se trouve quelque citoyen compatissant qui paye ses dettes. La Loi, en ordonnant que le corps du débiteur insolvable fût jetté aux chiens dans une place publique, a eu deux objets : l'un d'effrayer les débiteurs par un exemple qui révolte l'humanité; mais qui au fond ne fait aucun mal au coupable : & l'autre d'intéresser les ames généreuses à acquitter les dettes de ces malheureux. Jean de Calais demanda encore comment il falloit s'y prendre pour payer. —Il ne faut, dit le conducteur, que faire publier à son de trompe que l'on est prêt à payer les dettes d'un tel, dont le cadavre est à la merci des chiens. Jean appella tout-de-suite un trompette, & dans une heure tous les créanciers se trouvèrent sur la place. Il leur promit que le lendemain ils seroient tous payés; &, sur sa parole, le cadavre fut enlevé.

Il continua sa course vers le port, où il trouva son vaisseau; il y prit l'argent nécessaire, & s'amusa à observer le grand nombre de navires qui abordoient de différentes parties de l'univers. La bonne-foi de ce peuple y attiroit le commerce le plus florissant. Jean, après avoir admiré les magasins immenses qui bordoient le port, se retira chez ses hôtes, où l'on avoit transporté le cadavre qu'on avoit mis dans un cercueil. Il demanda pourquoi on l'avoit

porté dans cet endroit ? —C'eſt, lui répondirent ſes hôtes, parce que le cadavre vous appartient, & qu'il dépend de vous de prolonger ou de finir les tourmens de ſon ame errante ; tourmens qui ne finiront que par la ſépulture de ce corps—. Auſſi dès qu'il fut jour, Jean fit venir tous les créanciers, les paya, & fit au cadavre de magnifiques funérailles. Les principaux Magiſtrats & les parens du mort, accompagnés d'un peuple innombrable, vinrent marquer leur reconnoiſſance à Jean de Calais, & l'on fit publiquement ſon éloge.

Jean vouloit faire connoître à toute l'Europe une Nation ſi extraordinaire : il retourne ſur le port, pour prendre les hauteurs de cette terre, afin de donner à ſa patrie le moyen de commercer avec ce peuple, & de prendre l'eſprit & la ſageſſe de ſon gouvernement. Comme il étoit ſur le point de revenir chez ſes hôtes, il apperçut ſur le pont d'un vaiſſeau qui venoit de mouiller auprès du ſien, deux femmes qui verſoient un torrent de larmes ; l'éclat de leur parure attira ſes regards ; il ne fut pas moins étonné de leur beauté que de leur affliction. Il prêta l'oreille autant qu'il fut poſſible, & il entendit qu'elles parloient Eſpagnol. Jean de Calais, qui parloit cette langue, leur demanda qui elles étoient, & s'il pouvoit leur être de quelqu'utilité? Les belles Étrangères répondirent qu'elles étoient eſclaves du Corſaire maître du vaiſſeau ſur lequel elles étoient, & que dans deux jours il devoit les vendre à un autre Corſaire qui faiſoit voile pour Conſtantinople. Il s'informa, s'il n'étoit pas poſſible qu'elles fuſſent vendues à d'autres : elles répondirent que c'étoit une choſe très-indifférente au Corſaire, pourvû qu'il en eût le prix qu'il demandoit. Jean les conjura de ſe tranquiliſer ; & leur promit que le lendemain elles ſeroient libres.

De retour chez ſes hôtes, il leur raconta ce qui venoit de lui arriver : —Autrefois, lui dirent-ils, la Nation les eût rachetées : nous ne voyons l'eſclavage qu'avec horreur, nous avions délibéré d'interdire ce commerce aux étrangers ſur ces côtes, & on ávoit fait une loi, par laquelle tout eſclave qui entroit dans le port recouvroit ſa liberté. Nous nous apperçumes bientôt que cette loi gênoit le commerce, & qu'aucun vaiſſeau des pays où l'eſclavage a lieu, n'abordoit

chez nous; alors nous fimes publier que la loi ſubſiſteroit; mais que la Nation racheteroit les eſclaves, & leur donneroit la liberté. Les vaiſſeaux Africains & Aſiatiques revinrent, & ils amenèrent un ſi grand nombre d'eſclaves que le tréſor public ſe trouva bientôt épuiſé. Le commerce eſt une mine ſi abondante, que ces pertes furent réparées en très-peu de tems. Malgré les dépenſes que l'achat des eſclaves entraînoit, nous continuames encore pendant deux ans, lorſque nous apprimes que les Corſaires, attirés par l'appas du gain & la certitude de vendre leurs priſes, faiſoient des enlèvemens beaucoup plus fréquens, & deſoloient une partie de l'Europe maritime: quelques Nations voiſines nous firent même ſolliciter de ne plus acheter des eſclaves. C'eſt depuis ce tems que nous avons diſcontinué une généroſité qui devenoit funeſte par l'abus des vendeurs: cependant la loi ne fut point abrogée, & en votre faveur, après ce que vous avez fait pour ce débiteur inſolvable, il vous ſera aiſé d'obtenir la rançon de ces deux eſclaves—. Jean eut été fâché d'être privé de leur rendre ce ſervice. Il revint le lendemain ſur ſon bord, fit appeller le Corſaire, & le marché ayant été auſſitôt conclu, il ſe fit amener les deux eſclaves: il leur donna la main pour deſcendre ſur ſon vaiſſeau, & renvoya le Corſaire.

Les deux Captives relevèrent leur voile, & marquèrent leur reconnoiſſance à leur nouveau Patron. Jean, étonné de leur beauté, leur proteſta qu'elles n'avoient plus de maître, & qu'il étoit le plus eſclave des trois. Il leur demanda où elles vouloient qu'il les conduisît. Les belles captives parurent pénétrées de tant de généroſité. La plus belle, & celle pour qui Jean ſentoit déja la plus vive tendreſſe, lui dit que ce ne ſeroit qu'au retour du vaiſſeau à Calais qu'elle ſe détermineroit. Il leur demanda la permiſſion de les quitter pour quelques heures, & leur promit de ne plus ſe ſéparer d'elles qu'à la fin de leur voyage.

Il revint à la Ville, alla prendre congé du Roi, & recevoir ſes ordres: il alla enſuite chez ſes hôtes, qui ne purent le voir partir ſans regret: ils l'accompagnèrent juſqu'à ſon Bord, l'embraſsèrent & lui remirent le papier où ſa converſation au palais du Roi avoit été écrite. Jean ſurpris leur en demanda la raiſon: —C'eſt, lui répondirent-

ils, afin que vous remportiez avec vous vos ſecrets, ſi ce papier en contient quelqu'un que vous ne vouliez pas qu'on ſache. La ſeule précaution que nous prenons contre les étrangers, eſt d'écrire les réponſes qu'ils font: la première eſt la ſeule fois qu'on les interroge; on remet ces réponſes à l'hôte, chez lequel le Roi les envoie, afin qu'on puiſſe s'aſſurer s'ils n'en ont point impoſé, & ſi leur conduite dément ce qu'ils ont dit; dans ce cas, on les forceroit de ſortir de l'iſle. Nous ne ſommes pas les ſeuls qui voudrions vous y retenir: le Roi ayant appris que vous deviez partir, nous a fait dire de faire tous nos efforts pour vous engager à vous faire naturaliſer parmi nous. Hier nous vous en parlames indirectement, nous eſſayames même de vous faire ſentir les avantages dont vous pourriez jouir à la Cour; mais nous vous vimes ſi preſſé du deſir de revoir votre Patrie, que nous crumes inutile d'inſiſter plus longtems—. Jean témoigna à ſes hôtes toute ſa reconnoiſſance; & après les avoir priés de porter ſes reſpects au Roi, il les embraſſa & alla rejoindre les deux captives.

Celle pour qui Jean s'enflammoit de plus en plus, lui marquoit auſſi plus de reconnoiſſance. L'une & l'autre paroiſſoient pénétrées de ſon reſpect, de ſes attentions & de ſes graces; il leur demanda leurs ordres pour mettre à la voile; il voulut qu'elles fixaſſent le jour & l'heure du départ.

Il chercha tous les moyens de les amuſer pendant le voyage: il leur en adouciſſoit les peines par les attentions les plus recherchées. Juſques au moment où Jean de Calais avoit vu, pour la première fois ces étrangères ſur ſon bord, ſon cœur inſenſible n'avoit jamais reſſenti le pouvoir de la beauté. Sa taille noble & légère, des yeux dans leſquels ſe peignoient la ſérénité de ſon ame & la douceur de ſon caractère, un regard ferme & prêt à s'attendrir, le ſourire des amours, un front qui annonçoit le courage le plus intrépide, une démarche leſte, un corps que la nature ſembloit avoir modelé ſur les proportions que les Poètes donnent au Dieu Mars, l'avoit rendu l'objet des vœux des Calaiſiennes: l'amour, qui ne vouloit pas le rendre coupable d'une infidélité,

l'empêcha de s'enflammer, pour le conserver à sa captive. Il éprouvoit auprès d'elle des sentimens qu'il ne connoissoit pas : elle étoit l'objet de tous ses vœux ; sans cesse elle étoit présente à sa pensée ; un respect, semblable à celui qu'inspire la divinité, enchaînoit les desirs dont il étoit dévoré.

La belle captive n'éprouvoit pas des sentimens plus tranquiles : ses yeux humides de tendresse fixoient quelquefois son libérateur, & se détournoient malgré elle lorsqu'elle pouvoit en être apperçue ; elle jugeoit de la situation de l'ame de son amant par la sienne ; mais elle eut voulu qu'il la lui eût avouée. Jean ne peut plus se contraindre ; il tombe à ses pieds : —Punissez-moi, lui dit-il ; j'ai juré que je n'avois d'autre dessein en vous arrachant des mains du Corsaire, que de vous rendre la liberté : je le croyois, & j'étois bien éloigné de penser que je fusse excité par un autre sentiment que par celui de la générosité. Un intérêt moins noble, peut-être, mais plus pressant, me portoit à vous rendre ce service : je vous ai adorée du moment que je vous ai vue ; j'ai longtems combattu ma tendresse, & si vous saviez combien il m'en a coûté pour ne pas vous la déclarer plutôt, votre cœur ne pourroit jamais s'offenser de l'aveu que je vous en fais—.

La captive rougit & soupira : —Quel que soit le motif, lui dit-elle, auquel je dois ma liberté, je n'en suis pas moins pénétrée d'une reconnoissance qui ne s'effacera jamais de mon cœur : loin de m'offenser de l'aveu de votre tendresse, oserai-je vous l'avouer, mon cœur le desiroit ; j'aurois peut-être dû vous cacher plus longtems l'impression que vos vertus ont faite sur moi ; je suis peu faite à cet art de déguiser un sentiment, pour lui donner plus de prix. D'ailleurs je vous connois assez pour avoir à craindre que vous tiriez quelque avantage de ma sensibilité. Avec la même naïveté que je vous avoue la situation de mon ame, je vous proteste qu'elle ne changera jamais. Vous avez fait le même serment dans votre cœur, & j'y ai pénétré trop avant pour que je suspecte jamais votre fidélité—.

Jean étoit dans l'ivresse du plaisir & de la joie ;

l'assurance d'être aimé le rendit plus empressé de plaire, plus attentif & plus soumis encore : il ignoroit & le nom & la naissance de la belle captive ; il n'avoit jamais songé à le lui demander ; il lui paroissoit seulement qu'elle étoit d'un rang au-dessus de sa compagne. Un jour il se hazarda à la prier de lui dire comment elles étoient tombées au pouvoir du Pirate : —Ne me soupçonnez pas, ajouta-t-il, d'une curiosité intéressée ; je ne desire d'apprendre les événemens de votre vie, que pour les partager : votre naissance quelle qu'elle soit, n'a rien de commun avec notre amour : comme l'éclat d'une couronne ne sauroit l'augmenter, l'obscurité de l'état le plus vil ne sauroit l'affoiblir : tout est au-dessous de votre beauté, de vos graces & de vos vertus ; & vous seriez encore dans l'esclavage, que je ne vous aurois pas offert ma main avec moins de desir d'être accepté—.

—Je connois, reprit la captive, toute l'etendue de votre générosité ; étrangère, inconnue, portant encore les marques de la captivité, c'est des mains d'un Corsaire que vous tenez votre épouse ; mais puisque j'ai reçu votre foi, & que je vous ai engagé la mienne, soyez assuré que vous n'aurez jamais à vous en repentir. —Moi, m'en repentir ! s'écria Jean ; ciel ! aurois-je mérité.... —Non, reprit-elle ; mais le mystère que je dois vous faire de ma naissance, exige que vous étouffiez votre curiosité. Il est essentiel que je vous cache pour quelque tems de quels parens je suis née. Mon nom est Constance ; Isabelle est celui de ma compagne. Quant au reste ; je dois garder le silence pour votre intérêt même—.

Jean de Calais témoigna le plus sensible regret de son indiscrétion, & réitéra à son amante la promesse de ne plus lui faire de demande semblable. Pour lui prouver qu'il n'avoit eu aucun motif de méfiance, il la pria de fixer le jour de leur union ; & sur-tout d'abréger le terme de ses desirs. Constance fixa ce moment heureux au lendemain. Leur mariage fut célébré sur les côtes d'Angleterre, où Jean avoit mouillé. Isabelle seule paroissoit le desapprouver, & sembloit craindre qu'il ne fût

pas confirmé par les parens de Conſtance, ou par ceux de Jean ; car reſpectant le ſecret de ſon amie, elle parloit des uns & des autres, & elle affectoit de laiſſer l'époux dans le doute. Il ſe contenta de lui répondre que la mort ſeule pouvoit briſer des nœuds formés par le Ciel, & que quelque reſpect & quelqu'amour qu'il eût pour ſes parens, Conſtance lui étoit mille fois plus chère.

L'union de Jean & de Conſtance avoit augmenté leur amour. Tous les jours, ils croyoient ne pouvoir pas s'aimer plus qu'ils ne s'aimoient, & tous les jours il leur sembloit qu'ils s'aimoient plus que la veille. Les deſirs ſatisfaits étoient la ſource de nouveaux deſirs. Jean époux étoit plus tendre & paroiſſoit plus ſoumis qu'amant. La fortune d'accord avec l'amour conſpiroit à le rendre heureux, les marchandiſes qu'il avoit envoyées en Angleterre lui avoient produit un bénéfice immenſe par la ſageſſe de ſon facteur ; ſon vaiſſeau étoit chargé de tonneaux d'or & d'argent, & d'effets rares qu'il avoit pris en échange, & qu'il deſtinoit à ſon épouſe, à Iſabelle & à ſon père.

Jean ſe rembarqua pour ſa patrie. Le bruit de ſon retour l'y avoit devancé ; ſon père & tous les habitans l'attendoient ſur le port ; il arrive & s'élance ſur le rivage, conduiſant Conſtance par la main : mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'il la préſenta à ſon père ; il la reçut avec dédain, & ne put cacher à ſon fils ſon mécontentement d'un mariage ſur lequel il lui faiſoit un crime de ne l'avoir pas conſulté. Cent coups de poignard auroient été moins cruels pour Jean : il embraſſa les genoux de ſon père ; tout ce qu'il put lui dire des vertus de Conſtance, de l'élévation de ſes ſentimens, ne put affoiblir l'impreſſion qu'avoit faite ſur lui, l'idée d'eſclavage ; ſon courroux s'enflammoit par les careſſes que Conſtance faiſoit à ſon époux, & par la fierté avec laquelle elle recevoit les reproches dédaigneux de ce père inexorable. Il la menaça de faire caſſer le mariage de ſon fils. Jean, ſans s'écarter du reſpect qu'il avoit pour ſon père, proteſta qu'il ne connoiſſoit point d'autorité ſur la terre qui pût le forcer à rompre des liens, qu'il

formeroit encore s'ils n'étoient pas formés; que lorſqu'il avoit épouſé Conſtance, il avoit cru pouvoir compter aſſez ſur l'amitié de ſon père, & ſur la bonne opinion qu'il avoit de ſon fils, pour n'avoir pas beſoin de la vaine formalité d'un conſentement qu'il n'auroit pu refuſer ſans injuſtice. Il ajouta, qu'en lui laiſſant tout pouvoir relativement au commerce, il l'avoit laiſſé le maître d'une fortune que ſon dernier voyage venoit d'augmenter conſidérablement : —Si j'avois été malheureux, vous vous ſeriez contenté de me plaindre; j'ai fait le mariage le plus fortuné pour moi, puiſque j'ai épouſé la vertu enrichie de tous les traits de la beauté, & vous voudriez m'y faire renoncer! non, mon père, en cédant à vos deſirs, je me rendrois complice de votre injuſtice; je me rendrois coupable envers mon épouſe & envers vous—.

Tout le peuple attendri prit le parti des jeunes époux; ce qui irrita encore la ſévérité du père, qui les bannit de ſa maiſon, & leur ordonna de ne plus paroître à ſes yeux. Toute la ville le ſollicita vainement; mais un cœur, qui avoit été inſenſible au mérite de Jean & aux graces de Conſtance, pouvoit-il ſe rendre à aucune ſollicitation?

Jean, plus affligé de l'accueil que ſon pere avoit fait à Conſtance, que fâché de ſa dureté à l'égard d'un fils qui n'avoit jamais cherché qu'à lui plaire, & auquel il devoit la conſidération dont il jouiſſoit, ſe retira avec ſes deux captives dans une maiſon qu'il acheta ſur le port. Malgré ſa fierté, Conſtance n'étoit ſenſible à l'injuſtice de ſon beau-père, qu'à cauſe de ſon époux. —Vous voyez, lui diſoit-elle, combien il eut été heureux pour nous que je n'euſſe jamais ſu le nom de votre père, & que je lui euſſe été inconnue, comme vous l'êtes au mien. Ne manquons jamais aux devoirs que la nature nous inſpire à leur égard; mais attendons dans les bras de l'amour, que le tems & l'ordre des événemens nous rendent leur amitié : la colère de votre père, & l'ignorance où vous êtes ſur le compte du mien, doivent rendre notre amour plus ſolide; iſolés, pour ainſi dire, ſur la terre, nous n'avons pour appui que nous-mêmes. Va, quelque traitement que ton père me reſerve, ne crains pas que jamais je me démente—.

Conſtance avec une fermeté héroïque, conſoloit ſon époux ; leur tendreſſe ſe fortifioit par leurs adverſités : l'année de leur mariage n'étoit pas encore accomplie, qu'elle mit au monde un gage de ſon amour. Il fut au comble de la joie ; ce nouveau nœud rendit l'union des jeunes époux plus agréable & plus indiſſoluble : Conſtance voulut nourrir ſon fils, & Jean ſongea à lui laiſſer une fortune qui pût le mettre à portée de ſe paſſer de celle de ſon grand-père. Jean lui préſenta ſon fils ; il refuſa de le voir : cependant il ne ſongea plus à faire annuller ſon mariage : il eut peut-être trouvé des loix favorables à ſa ſévérité ; mais il n'eut trouvé aucun tribunal qui eût jugé ſans répugnance, entre un père qui n'avoit en ſa faveur que la rigueur de la loi, & un fils qui n'avoit pas cru la violer, & que ſa Patrie avoit pris ſous ſa protection.

Jean ſe prépara à faire un voyage dans l'Iſle Heureuſe ; ſon projet étoit d'ouvrir un commerce ſuivi avec ſa patrie. Il arma un vaiſſeau ; & tout ce qu'on put obtenir de ſon père, fut qu'il contribuât aux frais de l'armement & de l'équipage, à condition qu'il partageroit la perte & le gain, comme tout autre étranger ; ce qui étoit plus onéreux que profitable pour Jean : mais il n'eſt rien à quoi il ne ſe ſoumît pour mériter les bontés de l'impitoyable vieillard.

Jean & Conſtance voyoient approcher avec chagrin le tems du départ ; ils n'oſoient en parler : Jean ſur-tout qui ſe ſéparoit de ſon épouſe & de ſon fils, & qui craignoit le reſſentiment de ſon père, frémiſſoit : l'eſpoir d'aſſurer une fortune à une famille adorée, le ſoutenoit contre cette crainte. La tendre Conſtance verſoit ſes chagrins dans le ſein d'Iſabelle, & cachoit ſes pleurs à ſon époux. Peu de jours avant ce terrible départ ils étoient ſur le port ; elle apperçut le vaiſſeau & ne put retenir ſes larmes : — Ah ! ma chère Conſtance, lui dit-il, je ſens ta douleur plus que la mienne ; c'eſt pour notre fils & pour toi que je vais entreprendre un voyage qui doit mettre fin à toutes nos peines : Mon père menace de me deshériter ; prévenons les malheurs qui en ſeroient les ſuites. Il faut faire un patrimoine à mon fils, &

j'eſpère d'y réuſſir. C'eſt dans l'Iſle Heureuſe que j'ai trouvé le tréſor le plus précieux; pourquoi n'y trouverois-je pas encore des reſſources contre nos malheurs? Le Ciel n'eſt point favorable à demi; c'eſt-là qu'il t'a offert à mes yeux, & c'eſt-là ſans doute que la fortune m'appelle. Je ſais quelles ſont les marchandiſes qui y ont le plus de cours. Les habitans les tirent à grands frais du Portugal, & les Portugais vont les chercher en Angleterre. J'ai chargé mon vaiſſeau de toutes les merceries que Londres fait venir de Calais; je les échangerai au premier port d'Angleterre, & je compte y doubler ma miſe : les marchandiſes que j'embarquerai en Angleterre, doubleront encore à Liſbonne, & celles que je prendrai à Liſbonne, gagneront encore les deux tiers dans l'Iſle Heureuſe.... —Quoi, interrompit Conſtance, vous allez à Liſbonne! ce détour.... —Va ne t'allarme point; l'amour me prêtera des aîles, & dans huit mois au plus tard j'eſpère être de retour—.

Conſtance eut de la peine à cacher ſa joie & ſa ſurpriſe : en apprenant que Jean alloit à Liſbonne : elle courut en avertir Iſabelle, qui en parut allarmée. Conſtance en concevoit l'eſpoir le plus flatteur. —Il me vient une idée, dit-elle à ſon époux; quoique je ſache bien que vous portez mon image gravée en traits de flamme dans votre cœur, je deſirerois, afin qu'étant toujours préſente à vos yeux, elle vous déterminât à revenir plus promptement, qu'au lieu des figures ordinaires dont on orne les pouppes des vaiſſeaux, vous me fiſſiez peindre ſur celle du vôtre, tenant mon fils entre mes bras, & Iſabelle auprès de moi; mais en traits ſi reſſemblans, qu'on ne pût point s'y méprendre—. Jean embraſſa Conſtance, & fut fâché de n'avoir pas eu le premier cette idée. Il envoya chercher les peintres les plus habiles, & dans deux jours l'ouvrage fut achevé. —Je ne doute pas, dit-il, que ſous de tels auſpices, mon voyage ne ſoit très-fortuné. —Hélas! lui répondit Conſtance, puiſſe-t-il l'être autant que tu le mérites & que je le deſire : je ne ſai quel ſecret preſſentiment me dit que nous allons nous voir au comble de nos vœux. Cher époux! va, pars; que mon courage te raſſure; le

Ciel, oui, c'eſt le Ciel ſans doute qui me donne cette fermeté : il y a huit jours que la ſeule idée de ton départ glaçoit mon ſang dans mes veines; dans ce moment où je vois couler tes larmes, où je ſens d'avance toutes les horreurs de ton abſence, où je donnerois la moitié de ma vie pour pouvoir te ſuivre, je me ſoumets ſans effort à la néceſſité de ton entrepriſe; adieu; ſouviens-toi que tu tiens dans tes mains le ſort d'une épouſe qui t'adore, d'un fils à qui tu te dois, & d'une généreuſe amie—.

C'étoit par ces mots que la vertueuſe Conſtance encourageoit ſon époux, qui ne pouvoit s'arracher de ſes bras. Ils ſe ſéparèrent enfin; le vaiſſeau partit; mais elle ne quitta le rivage que lorſqu'elle l'eût perdu de vue : alors ſe jettant dans les bras d'Iſabelle, elle laiſſa un libre cours à ſes larmes; ſes genoux ſe dérobèrent ſous elle : Iſabelle ne put la ſoutenir, & elles tombèrent ſur le ſable en s'embraſſant. Malgré l'eſpoir qui l'animoit, Conſtance étoit bien éloignée de cette fermeté qu'elle avoit témoignée. On la ramène, & la triſte Iſabelle l'accompagnoit preſque auſſi affligée qu'elle.

Cependant Jean vogue au port de Douvres, où il ne s'arrête qu'autant de tems qu'il lui en faut pour faire l'échange de ſes marchandiſes; il repart & fait voile pour le Portugal. Oh! combien de fois pendant la route, Jean deſcendit dans la chaloupe pour contempler l'image de ſa chère Conſtance! jamais il n'avoit fait de voyage plus heureux; cette image adorée ſembloit appeller les vents les plus favorables, & repouſſer les vents contraires. Dans peu de jours le vaiſſeau touche aux bords du Portugal, & ſe rend au port de Liſbonne. Il aborda ſous le château qui dominoit ſur la mer.

La ſingularité des peintures de la pouppe attira une foule de peuple ſur le rivage; on demande ce qu'elles ſignifient; les matelots & les gens de l'équipage répondent que c'eſt un monument que l'amour a conſacré à l'hymen. Dans quelque climat de la terre que ce ſoit, parmi les nations les plus dures & les plus barbares, il n'eſt perſonne qui ne s'attendriſſe à l'idée d'un heureux mariage. On avoit appris une partie des aventures de

Jean ; tout Lifbonne voulut voir fon vaiffeau. Le bruit d'un époux fi rare parvint jufques au Roi ; il voulut voir des peintures dont on lui avoit exagéré la beauté. Il fe fit tranfporter avec une partie de fa Cour fur le bord de Jean, qui le reçut avec tout le refpect qu'il devoit à un Souverain, & avec une nobleffe & des graces qui le charmèrent. Il fut frappé de fon efprit & de fa beauté. La douceur de Jean lui captiva tous les cœurs. Le Roi defcendit dans la chaloupe & paffa derrière le vaiffeau ; mais à-peine eut-il apperçu le portrait de Conftance, qu'il demeura comme frappé de la foudre. Il jetta un cri perçant ; & les courtifans, agités du même trouble, regardoient tour-à-tour leur Monarque & le tableau, fans ofer proférer une parole.

Jean étoit confondu ; il rompit le premier le filence, & demanda au Roi, s'il avoit aperçu dans le vaiffeau quelque chofe qui pût lui déplaire. —Non, répondit le Roi, en diffimulant ; je rends au contraire les plus grandes graces à Dieu, de vous avoir fait aborder dans mes États. On m'a parlé de votre intelligence dans le commerce, de votre fageffe, & de la bravoure que vous avez montrée dans des occafions très-périlleufes : ce que j'eftime le plus en vous, c'eft votre amour pour une époufe vertueufe. Je retiens vos marchandifes, quel qu'en foit le prix ; je veux que vous foyez traité dans mes États comme vous le méritez ; mais fur-tout gardez-vous d'en fortir jufques à nouvel ordre—.

Le Roi fortit du vaiffeau, l'ame agitée de ce qu'il venoit de voir ; fes courtifans l'accompagnoient en filence. Il s'étoit apperçu que le tableau de la pouppe du vaiffeau de Jean, avoit fait fur eux la même impreffion que fur lui-même ; ils attendoient qu'il leur en parlât : mais avant de les renvoyer, & pour ne pas leur donner le tems de divulguer un fecret d'une auffi grande importance, il voulut être éclairci fur le champ. Il fit avertir Jean de venir lui parler ; il l'attendit dans fon cabinet avec un feul de fes Miniftres, & ordonna au refte des courtifans de ne fortir que lorfqu'il le leur ordonneroit.

Jean étoit dans la plus grande inquiétude : il ne

comprenoit pas ce qui pouvoit affecter le Roi; il avoit remarqué que ſon trouble étoit né à la vue du portrait de ſa femme; il imagina que peut-être il en avoit été frappé, & que ſon cœur s'étoit enflammé en la voyant. Jean aimoit trop pour n'être pas ſuſceptible de jalouſie. Il ignoroit l'hiſtoire de la vie de Conſtance; elle lui avoit dit que ce ſecret importoit au repos de l'un & de l'autre; & le Roi s'étoit troublé en voyant ſes traits: l'auroit-il vue à ſa Cour? l'auroit-il aimée? n'auroit-elle été faite eſclave qu'en fuyant un amant? cette incertitude accabloit le jeune héros, lorſqu'on vint le chercher de la part du Roi.

Jean s'abandonne à la Providence & marche d'un pas ferme: le Roi l'introduit dans ſon cabinet. —Je ne doute pas, lui dit-il, que l'état où vous m'avez vu ne vous ait donné de l'inquiétude. La mienne eſt au comble & vous pouvez ſeul la diſſiper. La nobleſſe & la candeur qui brillent ſur votre front, m'ont prévenu en votre faveur; votre air annonce du courage, & vos manières une douceur qui m'a ſéduit; je vous eſtime ſans vous connoître, & je ſuis ſûr que je vous aimerai quand je vous connoîtrai mieux: mais il faut être ſincère, & quelles que ſoient les vérités que vous avez à m'apprendre, il faut ne me rien déguiſer.

—Avec l'opinion favorable que vous avez conçue de moi, Sire, répondit Jean de Calais, comment eſt-il poſſible que vous ayez pu me ſoupçonner capable de déguiſer la vérité? Le deſir de la gloire ne ſe trouve jamais avec ce vice des ames lâches. L'honnête homme interrogé ſur un ſecret qu'il a promis de garder, ſe taît; mais il n'a pas recours au menſonge: je ne voudrois pas tromper le plus cruel de mes ennemis; comment, Sire, pourrois-je en impoſer à un Prince adoré de ſes ſujets; & dont les vertus m'ont plus étonné que la majeſté—?

Le Roi toujours plus rempli d'eſtime pour Jean, lui témoigna la plus grande confiance; & après de nouvelles careſſes, il lui demanda du ton de l'amitié, quelles étoient les deux femmes & l'enfant qui étoient peints ſur la pouppe du vaiſſeau. —L'une des deux, répondit Jean, eſt mon épouſe; l'enfant, eſt notre fils, & l'autre

eſt une de ſes amies; je les ai retirées l'une & l'autre des mains d'un Corſaire; ma femme m'a recompenſé de cette action par le don de ſa main; & cette main que n'ont pu flétrir les fers de l'eſclavage, je l'aurois préférée à celle des filles des plus grands Rois. Le Roi ne put retenir ſes larmes : —Généreux jeune homme, lui dit-il, quelle des deux eſt votre épouſe ? —C'eſt la plus belle, celle ſur les genoux de laquelle eſt l'enfant. —Mais de quelle famille eſt-elle ? —Sire, elle m'en a toujours fait un myſtère, & j'ai reſpecté ſon ſecret; fille d'un Berger ou d'un Roi, Conſtance ne me ſera jamais ni plus ni moins chère. —Elle s'appelle Conſtance, dites-vous, & ſa compagne ne ſe nomme-t-elle pas Iſabelle ? —Oui Sire. —Ciel! je n'en puis plus douter; mais continuez, & racontez-moi par quel hazard ces deux jeunes perſonnes ſont tombées entre vos mains, dans quels lieux, & comment Conſtance s'eſt déterminée à vous épouſer ? N'omettez aucune circonſtance—.

Jean de Calais reprit ſon hiſtoire du moment de ſon arrivée à l'iſle Heureuſe. Le Roi deſira qu'il la reprît du moment de ſa naiſſance, afin de le mieux connoître. Les détails où il entra, le recit de pluſieurs combats ſur mer & de quantité d'actions éclatantes; la modeſtie avec laquelle il parloit de lui-même, lorſqu'il ne pouvoit éviter d'en parler, la naïveté avec laquelle il avouoit ſes fautes, ou du moins ce qu'il regardoit comme des fautes, attendrirent le Roi; il avoit de la peine à ne pas laiſſer éclater l'intérêt qu'il lui inſpiroit. Jean lui raconta comment il avoit délivré Conſtance & Iſabelle. —Je l'avouerai, ajouta-t-il, j'aimai Conſtance du moment que je la vis : pendant les premiers jours, je n'oſois laiſſer paroître mes feux; enfin je lui déclarai mes ſentimens en tremblant : ſoit reconnoiſſance, ſoit que mes ſoins euſſent touché ſon ame, elle ne les rejetta point : je lui demandai le nom de ſa famille, mais elle impoſa à ma curioſité un ſilence que j'ai toujours obſervé depuis : c'eſt alors qu'aſſuré de ſa tendreſſe, & brûlant moi-même de l'amour le plus ardent, j'oſai lui offrir ma main, & lui demander la ſienne. Il y a trois ans que nous ſommes mariés; notre amour eſt toujours le même;

la mort pourra nous séparer, mais je doute qu'elle puisse altérer nos sentimens—.

Le Roi lui témoigna sa surprise, sur le peu de curiosité qu'il avoit témoignée à Constance depuis son mariage, au sujet de ses parens. —Et si le hazard, ajouta-t-il, l'avoit fait naître d'une mere souillée de mille vices, ou d'un pere infâme? J'en estimerois encore davantage Constance, répondit Jean, puisque malgré l'exemple, elle auroit des vertus qu'on trouve rarement dans les personnes du plus haut rang. —J'approuve votre générosité, reprit le Roi; mais je crains bien que si elle devoit le jour à quelque famille qui touchât de près au rang suprême, ses parens ne fussent moins généreux, & ne vous enlevassent votre Constance. —Ah! Sire, s'écria Jean, je ne puis rien contre l'autorité: dans ce cas, je consulterois Constance; si l'ambition excitoit en elle le moindre regret, je la rendrois à son premier état, quoique je fusse assuré que ce sacrifice me conduiroit au tombeau: mais si Constance étoit toujours la même, je défendrois mes droits jusques à la dernière goutte de mon sang. Ah! de grace, Sire, continua-t-il en tombant à ses genoux, souffrez que j'implore vos bontés: si jamais quelque Grand ou quelque Prince venoit la reclamer comme sa fille, ou comme sa parente, permettez-moi de la mettre sous la protection de votre justice & de votre Majesté. Qui est-ce qui oseroit violer une sauvegarde aussi respectable—?

—Je la reçois dès ce moment, lui dit le Roi, les yeux mouillés de larmes: va, sois l'époux de Constance, elle est ma fille, & je légitime ton mariage. —Que dites-vous! Sire, Constance mon épouse... votre fille!... O ciel! elle m'auroit aimé jusqu'à ce point! elle avoit bien raison de m'en faire un mystère! jamais, jamais je n'aurois consenti à un mariage qui l'expose à perdre une couronne. Ah Sire! elle est votre fille, & vous êtes Roi: je suis perdu! —Rassure-toi; je ne suis Monarque que pour te surpasser en générosité. Ma fille étoit esclave, & tu n'a pas rougi de l'épouser: sans toi elle seroit encore ou dans les fers, dévouée aux caprices d'un maître impérieux, ou dans un serrail, pour servir aux plaisirs

d'un tyran. Tu as reſpecté ſa vertu; tu as mérité qu'elle t'aimât; & je romprois des nœuds ſi légitimes! des feux ſi purs! je deshonorerois pour un indigne préjugé, ma fille, ton fils & toi! Non, duſſé-je m'enſevelir ſous les ruines du trône; je défendrai mes enfans contre quiconque oſeroit troubler une ſi belle union. En ce moment il prit Jean par la main, ouvrit la porte de ſon cabinet, & le montrant à ſes Courtiſans. —Voilà, dit-il, le libérateur & l'époux de ma fille, il l'a ſauvée de l'infamie, & je veux l'en récompenſer, en le reconnoiſſant pour mon Gendre: faites aſſembler le Conſeil & les Grands de l'État—.

Jean craignoit que le Conſeil ne lui fût pas auſſi favorable que le Roi; ce Monarque le raſſura. —Ma fille, lui dit-il, étoit adorée de la Cour & du Peuple; elle n'a jamais employé ſon crédit, que pour répandre des graces & des bienfaits; elle faiſoit chercher les malheureux pour les ſoulager; ſi quelque avide exacteur profitoit des circonſtances pour fouler les peuples, ils n'avoient qu'à pouſſer un cri vers Conſtance, & l'oppreſſeur étoit forcé de leur rendre tout ce qu'il avoit pris; elle ne connoiſſoit pas de plus grand ſupplice pour ces fléaux des États. Tous, depuis mon premier Miniſtre juſqu'au dernier de mes Sujets, l'ont pleurée, & la regrettent encore—.

Jean deſiroit de ſavoir par quel hazard elle étoit devenue la proie des Corſaires. Le Roi lui raconta que Conſtance & Iſabelle ſe promenoient ſur le bord de la mer, & qu'ayant rencontré un Pêcheur qui entroit dans ſa barque, elles voulurent voir jetter les filets; qu'elles y entrèrent avec lui, & allèrent à environ une lieue en mer, & que dans le tems que le Pêcheur étoit occupé à retirer ſes filets, un Corſaire caché derrière un rocher détacha ſa chaloupe avec quatre hommes, qui menacèrent le Pêcheur de la mort, s'il faiſoit aucune reſiſtance: ils le lièrent & firent deſcendre Conſtance & ſon amie dans la chaloupe, à laquelle ils attachèrent la barque & les conduiſirent dans le vaiſſeau du Corſaire qui continua ſa route; & qu'enfin, lorſqu'ils furent hors de la vue des côtes de Liſbonne, ils délièrent le Pêcheur, &

lui permirent de ramener sa barque. C'étoit par lui que le Roi avoit appris tous ces détails. Il n'y avoit pas de recherches qu'il n'eût fait faire depuis près de quatre ans; mais sans aucun succès soit que le Corsaire eût été poussé par les vents sur des mers inconnues, soit que le Pêcheur l'eût mal designé. Le Roi, depuis le jour de l'enlevement de sa fille, étoit plongé dans le chagrin & la tristesse, n'ayant pas d'autre héritier de sa couronne que Constance, & voyant déja se former plusieurs partis pour se la disputer.

Pendant que le Roi entretenoit son Gendre, le Conseil se formoit; tous ceux qui l'avoient suivi dans le vaisseau de Jean de Calais, s'y trouvèrent. Il les avoit reçus avec tant de bonté, que tous lui étoient dévoués. Lorsque le Conseil fut assemblé, le Roi exposa tout ce qui s'étoit passé depuis le jour que Constance fut enlevée; il peignit la générosité de Jean avec des couleurs si fortes, qu'il n'y eût personne qui pût le blâmer: Il fut secondé par le Marquis de Silveiro, pere d'Isabelle, qui eût desiré que Jean pût avoir deux femmes, ou qu'il eût un frere pour lui offrir sa fille. Le seul Don Juan, premier Prince du sang qui avoit longtems soupiré pour Constance, vouloit que le mariage fût rompu, parce que, disoit-il, un Roi n'est pas tenu à la reconnoissance, lorsqu'il y va de sa gloire, & lorsqu'il s'agit de l'héritière du Trône. Il soutenoit que Constance n'étoit plus au Roi, mais à l'État, & que c'étoit à l'État d'en disposer pour le bonheur des peuples. Le Roi sans discuter à qui apparte-noit le droit de disposer de Constance, demanda s'il étoit plus permis à l'État qu'au Roi, d'enlever le bien d'un particulier? Tous, & Don Juan lui-même, répondirent d'une commune voix, que ce seroit une injustice. —Ce mot a décidé la question, reprit le Roi: ma fille appartient à Jean, non-seulement parce qu'il la épousée sans la connoître; mais encore parce qu'il l'a achetée étant esclave. Vous allez dire, qu'il suffit de lui rendre sa rançon; mais ce seroit une nouvelle injustice; il l'a achetée de bonne foi, ne sachant pas qu'elle étoit Princesse: à-présent qu'il le sait, il est le maître d'en porter le prix aussi haut qu'il le trouvera à propos; & quel est celui de vous qui osera l'apprécier? Don Juan n'osa repliquer,

repliquer, & se tut, en jettant un regard de dépit sur Jean de Calais. Comme le Roi ignoroit sa passion pour Constance, il prit pour l'effet du zèle, les mouvemens de sa jalousie; & loin de lui en savoir mauvais gré, lorsqu'il eut été décidé qu'on équiperoit une escadre pour aller chercher la Princesse, il en donna le commandement à Don Juan, & voulut que Jean Calais l'accompagnât.

Don Juan n'osa refuser ces funestes honneurs : cette commission mit le comble à sa rage : neveu du Roi, héritier du trône de Portugal, au défaut de Constance, depuis longtems aimant la Princesse, & espérant de réunir par ce mariage ses droits & ceux de Constance, se flattant d'arracher par les intrigues de la politique, ce que son amour n'avoit jamais pu obtenir, Jean détruisoit ses espérances : rival couronné des mains de l'amour, il ne laissoit plus aucune ressource à son ambition, à laquelle la perte de la Princesse avoit donné de nouvelles forces. Il conçut pour Jean la haine la plus cruelle; mais il la cacha si bien au fond de son cœur, que le malheureux Jean le regardoit comme son protecteur à la Cour. Don Juan ne l'appelloit que son ami; titre que la perfidie ne manque jamais de donner à l'honnête homme, qui ne connoissant ni l'art de tromper, ni le projet de nuire, ne peut les soupçonner même chez ses ennemis.

Don Juan hâta les préparatifs de ce voyage; le traître s'en faisoit un mérite auprès de Jean de Calais & du Roi. Cependant il semoit en secret à la Cour des bruits injurieux à son rival. —Un aventurier, disoit-il, qui n'a même pas, comme ses semblables, l'avantage de pouvoir cacher l'obscurité de sa naissance sous des titres empruntés ou fabuleux, sera donc un des premiers Souverains de l'Europe! Le Portugal verra sur son Trône le sang royal absorbé par un sang abject! le fils d'un vil marchand donnera des loix à la nation la plus superbe, & foulera au pieds le corps de noblesse le plus généreux & le plus illustre! les premières places de l'État seront remplies par des inconnus, des étrangers qu'il tirera de la lie du peuple, & quel peuple que celui de Calais? des matelots grossiers, des pirates accoutumés au crime—!

Ces calomnies en imposèrent à peu de personnes ; on savoit que, quoique le père de Jean fût commerçant, il appartenoit à l'illustre famille des Doria, qui avoient regardé le commerce comme le moyen le plus honnête de soutenir la grandeur de leur naissance, en appellant la fortune dans les ports de Marseille & de Gênes.

Cependant le Roi fit partir une corvette pour Calais, afin d'avertir Constance de tout ce qui venoit de se passer à Lisbonne, Don Silveiro demanda la permission de prendre les devants, pour avoir la satisfaction de voir plutôt sa fille. Constance, depuis le départ de son mari, vivoit dans la retraite, n'ayant d'autre satisfaction que de s'entretenir de lui avec Isabelle, d'apprendre à son fils le nom de son père, & de se le faire répéter mille fois par jour. Elle parloit souvent à son amie de la surprise de son père, lorsqu'il verroit le vaisseau de Jean. Isabelle, qui craignoit que le Roi irrité du mariage de sa fille, ne s'en vengeât sur son époux, ne lui parloit que froidement de l'idée qu'elle avoit eue de se faire peindre sur le vaisseau ; elle lui laissoit même entrevoir ses craintes. —Non, lui disoit Constance, non, le Ciel ne peut qu'approuver notre hymen. Eh ! pourquoi mon père, dont tu connois la bienfaisance, seroit-il plus inéxorable ? Devois-je moins à qui m'a sauvé l'honneur & la liberté ? que pourroit-il d'ailleurs reprocher à Jean ? il a toujours ignoré qui j'étois : son mariage, loin d'être une témérité, est du cœur le plus généreux : je pouvois n'être qu'une personne abjecte ; il n'a consulté que son cœur : va, ma chère Isabelle, mon père est juste, mon époux est innocent ; je t'assure que mon stratagême réussira—.

Constance & son amie se promenoient sur le bord de la mer, lorsqu'elles apperçurent un vaisseau de fort loin : d'abord elles y firent peu d'attention ; mais à-mesure qu'il approchoit, Isabelle crut reconnoître le Pavillon Portugais ; elle le fit observer à Constance. Il n'étoit pas extraordinaire de voir des vaisseaux de Lisbonne venir dans ce port. Le cœur de Constance palpita : enfin le vaisseau aborde, & elle remarque que c'est une corvette avec le Pavillon Royal. Constance, qui, quelques

jours auparavant, paroiſſoit ſi raſſurée, devint pâle & tremblante. —Ah ! c'en eſt fait, s'écria-t-elle, mon ſort eſt décidé— : mais reprenant bientôt ſes eſprits, elle s'élance ſur le bord de la mer. Iſabelle la ſuit ; mais quelle eſt ſa ſurpriſe ! elle ſe trouve entre les bras de ſon père qui l'arroſe de ſes larmes. Elle ne peut ſuffire à l'excès de ſa joie ; elle ſoulève ſa tête, regarde ſon père, ſans pouvoir proférer une parole, & retombe ſur le ſein paternel. Conſtance s'approche, reconnoît Don Silveiro, & ne voit dans ſes yeux que des ſignes d'amour & de joie. Il s'arrache enfin à ſa fille, & mettant un genou à terre, il lui annnonce les ordres dont il eſt chargé. Conſtance revole à ſon amie, & l'embraſſe ſans avoir ſongé à faire relever Don Silveiro ; elle revient à lui, le prie de l'excuſer, & revole vers ſon amie. Enfin Iſabelle moins agitée, prend ſon père par la main, qui donne la ſienne à Conſtance, & ils ſe retirent dans la maiſon de Jean.

Le bruit de la députation de Don Silveiro ſe répand dans toute la ville ; les habitans viennent de toutes parts rendre leurs hommages à la Princeſſe : chacun ſe félicite d'être le compatriote de Jean. Il étoit adoré à Calais ; il le fut encore davantage, lorſqu'on eut appris toute l'étendue de ſa gloire ; & quoiqu'il en fût digne, il n'eut pas un envieux. Son père ſe repentit alors du mépris qu'il avoit eu pour Conſtance ; il choiſit le moment où les plus Grands de la Ville étoient chez elle, convint de ſes torts, & la pria, devant tout le monde, de lui pardonner ſon imprudence. La généreuſe épouſe de Jean ne lui donna pas le tems d'achever ; mais courant à lui les bras ouverts, elle le pria de ne plus la regarder que comme ſa fille, & lui proteſta qu'elle en avoit les ſentimens depuis qu'elle étoit l'épouſe de ſon fils, & qu'elle les conſerveroit juſqu'à la mort. Deux jours s'étoient à-peine écoulés depuis l'arrivée de Silveiro, qu'on entendit retentir le port & la Ville de mille cris de joie : on vint avertir Conſtance, qu'on appercevoit l'Eſcadre Portugaiſe. Don Silveiro ne pouvoit pas croire qu'elle pût être arrivée en ſi peu de momens, & qu'elle eût ſuivi la corvette de ſi près. L'aimable Conſtance ne perdit

pas le tems en vaines conteſtations; elle prend ſon fils entre ſes bras, ſe fait accompagner de Silveiro & de ſa fille & vole ſur le port, couvert des habitans de Calais ſous les armes. Don Juan & Jean de Calais débarquent; les Magiſtrats ſe préparent à les haranguer; mais Conſtance, les repouſſant avec douceur, s'approche, remet ſon fils entre les bras de ſon époux, & couvre l'un & l'autre de ſes larmes. Jean de Calais n'eſt pas moins attendri; & les Magiſtrats, qui avoient fait, ou qui s'étoient fait faire un fort beau diſcours, ne purent exprimer leur joie que par les pleurs du ſentiment. Ils furent conduits chez Jean, au bruit des trompettes, des tymbales & des bénédictions du peuple.

Il avoit été réglé, après bien des débats, par les Magiſtrats de Calais, qu'ils accompagneroient Don Juan & l'époux de Conſtance à ſon hôtel; que Conſtance ſe trouveroit au bas de l'eſcalier pour les recevoir; que Don Juan, comme député par le Roi, s'avanceroit le premier, mettroit un genou en terre, baiſeroit la main de Conſtance; que Jean de Calais paroîtroit enſuite & feroit la même choſe. La précipitation de Conſtance dérangea cette importante cérémonie. On auroit tort d'attribuer à l'amour l'invention de l'étiquette. Il fallut pourtant que Don Juan & Jean de Calais s'y ſoumiſſent: le premier baiſa la main de la Princeſſe; mais au lieu de la préſenter à ſon époux, elle le fit relever, & étendant ſes bras, elle l'embraſſa mille fois, en lui repétant qu'il lui devoit de l'amour & non des reſpects, & que la qualité d'épouſe lui étoit plus chère, que le titre de Princeſſe. Les graces, la tendreſſe & la beauté des deux époux émurent tous les cœurs: on n'entendoit de toutes parts, que les mots de *vive Jean de Calais, vive la Princeſſe de Portugal.*

Le ſeul Don Juan, forcé de joindre ſes acclamations à celles du peuple, ne reſpiroit que haine & que vengeance. Plus on applaudiſſoit à ſon rival, & plus il l'abhorroit; les careſſes que Conſtance prodiguoit à ſon époux, étoient pour lui un tourment plus inſupportable que les fouets des furies. Dans ces momens funeſtes, il dévouoit à la mort cette Conſtance qu'il adoroit. Il voulut la voir

en particulier, ſoit qu'il eſpérât de la ſéduire, ou qu'il cherchât un moyen de l'humilier; il prétexta que les ordres dont il étoit chargé, étoient trop importans pour être rendus publiques, & pria la Princeſſe de lui donner une audience particulière. Elle connoiſſoit trop les ſentimens de Dom Juan, pour la lui accorder : elle lui répondit qu'elle n'avoit point de ſecret pour ſon époux; qu'il pouvoit s'expliquer devant lui; que d'ailleurs elle voyoit trop de preuves des bontés du Roi envers Jean de Calais, pour que les ordres dont il étoit chargé ne duſſent pas lui être communiqués comme à elle.

Don Juan pénétra le motif de la Princeſſe; mais diſſimulant ſa haine & ſes deſſeins, il lui rendit un compte fidèle de tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour de Liſbonne entre le Roi & Jean de Calais : il lui peignit avec énergie l'impatience où ſon père étoit de la revoir, & finit en la conjurant de partir le plutôt qu'elle pourroit. Conſtance l'aſſura qu'elle n'éprouvoit pas moins d'impatience de retourner auprès du Roi; qu'indépendamment de ſon reſpect & de ſa tendreſſe pour lui, elle étoit encore preſſée par le deſir de lui témoigner ſa reconnoiſſance de tant de bontés. Après que Don Juan ſe fut acquitté de ſa commiſſion, il fut conduit dans l'appartement qui lui étoit deſtiné.

Enfin, délivrés de l'embarras accablant de la cérémonie, les deux époux reſtèrent ſeuls. Vaines grandeurs, chimères brillantes, que votre éclat eſt inſipide aux yeux de deux amans, qui ſe retrouvent après une longue abſence! Honneurs, gloire, richeſſes, applaudiſſemens du peuple; tout cela ne vaut pas un ſoupir que le ſentiment arrache. Jean étoit pénétré du ſacrifice que Conſtance lui avoit fait, en lui cachant ſa naiſſance & ſon rang. —Eh! mon ami, lui diſoit naïvement la Princeſſe, tu ne me dois rien à cet égard : je connois ta délicateſſe; ſi tu avois ſu que j'étois l'héritiere d'un Trône, tu aurois craint de me faire tort, & je t'aurois perdu peut-être pour toujours. Tu vois donc que mon ſilence étoit intéreſſé—. Jean récompenſa cet intérêt par les plus tendres careſſes. Il lui demanda pourquoi du moins, après leur mariage, elle n'avoit pas voulu lui

réveler cet important ſecret? —Je connois, lui répondit-elle, la juſtice & la bonté de mon père; j'avois l'une & l'autre à ménager; n'ayant point d'enfant, on eut pu obtenir de lui de faire annuller notre mariage; au lieu que j'étois bien aſſurée que ſa juſtice ne conſentiroit jamais à rendre mon fils malheureux, & à me deshonorer moi-même—. Jean ſentoit toute la délicateſſe & la prudence de la conduite de ſon épouſe. Chacun ſe félicitoit de ſon ſort; l'un de tenir tout de l'objet de ſon amour, & l'autre de les partager avec lui; & chacun trouvoit des raiſons d'aimer encore davantage.

Don Juan preſſoit le moment du départ : Jean & Conſtance ne quittoient point ſans regret une Ville où ils étoient adorés : Jean propoſa à ſon père de l'amener avec lui : ſon épouſe, qui n'avoit pas pour lui moins de reſpect & d'égards que ſon fils, ſe joignit à ſes priéres; elles furent inutiles : ce vieillard, content de ſa fortune & de l'eſtime de ſes concitoyens, préféroit l'état paiſible de ſimple particulier, à toutes les grandeurs dont il eut pu jouir à la Cour. Les deux époux donnèrent une fête ſuperbe & publique, pour laiſſer aux Calaiſiens un témoignage de leur reconnoiſſance: ils répandirent leurs largeſſes ſur le peuple, & promirent de leur donner ſouvent des marques de leur ſouvenir: Iſabelle & Don Silveiro en firent autant; & le jour fixé pour le départ, tous les habitans les accompagnèrent ſur le port, & pluſieurs les attendoient dans des vaiſſeaux, pour les eſcorter juſques au-delà de la Manche.

Après avoir reçu les ordres de la Princeſſe, Don Juan fit mettre à la voile. Le tems étoit calme & ſerein, les vents étoient favorables; tout ſembloit promettre la navigation la plus heureuſe : tout l'équipage, excepté Don Juan, étoit dans la joie; il maudiſſoit & les vents propices & l'allégreſſe des matelots; il invoquoit les tempêtes : il eût deſiré qu'un coup de vent eût écraſé l'eſcadre contre un rocher, & qu'il ne ſe fût ſauvé que Conſtance & lui. Le Ciel exauce quelquefois les vœux des méchans, pour rendre leur punition plus terrible & plus éclatante. Vers la fin du troiſième jour du voyage, les vents changèrent, la mer mugit, d'épais nuages cou-

vrirent les airs ; une horrible tempête, telle que la desiroit Don Juan, offroit de toutes parts l'image de la mort. Jean trembloit pour Constance, & Constance frémissoit pour son époux : mais dans ces momens, ni les fureurs des flots, ni les éclats de la foudre, ni les écueils n'étoient autant à craindre pour eux, que la jalousie de Don Juan : il épioit le moment de la vengeance. Jean encourageoit son épouse en même tems qu'il aidoit à la manœuvre : instruit dans l'art du pilotage, il portoit ses soins par-tout ; il étoit aux cordages & à la pouppe ; il ordonnoit des manœuvres & en exécutoit : au plus fort de la tempête, il veut observer le tems ; Don Juan, qui étoit derrière lui, saisit le moment où il étoit le plus occupé, & le pousse dans la mer, sans être vu de personne. Il le vit d'un œil satisfait lutter quelque tems contre les flots ; mais il ne jouit de son triomphe, que lorsqu'il l'eût perdu de vue. Le vaisseau étoit emporté avec une si grande rapidité, qu'il étoit déja bien loin de l'endroit où Jean avoit été précipité, lorsqu'on s'apperçut qu'il avoit disparu. La Princesse commence à s'inquiéter, elle le fait demander : on le cherche par-tout, elle s'allarme, va le chercher elle-même. Don Juan partage son inquiétude, marque beaucoup de zèle pour Constance, & de chagrin sur le sort de Jean. Tout l'équipage est dans la peine ; la consternation générale ne confirma que trop à l'infortunée Princesse, qu'elle avoit perdu son époux. Elle étoit dans ce moment auprès d'Isabelle : —Viens ma chère amie, lui dit-elle, cherchons-le encore, & s'il n'est plus, viens être témoin de ma mort—. Isabelle, qui connoissoit sa vivacité, prit le fils de Jean dans ses bras & la suivit. Elles s'élancent sur le pont ; Constance l'appelle de toutes ses forces, & ses cris se font entendre sur les flots, malgré les sifflemens des vents & le bruit de la foudre. Le traître Don Juan s'approcha d'elle, en versant un torrent de larmes perfides ; & après s'être montré le plus empressé à le chercher, il lui fit entendre qu'un coup de vent l'avoit sans doute jetté dans les flots : il paroissoit pénétré du plus profond regret ; il témoignoit sur-tout le plus grand embarras pour annoncer au Roi cette funeste nouvelle.

Lorſque Conſtance vit qu'il ne lui reſtoit plus d'eſpoir, —Adieu, dit-elle à Iſabelle : en l'embraſſant d'un œil ſec, je vais où le deſtin m'appelle— ; & déja elle prenoit ſon eſſor pour ſe précipiter dans les flots. Don Juan la retint, & Iſabelle, fondant en larmes, lui préſente ſon fils : —Barbare, lui dit-elle, prends cet enfant, & enſevelis dans la mer tout ce qui reſte de ton époux. Tu ne l'aimas jamais, puiſque tu n'as pas la force de réſiſter à ta douleur & de te conſerver pour ſon fils—. Conſtance étonnée & confondue, reſte un moment comme inſenſible; enſuite, ſes larmes commençant à couler avec abondance, elle penche ſa tête ſur le viſage de ſon fils & ſur le ſein de ſon amie; des ſanglots & des pleurs, ſont ſes ſeules expreſſions; enfin ſuccombant au poids de ſa douleur, elle tombe évanouie aux pieds d'Iſabelle & de Don Juan. Le lâche, qui craint que la mort ne la lui raviſſe, donne des marques d'une douleur qui fut ſincère pour la première fois.

On enlève Conſtance de ce lieu ; Don Juan emploie tous ſes ſoins pour la faire revenir à la vie : il lui rendit le jour, mais non le calme. Elle n'ouvrit la bouche, que pour prononcer le nom de ſon époux, du ton de voix le plus lamentable : tout dans le vaiſſeau retentit de gémiſſemens.

Lorſque Don Juan crut que la douleur de Conſtance étoit calmée, il eſſaya de la conſoler ; mais ſoit qu'un doute ſecret du crime de Don Juan, ſoit que l'image & la perte de ſon époux, lui rendiſſent ce monſtre plus odieux, elle refuſa de l'entendre, & lui défendit de s'offrir jamais à ſes regards : le fourbe fit ſemblant d'obéir, & ne lui parla du reſte du voyage, que par ſes ſoupirs & ſes larmes.

La tempête avoit ceſſé ; l'eſcadre arriva paiſiblement à Liſbonne : le port étoit couvert d'un nombre prodigieux d'habitans : l'arrivée de la Princeſſe, & le retour de Jean étoient attendus avec impatience. D'auſſi loin qu'on avoit apperçu l'eſcadre, juſqu'au moment où elle aborda, on n'entendit que des cris de joie qui ſe mêloient au bruit des tymbales, des hautbois & de toute eſpèce d'inſtrumens de muſique. Le Roi lui-même, ſuivi des principaux

Seigneurs de sa Cour, entra dans une gondole, ornée de tout ce que le goût peut imaginer de plus élégant & de plus recherché, & alla audevant de sa fille. Dès qu'elle apperçut son père, elle se fit descendre dans la chaloupe avec son fils & Isabelle. Elle se jetta dans ses bras & à travers mille pleurs & mille sanglots, elle lui apprit la mort funeste de Jean. Le Roi répandit des larmes sur cette perte, non-seulement à cause de sa fille, mais parce qu'il lui avoit inspiré personnellement le plus sensible intérêt & l'estime la plus sincère. Ce tendre père partagea les regrets de sa fille, & s'attacha particulièrement au fils de Jean. Un deuil général se répandit sur toute la nation : on avoit su que ce héros avoit donné dans plusieurs occasions des preuves éclatantes de courage, & que dans d'autres il en avoit donné de la sagesse la plus consommée : on avoit espéré qu'il porteroit sur le trône toutes les vertus qui peuvent contribuer à rendre le peuple heureux & l'État florissant; au lieu qu'on redoutoit le regne de Don Juan, dont on connoissoit l'ambition démesurée, la fausseté de cœur, & l'orgueilleuse fierté.

Tandis que dans Lisbonne, tous les cœurs sensibles étoient livrées à la tristesse, le seul Don Juan éprouvoit une secrète joie, & reflechissoit aux moyens de s'unir à Constance. Il savoit qu'il ne devoit jamais espèrer de lui plaire; mais il étoit assuré que, s'il obtenoit sa main, le devoir suppléeroit à l'amour. D'ailleurs il satisfaisoit une autre passion plus tyrannique, à laquelle toutes étoient subordonnées, l'ambition. Sans la main de Constance, il ne pouvoit prétendre au trône; elle devoit le porter à celui qu'elle choisiroit pour son époux; & comme il n'avoit pas lieu de croire que jamais elle le choisît de son gré, il falloit faire naître des circonstances qui la contraignissent. Il imagina de susciter une guerre.

Il avoit des émissaires secrets dans le Royaume des Algarves, qui jettoient des semences de mécontentement dans l'esprit du peuple, tandis que, par les faux rapports qu'il faisoit faire au Roi par des traitans qui lui étoient vendus, sur l'immensité des richesses de ce pays, on leur faisoit supporter les deux tiers des impositions du

Portugal. Les habitans pacifiques payoient ſans murmurer: perſuadés que le Roi avoit beſoin de ſecours, ils ſe privoient du néceſſaire; mais les étrangers, que Don Juan avoit diſperſés dans ce Royaume, ſéduiſirent quelques mutins, ſe plaignirent hautement des impôts, & maltraitèrent quelques exacteurs. Cet événement, quoique très-particulier, fut traité de révolte générale. On envoya des troupes à diſcrétion. Les Algarves députèrent vers le Roi : on ne leur permit pas de le voir, & on leur répondit que la Nation devoit s'attendre au traitement le plus rigoureux, à moins qu'elle ne payât une ſomme que Don Juan ſavoit bien qu'elle ne pourroit point payer. Les députés jettèrent la conſternation dans le Royaume: on crut ſatisfaire à la juſtice du Roi, en puniſſant deux des principaux mutins; & cela même fut regardé comme un nouveau crime, parce que le plus coupable étant un agent ſecret de Don Juan, qui l'avoit chargé dans ſes dépoſitions, il prétendit que cette dépoſition avoit été ſuppoſée & imaginée par les chefs de la nation. Les Algarves ne pouvant pas payer la ſomme exorbitante qu'on leur avoit demandée, on leur envoya de nouvelles troupes. Les Agens de Don Juan firent courir le bruit, que la Cour vouloit faire ſur eux un exemple qui effrayât à jamais le reſte du Portugal; que le Roi marchoit en perſonne pour faire exécuter les principaux d'entr'eux, & que le reſte devoit être livré à la brutalité du ſoldat & paſſé au fil de l'épée.

Tels furent les bruits que Don Juan fit ſemer. A la terreur ſuccéda le murmure, & enfin une revolte ouverte: ſes Agens furent les premiers à courir aux armes, ſoit pour paroître moins ſuſpects, ſoit pour exciter le peuple par leur exemple. L'armée des rebelles étoit nombreuſe & d'autant plus redoutable, que le ſupplice le plus affreux étoit deſtiné aux vaincus. Don Juan obtint le commandement de l'armée qu'on envoya dans le Royaume des Algarves : il ſavoit qu'il ne pouvoit pas lui être refuſé; & ce n'étoit que pour ſe rendre néceſſaire, qu'il avoit forcé ce peuple à ſe ſoulever. Moyen abominable; mais dont l'hiſtoire fournit pluſieurs exemples.

Don Juan ne fut pas moins heureux à châtier les

rebelles, qu'il ne l'avoit été à les faire ſoulever : ils s'étoient retranchés au bord d'une rivière ſur laquelle ils avoient appuyé leur aîle droite : tandis que Don Juan les attaquoit par leur gauche, une partie de ſon armée paſſoit la rivière au-deſſous de leur camp. Les rebelles, qui avoient porté leurs forces du côté de l'attaque, & qui ſe croyoient d'ailleurs en ſureté du côté de la rivière, négligèrent cette partie ; elle fut pouſſée vivement, & tandis que le détachement pénétroit dans les retranchemens par la droite, Don Juan, avec la plus grande partie de ſes forces, profitant de l'étonnement des rebelles, renverſe les détachemens de la gauche, & ſe rend maître du champ de bataille : il remporta une victoire complette ; le carnage fut affreux ; il prit toutes les villes des Algarves, & fit périr dans les ſupplices quiconque avoit eu part à une rebellion dont il étoit l'auteur. Il ſoumit de nouveau ce malheureux peuple au Roi de Portugal ; & par une trahiſon encore plus odieuſe que la première, il força les Algarves à l'aimer, en obtenant du Roi qu'il leur otât les deux tiers des impôts, dont le fourbe les avoit fait accabler. Il revint à Liſbonne comblé d'éloges par les vaincus & par les États aſſemblés de Portugal, qui lui décernèrent les honneurs du triomphe.

Il n'avoit commis tant d'horreurs, que pour arriver à la dernière : il ſe ſervit du butin immenſe qu'il avoit fait chez les Algarves, pour engager les États à demander la Princeſſe en mariage. Il avoit prévu tous les obſtacles qu'il avoit à ſurmonter. Le premier étoit, que ces mêmes États, ayant ſouſcrit à l'élection de Jean après la mort du Roi, il étoit de leur honneur de la faire valoir à l'égard de ſon fils, en qui le Roi avoit mis ſes eſpérances. Il leva cette difficulté en corrompant les principaux Membres des États. Le ſecond étoit de faire conſentir Conſtance à ce mariage qui lui étoit odieux, & qui privoit ſon fils du Trône : Il crut qu'il en viendroit à bout, en conſentant que le fils de la Princeſſe regnât après lui. Lorſqu'il eut gagné tous les eſprits, on propoſa ce mariage au Roi, & on le préſenta ſous un point de vue ſi favorable, que ce Monarque ſaiſit avidement ce projet : il en parla à la Princeſſe, qui ne l'entendit qu'avec horreur. La plaie de

ſon cœur ſe r'ouvrit avec une douleur pire que la première. Après la perte de ſon époux, elle ne concevoit pas de plus grand malheur que celui d'épouſer Don Juan : elle proteſta au Roi, qu'elle ſe donneroit plutôt la mort, que d'y conſentir.

Le Roi fut affligé de la réſiſtance de ſa fille : on l'y avoit ſi bien préparé, & ſon eſprit étoit ſi frappé de la beauté de ce projet, qu'il ne deſeſpéra point du ſuccès. Il laiſſa écouler quelques jours, & fit de nouvelles propoſitions : la Princeſſe marqua la même répugnance. —Je ſuis affligé preſque autant que toi, lui dit-il, de la mort du malheureux Jean ; il étoit ton époux, & ce titre le faiſoit monter au Trône : ſa naiſſance cependant me laiſſoit le droit d'annuller votre mariage ; j'avois aſſez de moyens pour y réuſſir, ſi je n'euſſe plus conſulté mon amitié pour lui & ma tendreſſe pour toi, que mon autorité paternelle & la fierté de la nobleſſe Portugaiſe, qui n'eût obéi qu'à regret à un Souverain le premier de ſa race. Tu ſais l'accueil qu'il a reçu de moi : s'il vivoit encore & qu'il voulût accepter la moitié du Trône, de mon vivant, je le partagerois avec lui ; mais de quel avantage ſont à l'État nos vains regrets ? Eſt-ce pour nous ſeuls que nous régnons ? Le ciel n'a donné des Rois à la Terre, que pour faire le bonheur des peuples. Ce bonheur exige de grands ſacrifices. S'il eſt des circonſtances où le Souverain doit ſe ſouvenir que tous les hommes ſont formés du même limon que lui, il en eſt d'autres où il doit ſe mettre au-deſſus des foibleſſes de l'humanité ; & peut-être n'eſt-ce que par ces efforts, que les Rois ſont au-deſſus des hommes. Telle eſt celle où nous nous trouvons. Ton refus peut expoſer l'État à des guerres ſanglantes : je touche au terme de ma vie ; l'État me demande un ſucceſſeur : je ſais que ton fils doit l'être ; ſes droits au Trône ſont inconteſtables : mais connois-tu les troubles inſéparables d'une minorité ? Tu regneras pour lui ; mais combien de fois tes mains, peu faites à tenir les rênes de l'État, ne ſeront-elles pas expoſées à les abandonner à l'adreſſe d'un politique habile, qui te dreſſera des embuches inévitables ? Don Juan a des droits au Trône ; juſqu'ici il m'a rendu les ſervices les plus ſignalés ; je n'ai jamais reconnu

en lui, que des vues droites & légitimes; mais qui ſait ſi ſon ambition ne s'enflammera point; ſi irrité de ces refus, il ne cherchera pas à s'en venger ſur le fils d'un étranger, & ne ſoulevera pas la nation contre lui? Qu'il ait le pouvoir en main, & tu verras ces mêmes Grands qui ont deſigné ton fils pour me ſuccéder, arracher le ſceptre de ſes mains: cedons aux tems, ma chère fille, en donnant ta main à Don Juan; il conſent que ton fils règne après lui; il devient ton protecteur & ſon père.... —Dieu! quel père! s'écria Conſtance, & pouvez-vous penſer, s'il a des enfans, qu'il ne mettra pas tout en œuvre pour les faire regner au préjudice de mon fils— ?

Le Roi fut frappé de cette objection, qu'il étoit bien aiſé de prévoir; mais il trouva un expédient qui n'obvioit à rien; c'étoit, en aſſurant le ſceptre à Don Juan, de le déclarer tuteur & Regent pendant l'interrègne. Enfin à toutes ces raiſons il en ajouta tant d'autres, & un deſir ſi marqué, que Conſtance ſe vit forcée de conſentir à ce funeſte mariage, que le peuple, ſéduit par l'apparence des vertus de Don Juan, & par ſes largeſſes, ſembloit deſirer. Les États furent informés du conſentement de la Princeſſe, & il fut permis à Don Juan d'aller lui préſenter ſes hommages.

La première fois que Conſtance le reçut, ſon cœur ſe ſouleva, & un torrent de larmes coula de ſes yeux: le Prince eſſaya vainement de la conſoler: le traître ſavoit ſi bien prendre toute eſpèce de formes, qu'il pleura avec elle, & ne ceſſa de lui faire l'éloge d'un époux, qui, diſoit-il, l'avoit pluſieurs fois flatté de ſon amitié, & qui avoit acquis ſur ſon cœur des droits que le tems n'effaceroit jamais. Don Juan s'approcha du fils de Conſtance, & lui prodigua les careſſes les plus tendres; il ne l'appella que ſon fils, loua ſa beauté, admira ſes traits de reſſemblance avec ſon malheureux père, & ſe promit bien de le former dans l'art des combats, & de lui apprendre à régner.

Le Roi fixa le jour de la célébration du mariage: il voulut que ce fût le même qui avoit été pris pour le triomphe que les États avoient décerné à Don Juan. Conſtance qui eut préféré la mort à ces affreux préparatifs,

en abandonna le ſoin à ſon père. Il ordonna les fêtes les plus éclatantes, fit publier des tournois, régla la marche du triomphe qui devoit être ſuivi d'un repas magnifique ; & cette journée auroit fini par un bal ; le lendemain les fêtes devoient recommencer ; ce jour auroit été deſtiné aux tournois & aux joûtes, & devoit ſe terminer par un ſpectacle, dont le Roi avoit fait placer le théâtre dans la plus belle ſalle du château : ces fêtes devoient durer huit jours. —Ombre de mon époux, s'écria la Princeſſe, pardonne un ſacrifice que je fais à ton fils & à l'État ; il n'y a que le ciel & toi qui puiſſiez ſavoir ce qu'il va me coûter— !

Tout étoit prêt pour la cérémonie du mariage ; Conſtance, obſédée par Don Juan, s'efforçoit vainement de paroître moins triſte ? elle étoit entre les mains de ſes femmes qui la paroient ; Iſabelle ſoutenoit ſon courage. On avoit dreſſé un camp hors des murs de la ville ; la plus grande magnificence y regnoit ; toute la Cour s'y étoit rendue. C'eſt delà que dans un char ſuperbe, le Triomphateur, ſuivi de toute la Nobleſſe, devoit partir & aller prendre la Princeſſe pour la conduire à l'Autel, & achever enſuite avec elle ſa marche triomphale.

Don Juan venoit de quitter Conſtance pour ſe trouver au lever du Roi, & lui demander ſes ordres : elle le vit partir avec une joie ſecrète ; la contrainte où elle s'étoit trouvée, lui cauſa un leger évanouiſſement ; Iſabelle courut elle-même dans ſon appartement chercher un élixir dont elle avoit ſouvent éprouvé la vertu, afin que Conſtance pût prévenir de ſemblables accidens pendant le reſte de la journée. En traverſant une des cours du Château, elle apperçut, dans les offices, un homme dont la figure la frappa : une longue barbe cachoit une partie de ſon viſage pâle & exténué ; ſes yeux étincelans paroiſſoient agités par l'inquiétude ; il étoit nuds pieds, & de ſales haillons couvroient à-peine ſon corps. Iſabelle le fixa, plaignit ſa misère, & ſe diſpoſoit à lui faire l'aumône : Elle l'entendit ſoupirer, & vit qu'il la regardoit à ſon tour d'un air embarraſſé. Iſabelle l'examina de plus près ; elle crut reconnoître les traits de Jean de Calais ; la reſſemblance de cet homme avec ce malheureux époux, l'attendrit plus qu'elle ne l'étonna ; —Bon-homme, lui dit-elle, la larme à l'œil,

en lui donnant deux pièces d'or, priez le Ciel pour une infortunée, qui va se sacrifier pour sauver son fils, & pour empêcher les plus grands maux—. Le pauvre tendit la main pour recevoir les deux pièces d'or, & Isabelle reconnut le diamant que Constance avoit donné à son époux : interdite & tremblante, elle regarde attentivement cet homme qui lui sourit. Isabelle ne put plus méconnoître Jean de Calais ; elle alloit crier & l'embrasser peut-être; mais il lui fit signe de garder le silence, de crainte qu'il ne fût découvert par quelqu'un des valets de Don Juan. Isabelle se modéra, & se contenta de lui demander d'un air indifférent, & d'un ton assez élevé pour être entendu de tout le monde, ce qu'il faisoit dans le Palais, & à quel usage on l'employoit. Jean lui répondit, qu'un des domestiques de la Princesse, touché de sa pauvreté, lui avoit permis de se chauffer au feu de la cuisine; qu'on lui avoit raconté son mariage avec Don Juan, & qu'il devoit être employé à porter le bois dans les appartemens. Isabelle lui fit un signe qui ne fut entendu que de lui. Jean se retira & demanda aux autres domestiques quelle étoit cette personne charitable; il comprit aisément par leurs réponses qu'ils n'avoient rien entendu de leur conversation, qui pût faire suspecter l'un ou l'autre.

Isabelle remonta dans l'appartement de Constance; elle fit sortir tout le monde, & déguisant son trouble, —Ma cher Constance, lui dit-elle, votre douleur m'afflige; je sens autant que vous, combien votre cœur souffre, & tout ce que vous aurez à souffrir pour accomplir ce funeste sacrifice; l'intérêt de votre fils doit exciter votre courage. —Je l'ai promis, reprit Constance; quoiqu'il m'en coûte, j'aurai la force de remplir ce funeste engagement; Don Juan aura ma main; mais qu'il ne compte jamais de régner sur mon cœur ; je ne sais pourquoi mon ame se soulève à son aspect; d'autres m'ont offert leurs hommages, je les ai refusés sans mépris; je les vois avec indifférence; leur nom ne me cause aucun dépit; celui de Don Juan excite toute ma haine; à-peine puis-je retenir ma fureur lorsque je le vois; & je passerois dans ses bras, & Don Juan attendroit de moi les transports d'une amante! Isabelle! qu'il craigne d'y trouver la rage d'une furie— !

Isabelle, qui connoissoit la douceur de Constance, avoit de la peine à expliquer un changement aussi prodigieux. Elle savoit que Don Juan avoit été le rival de son époux; que l'ambition, peut-être plus que l'amour, lui avoit fait demander la main de son amie; mais cette haine si implacable, étoit si peu faite pour le caractère de Constance, qu'elle paroissoit un phénomène dans l'ordre de la nature & même de la morale. —Avec de telles dispositions, lui dit Isabelle, je ne consentirai jamais que vous épousiez Don Juan. —Et quel moyen prendrois-tu, d'empêcher, de différer même le sort qu'on me prépare? Ah! si tu en connois quelqu'un, hâte-toi de me le dire; jamais l'amitié n'aura fait une action plus généreuse. —En voici un; je publierai que votre époux n'est point mort. —Que dis-tu? mon époux? Ah Isabelle! l'artifice est trop grossier; & qui pourroit le croire, lorsqu'une épouse n'a pu s'en flatter? —J'accréditerai ce bruit; je susciterai des témoins. Eh! qui sait en effet si Jean ne respire plus! un coup de vent l'a précipité dans les flots; est-il le premier qu'un coup de vent plus heureux eût rejetté sur le rivage, ou contre un rocher, ou dans une Isle? Si l'on a vu le hazard dans les plus fortes tempêtes, offrir au matelot luttant contre les vagues, les débris d'un vaisseau & le sauver du naufrage; pourquoi la Providence n'auroit-elle pas fait le même miracle en faveur de votre époux? Il est vrai qu'il y a deux ans que nous l'avons perdu, & qu'il semble que s'il vivoit encore, nous l'aurions appris; mais que savons-nous si des obstacles insurmontables ne se sont pas opposés jusques ici à son retour?

Constance l'interrompit. —Pourquoi, lui dit-elle, ces réflexions sont-elles si tardives? ma chère amie, cette illusion que vous voulez faire adopter au public, me séduit malgré son invraisemblance: en effet, quelle preuve avons-nous de sa mort? quel outrage, si Jean me trouvoit l'épouse de son rival? Oui, Jean peut revenir; la ressource des malheureux, l'espérance, n'avoit jamais lui à mon cœur; c'est à toi que je la dois. Va publier par-tout que Jean n'a point été englouti sous les flots: tu pourras, dis-tu, susciter des témoins: le mensonge est affreux, mais le motif en est trop beau pour que notre conscience nous en fasse un crime;

crime, qu'ils le perſuadent à tout le monde; hélas! qu'ils me le perſuadent, s'il ſe peut, à moi-même! Que dis-je? malheureuſe! où m'égare une erreur trop chère! crains, Iſabelle, d'avoir fait luire à mes yeux un éclair qui me rendra les ténèbres plus affreuſes. Il n'eſt que trop vrai que Jean n'eſt plus, que je vais épouſer ſon rival, & manquer à la foi que j'avois juré de lui conſerver au-delà du tombeau. —Un ſecret preſſentiment que je ne puis comprendre, reprit Iſabelle, que je combats en vain, m'agite depuis quelque tems : oui, j'eſpère que le jour ne ſe paſſera pas ſans quelque événement heureux. Lorſque j'ai cru, comme vous, que vous aviez perdu votre époux ſans retour, j'aurois regardé comme un crime d'entretenir en vous une eſpérance chimérique; dans ce moment, au contraire, tout me porte à l'exciter; j'ai partagé vos pleurs, ne ſoyez point inſenſible à ma joie : elle eſt trop vive pour qu'elle ne ſoit point fondée—.

Conſtance étoit étonnée du calme & de la fermeté de ſon amie. —Helas! lui dit-elle, ſi tu as d'autres raiſons d'eſpérer que celles que tu m'as dites, ne me les cache pas—. Iſabelle alors ſuppoſa qu'elle venoit de voir un homme qui diſoit avoir parlé à Jean de Calais depuis environ un an. Conſtance fixa attentivement ſon amie, & l'embraſſa; elle la pria de la conduire vers cet homme: —Non, dit-elle, je craindrois l'excès de vos tranſports; je n'ai pas eu le tems de l'interroger; il vaut mieux que je vous repète fidélement tout ce qu'il m'apprendra—. Conſtance impatiente pria, preſſa ſon amie, qui la conduiſit par degrés au point de pouvoir lui apprendre ſans danger que Jean étoit dans le château; elle ajouta que la moindre indiſcrétion pouvoit l'expoſer au reſſentiment de ſon rival. Lorſqu'elle fut bien aſſurée que Conſtance ſe modéreroit, elle alla elle-même ordonner devant les autres domeſtiques, à Jean de porter du bois dans la chambre de la Princeſſe. —Je m'intéreſſe à ta misère, lui dit-elle, je lui ai parlé de toi; elle te retient au ſervice de Don Juan; viens, je te préſenterai à elle—. Iſabelle eut ſoin de lui recommander en particulier de ſe contraindre autant qu'il lui ſeroit poſſible.

Jean & Conſtance ne ſe virent point avec autant de

circonſpection qu'ils l'avoient promis ; cependant ils ne furent entendus que d'Iſabelle. L'amour, la ſurpriſe & la joie, les tenoient comme enchantés : Jean, ſous ſes haillons, étoit un Dieu pour Conſtance ; elle étoit dans ſes bras, lorſqu'on annonça le Roi qui venoit voir ſa fille, avant d'aller joindre Don Juan, au lieu où devoit commencer ſa marche triomphale. Conſtance alla au-devant de ſon père, les yeux noyés de larmes de tendreſſe & les bras ouverts pour l'embraſſer. Il parut ſurpris qu'elle ne fût point encore parée : elle le pria d'empêcher que perſonne de ſa ſuite n'entrât ; & lorſque tout le monde fut ſorti, elle ſe jetta à ſes pieds. —Oh mon père, s'écria-t-elle, vous aimiez l'infortuné Jean de Calais ; vous aviez confirmé notre mariage, & vous m'avez dit ſouvent que vous partagiez avec moi le regret de ſa perte ; daignez me le repéter encore, daignez m'apprendre ce que vous feriez, ſi vous aviez quelque certitude de l'exiſtence de Jean—. Le Roi l'aſſura que s'il en eût eu ſeulement le moindre doute, jamais il ne l'auroit preſſée d'accepter la main de Don Juan. —Mais, ajouta-t-il, pourquoi ces queſtions inutiles ? Il n'eſt que trop vrai que Jean eſt mort. —Non, Sire, s'écria Jean de Calais, en tombant à ſes genoux ; non, votre fils n'eſt point mort, il vit pour adorer Conſtance, & pour répandre s'il le faut, juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour vous—.

Le Roi fut frappé comme d'un coup de foudre : il remit Jean, malgré l'état où il paroiſſoit ; il les fit relever l'un & l'autre ; appella un de ſes Officiers, & fit ordonner qu'on ſuſpendît la fête juſqu'à nouvel ordre, & que Don Juan l'attendît au lieu où il étoit, juſques à ce qu'il eût terminé une affaire de la plus grande importance, qui étoit ſurvenue. Le Roi s'aſſit entre ſa fille & Jean, & Iſabelle lui raconta ce qui s'étoit paſſé depuis le moment qu'elle avoit rencontré Jean ſervant ſes Cuiſiniers. Conſtance n'étoit pas moins impatiente que le Roi, de ſavoir quel heureux hazard lui avoit ſauvé la vie.

—Ce n'eſt, Sire, ni un coup de vent qui m'a expoſé à la perdre, ni le hazard qui me l'a conſervée. Plus inquiet pour les jours de Conſtance que pour les miens ; dans le fort de la tempête qui a cauſé nos malheurs, je

montai ſur le pont pour examiner ſi elle dureroit encore long-tems ; les ténébres dont la mer étoit couverte, m'empêchoient de voir autour de moi ; quelques éclairs qui ſillonèrent les airs, me firent appercevoir Don Juan à mes côtés. Je ſavois qu'il avoit longtems ſoupiré pour Conſtance ; mais la conduite qu'il avoit tenue à notre égard, ſon reſpect pour mon épouſe, & l'amitié qu'il me témoignoit, ne me laiſſoient aucun lieu de me méfier de lui. Je m'approche en tâtonnant ; il me parle du ſecours que j'avois prêté à la manœuvre, & me prie de l'aider à voir ſi les écoutilles étoient bien fermées ; il me tenoit par le bras, & me conduiſoit : je le ſuivis, & lorſque je fus ſur le bord, il paſſa derrière moi, & me précipita dans les flots—.

Le Roi, Iſabelle, & Conſtance ſur-tout, frémirent : Conſtance fut la moins étonnée ; elle expliqua aiſément alors la cauſe de la haine invincible qu'elle avoit pour Don Juan. Iſabelle trembla pour ſon amie, en ſongeant que ce monſtre avoit été ſur le point de l'épouſer ; & le Roi ſe reprocha d'avoir preſſé cette union déteſtable. Il jura de ce moment de punir ſa perfidie, & dit à Jean de continuer.

« J'allai, reprit-il, par mon propre poids juſques au fond » de la mer ; alors frappant la terre du pied, & diviſant » l'eau avec mes bras, je revins ſur les flots ; ils étoient ſi » agités, que mon expérience dans l'art de nager ne me » ſervit preſque de rien ; je combattis contre leur fureur, » tantôt porté dans les airs par une vague, & tantôt ſub- » mergé par celle qui venoit la frapper. Je ſentis un coup » violent ; c'étoit la quille d'une chaloupe, qui avoit été » ſans-doute écraſée contre quelque rocher ; je l'embraſſai, » & me livrai au caprice des flots : un coup de vent me » pouſſa vers la terre : alors me tenant accroché à la quille » par un bras, je nageai de l'autre, juſques à ce que mes » pieds portèrent à terre ; dès que je la ſentis, je ne fis » qu'un léger effort, & je me trouvai ſur un rivage » inconnu.

» Je m'étendis ſur le ſable, accablé de fatigue, & » pouvant à-peine reſpirer. La perfidie de Don Juan, & » le ſouvenir de Conſtance abandonnée à ſes fureurs,

» furent les ſeuls objets qui m'occupèrent juſqu'au retour » de l'aurore. Dès que le jour fut aſſez grand pour me » conduire, je me levai, je regardai autour de moi, » & je me vis dans une iſle deſerte. Figurez-vous la ſi- » tuation d'un homme qui perd tout ce qu'il a de plus » cher, ou du moins qui le ſait à la merci d'un infâme » aſſaſſin, & qui ne voit aucun moyen de le ſecourir: » je remerciai cependant le ciel de m'avoir ſauvé la vie: » j'eſpérai que puiſqu'il m'avoit retiré du fond des mers, » il me rendroit un jour Conſtance & mon fils. Je par- » courus toute l'iſle, & je n'y trouvai aucun veſtige » d'homme. Toute inculte & ſauvage qu'elle étoit, j'y » découvris des bois agréables, dont les arbres parois- » ſoient être de la plus grande antiquité; il y en avoit » pluſieurs qui étoient chargés de fruits; ce fut mon ſeul » aliment pendant quelques jours. Un couteau que j'avois » ſur moi, me ſervit à couper quelques branches; j'en » élevai une cabane ſur le bord de la mer, afin d'être » à-portée de me faire entendre, s'il paſſoit un vaiſſeau. » Je me fis des inſtrumens commodes pour la chaſſe: » c'étoient des pieux & des eſpéces de filets, tiſſus d'un » oſier très-mince; à l'aide d'un caillou & de mon cou- » teau, je me procurai du feu. J'ai paſſé deux années » dans cette iſle, dont je faiſois ſouvent le tour, dans » l'eſpérance de découvrir quelque vaiſſeau. Je montois » ſur les arbres les plus élevés, & je jettois inutilement » ma vue de tous côtés. L'eſpoir m'a toujours ſoutenu. » —Grand Dieu! diſois-je quelquefois, rendez-moi Con- » ſtance & mon fils, & je renonce pour toujours à ſortir » de ces lieux—.

» J'ai paſſé deux années dans cette cruelle incertitude, » lorſque gagnant un jour, à mon ordinaire, le bord de » la mer, je vis ſortir d'un bois épais un homme qui » paroiſſoit venir au-devant de moi. A cette vue, la joie » s'empara de moi; l'eſpoir ranima mon courage; je crus » que quelque vaiſſeau avoit échoué ſur la côte, & je » bénis la Providence qui me faiſoit éprouver un bien- » fait ſur lequel j'avois toujours compté: je volai au- » devant de cet étranger pour lui donner du ſecours s'il » avoit fait naufrage; ou pour lui en demander s'il devoit

» continuer ſa route. Je l'abordai ; la douceur étoit » peinte dans ſes yeux ; je ne ſais quoi de céleſte brilloit » ſur ſon viſage; je me ſentis entraîné malgré moi par » l'amour & par le reſpect. Ses cheveux en treſſes on- » doyantes flottoient au gré des zéphirs ; l'enjouement » étoit ſur ſon front & la confiance ſur ſes lèvres ; ſa » jeuneſſe inſpiroit l'intérêt le plus tendre ; ſon ſourire » étoit celui de la bienfaiſance qui vient de faire un » heureux. —Jeune-homme, lui dis-je, quel que ſoit » le ſort qui vous amène en ces lieux, ſoit que la cu- » rioſité vous ait engagé à deſcendre dans cette Iſle » inhabitée, ſoit que vous ayez été jetté par la tempête ; » ordonnez, vous pouvez diſpoſer de moi, peut-être ne » vous ſerai-je pas inutile. Il y a deux ans qu'un per- » fide.... —Je ſais, me répondit-il, votre malheureuſe » avanture ; je ſais qu'avant vous, perſonne n'avoit » abordé dans ce ſéjour inconnu au reſte des mortels—. » Je fus ſurpris que cet étranger pût ſavoir mon hi- » ſtoire, qui ne pouvoit être connue que de Don Juan & » de moi. —Comment, lui dis-je, Don Juan a-t-il oſé » confier à quelqu'un ce déteſtable aſſaſſinat ? —Il n'y a » pas de crime, reprit-il d'un air grave, qui ne pénetre » tôt ou tard ; ceux dont il s'eſt rendu coupable depuis » celui-là, ſont mille fois plus atroces. Il a excité les » Algarves à ſe révolter, afin que le Roi de Portugal lui » confiât le commandement de l'armée qu'il enverroit » pour les châtier : ſon projet a réuſſi ; il a fait couler » des torrens de ſang pour aſſouvir ſon ambition ; c'eſt » peu, il a corrompu l'aſſemblée des États, pour faire » demander au Roi, comme une récompenſe de ſa vi- » ctoire, la main de ton épouſe : On s'eſt ſervi du pré- » texte du bonheur public, & le Roi lui-même a été » entraîné dans ce projet.

» Je vois que ce diſcours te ſurprend ; tu ne conçois » ni comment j'ai abordé dans cette iſle, autour de la- » quelle tu n'apperçois aucun vaiſſeau, ni comment j'ai » pu ſavoir ce qui te regarde ; eh-bien ! Jean de Calais, » apprends que c'eſt pour toi ſeul que je ſuis venu ; que » ce n'eſt point la mer qui m'a apporté, & que j'ai » ſuivi des routes inconnues aux mortels, pour te rendre

» à une épouſe qui t'adore, & à ton fils dont on a juré » la mort. C'eſt demain que doit ſe terminer le funeſte » hymenée, qui livre au barbare Don Juan, ton fils & » ton épouſe. —Oh Ciel! m'écriai-je, ſéparé par tant » de mers, que me ſert d'être inſtruit de malheurs aux- » quels je ne puis m'oppoſer? Vous rendez mon ſort » mille fois plus affreux; j'eſpérois que la même main » qui m'avoit retiré du fond des abîmes, me rame- » neroit un jour auprès de Conſtance; je me flattois » que ſa vertu rendroit inutiles tous les efforts de Don » Juan; & c'eſt demain qu'il l'épouſe! Vengeance cé- » leſte! & vous permettrez ce forfait! Et vous, jeune » Étranger, que je prenois pour l'envoyé d'un Dieu » bienfaiſant, pourquoi n'eſt-ce qu'au moment que le » ſacrifice eſt prêt de s'accomplir, que vous me l'annon- » cez? —Afin de te faire mieux connoître, me répondit- » il, que dans quelqu'état que l'homme ſe trouve, il » eſt conduit par une Providence ſecrète, dont il ne » peut appercevoir les reſſorts. Si je t'avois plutôt inſtruit » des deſſeins de Don Juan, ſi je t'avois facilité les » moyens de te rendre à Liſbonne pour te venger, crois- » tu que ton rival, dont la ſourde politique a fait ſou- » lever un Royaume entier, eût manqué de moyens » pour te faire périr? Homme aveugle! l'Être ſuprême » t'a tiré du néant, & tu doutes qu'il ne puiſſe faire tout » ce qui te paroît impoſſible. Adore-le; abandonne-toi » à ſa volonté, & ne ſonde jamais ſes décrets—.

» Je me proſternai aux pieds de l'inconnu. —Deſſillez » mes yeux, lui dis-je, qui que vous ſoyez; Eſprit céleſte, » caché ſous cette enveloppe humaine, ou mortel comme » moi, mais animé d'une vertu plus pure, ſoyez mon » garant auprès de l'Être des êtres; quels que ſoient ſes » deſſeins ſur moi, je m'y ſoumets, & les coups les plus » terribles, ne m'arracheront aucun murmure—. L'in- » connu me releva, me raconta tout ce qui s'étoit paſſé » depuis le moment qu'on m'avoit cru mort; il m'aſſura » que Conſtance m'étoit fidèle, & qu'elle ne ſurvivroit » point à ſon mariage, s'il s'accompliſſoit; que je lui » ſerois bientôt rendu, & que malgré les apparences, » Don Juan ne ſeroit jamais ſon époux.

» J'écoutois avec une ſurpriſe mêlée d'admiration & de » crainte; il me propoſa de nous aſſeoir auprès d'un arbre, » (c'étoit hier au coucher du ſoleil); & après ne m'avoir » laiſſé ignorer aucun détail de tout ce qui regarde le » Roi, Conſtance & Don Juan, il me tint les propos les » plus ſublimes ſur la vertu, ſur la proſpérité des méchans, » ſur les infortunes des bons; ſur l'ordre moral & phyſique » de l'univers, où le triomphe du mal ne pouvoit être » que momentané, parce que l'ordre étant une émanation » de l'Être increé, il étoit néceſſaire que tout rentrât dans » l'ordre, quelque renverſement qu'il eût éprouvé, comme » l'huile mêlée avec d'autre liquides, gagne toujours le » deſſus, avec quelque violence qu'on les ait agités & con- » fondus enſemble.

» Déja les ombres couvroient la face de la terre, je l'é- » coutois avec tranſport, un ſommeil importun s'emparoit » de moi; je le chaſſois en vain. Juſques alors, je l'appellois » tous les jours au ſecours de mes peines; dans ce moment » il m'affligeoit : j'eus beau le combattre, mes yeux s'appe- » ſantirent : je pris la main de l'inconnu, je la portois à » ma bouche pour la baiſer, lorſque tout-à-coup je perdis » connoiſſance.

» Quel a été mon étonnement, lorſqu'au lever de l'au- » rore mes yeux ſe ſont ouverts ! l'inconnu eſt le premier » objet qu'ils ont cherché; j'ai gémi en ne le voyant plus : » j'ai regardé autour de moi, j'ai fixé ma vue ſur ce Pa- » lais, que j'ai eu d'abord quelque peine à reconnoître. » Enfin je n'ai plus douté de tout ce que l'étranger m'avoit » dit dans l'Iſle, & j'ai remercié l'Être ſuprême. J'avois » plus d'empreſſement de revoir Conſtance, que je n'étois » embarraſſé des moyens de m'y préſenter : les ſoins que » la Providence venoit de prendre de moi, me laiſſoient » ſans inquiétude pour l'avenir; la magnificence & la » pompe du triomphe de mon rival, que je comparois » avec l'état miſérable où je ſuis, étoient plutôt un objet » d'amuſement pour moi, que de chagrin & de honte. » J'ai rencontré pluſieurs domeſtiques du Palais; ils » m'ont demandé par quel hazard j'étois ſi matin dans » les cours : je leur ai répondu que j'étois un paſſager » qu'une horrible tempête avoit jetté dans les flots, &

» qui avoit eu le bonheur de se sauver, mais qui avoit » tout perdu : je me suis amusé un moment à implorer » leur charité. Les plus riches m'ont méprisé, en me trai- » tant de pareſſeux & de vagabond : ceux à qui la fortune » commence à sourire, & qui n'ont pu oublier encore leur » ancienne misère, m'ont refusé plus honnêtement; mais » je n'ai trouvé des cœurs sensibles, que dans les plus pau- » vres. C'est un jeune homme laborieux, qui sert à l'office, » & qui, après avoir vu l'accueil que les autres m'avoient » fait, est venu m'apporter la moitié de son déjeuné, & » a obtenu qu'on m'employeroit. C'est avec lui qu'Isabelle » m'a rencontré : si je n'étois occupé de soins plus impor- » tans, je demanderois au Roi, la permission de faire la » même étude sur les courtisans ».

Jean de Calais cessa de parler, & son épouse se rejetta dans ses bras : le Roi fit appeller un ancien Gouverneur du Royaume des Algarves, que Don Juan avoit fait condamner à une prison perpétuelle, pour avoir osé porter au pied du Trône, les plaintes du peuple. On le tira des fers, & on l'introduisit dans l'appartement de Constance : le Roi alla au-devant de lui. —Infortuné vieillard, lui dit-il, me pardonnerez-vous les maux que je vous ai faits : mon peuple vous avoit choisi pour être auprès de moi l'interprète de sa douleur; & par la plus affreuse des injustices, je vous ai traité comme un scélérat, & j'ai desolé votre pays. Don Juan m'a avéuglé; il en sera puni, & moi je me punis de m'être livré aux conseils d'un perfide, en avouant mon injustice. Allez chez les Algarves; soyez mon protecteur auprès d'eux; reprenez vos emplois, & sur-tout annoncez-leur que je réparerai les maux que Don Juan leur a faits sous mon nom : vous leur porterez ses dépouilles, & vous ferez arrêter ses complices. Vous partirez demain ; mais de crainte que le coupable n'échappe à ma vengeance, rentrez encore pour quelques instans dans votre prison—.

Le Roi lui demanda les preuves des manœuvres de Don Juan. Le Gouverneur, dans la crainte que ce Ministre infidèle ne les fît enlever, les avoit confiées à un ami secret qu'il avoit à Lisbonne : il lui écrivit, & le Roi les eut dans l'instant même.

Il étoit dangereux & difficile d'arrêter Don Juan : la plus grande partie de la Cour le craignoit; l'autre étoit intéressée à le ménager, & le reste lui étoit vendu. Toutes les troupes qui étoient dans Lisbonne étoient sous les armes pour honorer son triomphe; elles avoient combattu sous lui, & il avoit su se les attacher, en leur permettant le pillage des villes qu'il avoit assiégées. Il avoit marqué au peuple toutes les vertus qui pouvoient le séduire : il avoit acheté l'amour des uns par ses libéralités, & le respect des autres, par l'usage qu'il faisoit de son autorité.

Don Juan attendoit le Roi depuis long-tems pour commencer la marche de son triomphe : quelques évanouissemens que Constance avoit eus dans la matinée, lui firent imaginer de se supposer beaucoup plus malade : on fit cacher Jean de Calais; & le Roi sortit de l'appartement de sa fille, assez ému de tout ce qui venoit de se passer, pour autoriser le bruit qu'on vouloit répandre. Isabelle appella les femmes de Constance d'un air inquiet, en disant que la Princesse étoit très-mal. Les courtisans qui attendoient le Roi pour le suivre au camp, & qui l'entendirent, ajoutèrent à la nouvelle les circonstances les plus funestes. On n'entendit bientôt que des cris & des gémissemens interrompus par ces mots, *la Princesse se meurt.* De la Cour le bruit passe à la ville, & cent émissaires le portent au camp de Don Juan. Il pâlit, en apprenant cette nouvelle, & vient lui-même au palais sans escorte. Le Roi s'y étoit attendu, & dès qu'on le vit entrer, on lui dit qu'avant d'aller à l'appartement de Constance, le Roi desiroit lui parler : il se rend à ses ordres sans méfiance. —Don Juan, lui dit-il, vous avez de cruels ennemis! je les ai découverts : c'est eux qui vous perdoient dans l'esprit de ma fille : ils vont plus loin aujourd'hui, ils vous attribuent la cause de sa maladie; ils disent que vous l'avez empoisonnée. Ne pensez pas que leur calomnie ait fait la moindre impression sur mon esprit; elle est trop dépourvue de vraisemblance; l'inutilité de ce crime vous justifie dans mon esprit; mais ce n'est pas assez pour vous : je veux que vous confondiez les calomniateurs en plein Conseil; afin que si le ciel nous enlève Constance, celui qui doit me succéder au Trône, soit exempt de soupçon aux yeux de ses sujets—.

Don Juan, innocent de ce crime, étonné de la bisarrerie de cette accusation, parla de ses calomniateurs avec plus de mépris que de haine. Il supplia le Roi d'assembler au plus vîte son Conseil, & de lui nommer ses accusateurs. —Il n'est pas encore temps, dit le Roi; votre triomphe en sera bien plus éclatant, lorsqu'après vous être justifié, le Conseil & moi vous les nommerons, pour vous laisser le maître de leur sort. Je les ai fait arrêter, ils sont gardés à vue; pour vous, mon Palais... —Non, Sire, reprit Don Juan d'un air ferme, les lâches croiroient que j'ai choisi moi-même cet asyle, pour me mettre en sureté. Quand on est innocent, quand on n'a rien à craindre, tout ce qui peut ressembler à la protection, est un outrage : des fers & votre justice, voilà tout ce que je demande—.

Don Juan vouloit aller se rendre en prison; le Roi le fit consentir à prendre un appartement dans le Palais, & à souffrir qu'une garde veillât sur lui pour la forme. Il demanda la permission de voir Constance : le Roi l'accompagna lui-même à son appartement; mais on leur dit qu'elle se trouvoit beaucoup mieux & qu'elle reposoit. Le Roi se tourna vers Don Juan, & lui témoigna qu'il n'avoit pas besoin d'autre justification; & qu'il étoit tenté de n'assembler le Conseil que pour procéder contre les calomniateurs. Don Juan voulut au contraire que son triomphe fût éclatant, & que les coupables lui fussent confrontés. Le Roi le conduisit alors dans l'appartement qu'il s'étoit choisi; & nomma les Officiers qui devoient le garder.

Cependant le bruit se répand que Don Juan est arrêté; l'impression qu'il fait sur les esprits produit différens effets; le peuple murmure & les troupes se mutinent. Le Roi, qui connoît l'esprit altier & présomptueux du Prince, lui fait dire que s'il n'appaise les troupes, leur sédition confirmera les soupçons que ses ennemis peuvent avoir répandu sur son innocence dans l'esprit du peuple. Don Juan donna dans le piège, & écrivit à ses Officiers, Que c'étoit volontairement qu'il étoit prisonnier; qu'il s'étoit remis lui-même, malgré le Roi, afin de découvrir quelques ennemis secrets qui l'accusoient d'avoir attenté aux

jours de la Princesse, qui n'attendoit plus que sa convalescence pour lui donner sa main : accusation ridicule & si peu vraisemblable, que le Roi n'avoit consenti qu'avec répugnance à l'admettre à se justifier : qu'il étoit de son intérêt & de son honneur d'être jugé, pour effrayer par le supplice des coupables, les lâches auteurs d'une telle imposture. Il leur ordonnoit en conséquence, de punir avec la plus grande sévérité, quiconque éleveroit la voix en sa faveur, soit avant, soit après le jugement : il leur enjoignoit à eux-mêmes, sous les peines les plus rigoureuses, de n'obéir qu'au Roi.

Quant au peuple, qui croit toujours les choses les plus extraordinaires, il suffisoit que la vie de la Princesse fût en danger, pour que le seul mot d'empoisonnement, prononcé mystérieusement par quelques émissaires secrets, rendît évident l'attentat de Don Juan : d'ailleurs, comme on n'avoit point à craindre que ce Prince eût aucune communication au dehors, on fit courir le bruit que Jean de Calais vivoit encore; ce qui donna lieu à de nouvelles conjectures qui amusèrent le peuple, & lui rendoient Don Juan tout-au-moins suspect.

Dès que le Conseil fut assemblé, le Roi fit doubler la garde de Don Juan; il avoua que l'empoisonnement de la Princesse étoit un crime imaginaire, dont l'accusation supposée n'avoit été qu'un prétexte, pour ôter au coupable les moyens d'échapper à la punition de crimes non moins atroces & plus réels. Il demanda au Conseil quelle étoit la peine que les Loix infligeoient à un sujet ambitieux, qui avoit abusé de son crédit & de son pouvoir pour exciter & pour forcer tout un peuple à se révolter contre son Souverain. Il n'y eut personne qui hésitât de prononcer que c'étoit la mort la plus infâme. —Le Roi ajouta, quel seroit le supplice qu'on devroit lui faire subir, si abusant des bontés de son maître, il avoit suscité cette révolte pour se faire donner le commandement de l'armée, qu'il auroit mis son Roi dans la nécessité d'envoyer contre les rebelles— ? Le Conseil frémit de l'atrocité d'un tel crime. On répondit qu'il n'y avoit pas de Législateur qui eût pu prévoir un cas semblable, & que dans ces occasions c'étoit aux Rois à prononcer.

—Ce n'eſt pas tout, dit le Roi; ſi le monſtre qui a commis tous ces crimes, & qui vouloit s'aſſurer le Trône, avoit réclamé en faveur de ſes abominables ſervices, la main de la fille de ſon Roi; ſi, craignant de ne pas l'obtenir, il avoit ſoutenu les prétentions que ſa naiſſance lui donnoit à la Souveraineté, de la menace de troubler l'État, afin de forcer ſon maître, pour prévenir les malheurs d'une guerre civile, à lui ſacrifier ſa fille : un tel homme ne ſe ſeroit-il pas rendu coupable du crime de lèze-Majeſté— ? Tous répondirent affirmativement; mais quelques-uns rougirent : le Roi s'en apperçut. Il les raſſura en leur diſant, qu'il avoit été trompé comme eux, par l'apparence du bien publique, & par la bonne opinion qu'on avoit du coupable & des ſervices ſignalés qu'il avoit rendus.

—Enfin, reprit le Roi, ſi cet homme abominable, pour aſſouvir ſon amour & ſon ambition, avoit aſſaſſiné l'héritier de la couronne, l'époux de la fille de ſon Souverain, pour en faire ſon épouſe, à quels tourmens pourroit-on le condamner pour lui faire expier ſon crime? —Ah! Sire, s'écria un des Miniſtres du Roi, on a ſans doute ſurpris votre Majeſté; il eſt impoſſible qu'un ſeul homme ait pu ſe rendre coupable de tant de forfaits. —Il eſt aiſé de le prouver, reprit le Roi—. Il ordonna qu'on fît venir le Roi des Algarves, & en même tems, il remit au Conſeil toutes les pièces qui conſtatoient les manœuvres de Don Juan. Il y avoit une grande quantité de ſes lettres qu'on avoit ſurpriſes à ſes émiſſaires, & une liſte de ſes agens ſecrets, dont pluſieurs avoient péri par ſes ordres, lorſqu'il s'étoit méfié de leur diſcrétion. Le Gouverneur arriva, & mit le Conſeil au fait de toute cette intrigue. Les recompenſes qu'il avoit obtenues de ſon crime, c'eſt-à-dire, le commandement de l'armée, le butin immenſe fait ſur les Algarves, la main de la Princeſſe qu'on lui avoit accordée, & le triomphe qu'on lui décernoit, étoient aſſez manifeſtes : un ſeul crime avéré fut la preuve de tous les autres. Le ſeul aſſaſſinat de Jean reſtoit à prouver; mais le Roi réſerva ce crime pour le dernier, & après qu'on auroit prononcé ſur les autres. On appella Don Juan pour le confronter avec le Gouverneur. Comme il

le vit seul, & qu'il ne se doutoit pas qu'après avoir langui dans les prisons, il eût pu conserver des preuves de sa trahison, Don Juan demanda si c'étoit là son accusateur. —Je ne suis pas surpris, dit-il, qu'un scélérat, un vil rebelle qui s'attendoit à expirer dans un cachot, me suppose un empoisonnement; quand il n'y trouveroit d'autre avantage, que de revoir un moment la lumière, il auroit dû m'accuser de forfaits encore moins vraisemblables. —Que parlez-vous de poison, dit le Gouverneur, qui n'étoit préparé sur rien; c'est de la revolte des Algarves dont je vous accuse d'être l'auteur. —Imposteur! s'écria Don Juan, prêt à fondre sur lui.... Le Conseil l'arrêta, & l'on mit sous ses yeux ses lettres & celles de ses agens. Don Juan ne put les nier; il prétexta des raisons secrètes, soutint qu'il ne les avoit écrites que pour découvrir les complices de la conjuration : on lui prouva qu'il avoit écarté du Trône tous ceux qui auroient pu éclaircir le Roi sur la pureté des intentions des Algarves; on lui fit voir des libelles qu'il avoit fait composer & qu'il leur attribuoit; enfin on le força de convenir de tout.

Le Roi lui fit les reproches les plus amers sur les moyens qu'il avoit pris pour l'engager à lui donner sa fille. —Don Juan répondit qu'il n'avoit intéressé que sa bonté royale.— Le Roi fit lire un mémoire dont lui seul avoit connoissance, par lequel, sous prétexte d'assurer son mariage, & le bonheur des peuples, on insistoit sur le crédit de Don Juan, & sur les secours qu'il ne manqueroit pas de trouver chez les Algarves même, pour déposséder Constance & son fils après la mort du Roi. Don Juan jura qu'il n'avoit aucune part à ce mémoire factieux. Mais le Roi qui dès le matin, avoit fait arrêter un Secrétaire de Don Juan, lui en montra le projet écrit de sa propre main. Il en convint; mais il prétendit se justifier par la pureté du motif: —Il avoit, dit-il, voulu empêcher que le Royaume tombât entre les mains du fils d'un avanturier—.

Jean de Calais, que le Roi avoit fait avertir depuis le commencement du Conseil, étoit caché dans un cabinet voisin. —Des avanturiers tels que lui, reprit le Roi, qui joignent les vertus les plus pures à une naissance honnête, sont plus propres à gouverner les Empires, que

des ſcélerats, qui n'ont d'autres titres que le hazard heureux qui les a placés près du trône, & leurs intrigues abominables. Je doute que ſi Jean de Calais vivoit encore, vous euſſiez oſé lui parler en face avec ce mépris. —Sire, répondit Don Juan, je n'ai dit devant vous, que ce dont je l'avois forcé de convenir lui-même dans le vaiſſeau où il a péri. —Dites plutôt, ajouta le Roi, où vous l'avez aſſaſſiné—. Don Juan ne répondit que par un ris mocqueur. Si Jean de Calais a péri, c'eſt ſans doute parce que, mal inſtruit dans ſon premier métier, il n'a pas ſu éviter les accidens auxquels les matelots les plus ignorans ne ſuccombent pas toujours. —C'eſt ce qu'il eſt aiſé de juſtifier, reprit le Roi avec fureur, paroiſſez, Jean de Calais—. Don Juan demeura immobile en voyant reparoître ce rival qu'il croyoit au fond des mers. Sa confuſion lui ôta l'uſage de la parole. Jean tomba aux genoux du Roi & demanda la grace du coupable : —Elle n'eſt pas en mon pouvoir, dit-il; c'eſt au Conſeil à le juger—. Il expoſa comment Don Juan avoit ſaiſi le moment où il fut ſans témoins pour précipiter Jean dans les flots, d'où il avoit été retiré comme par miracle. Don Juan convint de tout, & marqua, après cet aveu, autant de lâcheté qu'il avoit marqué de force juſqu'à ce moment. On le fit retirer, & le Conſeil prononça ſon Arrêt de mort, qui fut exécuté deux heures après, malgré tous les efforts que put faire Jean de Calais pour lui ſauver la vie. On fit publier l'Arrêt dans le camp & dans la ville; & comme on y avoit circonſtancié tous les crimes du coupable, perſonne n'oſa murmurer. Conſtance ſeule qui l'avoit haï vivant, fut touchée de ſon ſupplice, qu'on ne lui apprit qu'après qu'il l'eut ſubi.

Dès le lendemain Jean de Calais, conduit par le Roi, ſe rendit au camp : il harangua les troupes, rendit juſtice aux vertus guerrières de leur Général; regarda leur attachement comme la preuve la plus complette de ſes talens & de ſon mérite, les aſſura que, quelque amour que Don Juan eût pour le ſoldat, il en auroit encore davantage; qu'il n'étoit pas poſſible qu'un homme qui s'étoit rendu coupable de ſi grands crimes, ne ſe fût démenti tôt ou tard : il termina ſon diſcours, en pro-

mettant aux ſoldats de ne rechercher perſonne ſur le butin fait dans l'expédition des Algarves, toute injuſte qu'elle avoit été. Il s'étendit ſur le malheur de ce Royaume; & comme Don Juan avoit incorporé dans ſes troupes une grande quantité de payſans Algarves, dont il avoit dévaſté les terres; ils s'écrièrent tous: —Vive le Roi, vive Jean de Calais—. Les Officiers ſupérieurs, à qui toute l'adreſſe de Don Juan n'avoit pu déguiſer une partie de ſes intrigues, & qui étoient convaincus de la juſtice de ſa mort, vinrent tous faire au Roi & à Jean de Calais le ſerment de fidélité le plus ſolemnel.

Les troupes demandèrent que Jean de Calais montât ſur le char qui avoit été deſtiné pour le triomphe de Don Juan. —Non, s'écria-t-il: périſſent à jamais les monumens & le ſouvenir d'une victoire achetée par les crimes du vainqueur. Votre courage, ſoldats, n'a pas été flétri par la trahiſon de Don Juan; vous ignoriez ſes deſſeins; vous devez vous applaudir de votre valeur, & déteſter le perfide dont vous étiez les inſtrumens—.

Jean de Calais rentra dans la ville, accompagné des troupes & de toute la Nobleſſe qui s'étoit rendue au camp. Don Juan étoit déteſté: les fêtes qui avoient été préparées, ſervirent à célébrer le retour de Jean de Calais & ſa réunion avec Conſtance: il deſira ſeulement que le Roi fît publier un Carrouſel. Il étoit bien aiſe de faire voir que, ſi Don Juan s'étoit acquis quelque eſtime par ſa valeur, il avoit droit de prétendre au même avantage: mais un événement, auquel le ſupplice de Don Juan donna lieu, ſervit mieux Jean de Calais que tous les combats d'adreſſe.

Don Juan avoit un neveu qui, au défaut de ſon oncle & de ſes enfans, avoit droit de prétendre au Trône de Portugal: Don Alonzo n'attendoit que le moment de voir Don Juan l'époux de Conſtance, pour ſe débarraſſer ſecrètement de l'un & de l'autre, & venir enſuite, à main armée, attaquer le Roi, & le forcer tout-au-moins à partager le Trône avec lui. Don Juan qui ne ſe méfioit point d'Alonzo, l'avoit mis de moitié dans toutes ſes perfidies. Comme le ſecret des reſſorts employés pour opérer le ſoulèvement des Algarves, étoit entre les mains de pluſieurs

perſonnes, & qu'il pouvoit pénétrer, Alonzo avoit perſuadé à Don Juan qu'il falloit avoir ſur les frontières du Portugal, des troupes lévées au nom du Roi, & qui fuſſent entièrement dévouées à leur Général : Don Juan lui fit expédier une commiſſion illimitée, & lui fit délivrer des ſommes conſidérables. Alonzo raſſembla tous les bandits du royaume de Léon, de l'Andalouſie, de l'Eſtramadure, & des provinces d'Eſpagne voiſines du Portugal ; il leur aſſigna des quartiers, créa des Officiers qui lui étoient entièrement dévoués, & qui aguerrirent ces ſcélerats, en leur permettant tous les excès dont ils étoient capables, mais en même tems en puniſſant avec la plus grande ſévérité la moindre faute contre la ſubordination, & en condamnant aux verges & à la mort quiconque avoit donné des ſoupçons ſur ſon courage : le pillage, le viol, le meurtre, commis avec intrépidité, étoient regardés comme des actions héroïques. Tels étoient les ſoldats d'Alonzo : ils avoient ordre, au moindre ſignal, de ſe raſſembler, & de marcher par-tout où leur Général les conduiroit.

Don Juan faiſoit part à ſon neveu de tout ce qui ſe paſſoit ; Alonzo avoit encore des eſpions ſecrets à Liſbonne. Il étoit averti par ſon oncle qu'il alloit épouſer l'héritière du Trône, qu'il ſeroit le tuteur du fils de Conſtance, jeune enfant dont il trouveroit bientôt le moyen de ſe débarraſſer ; il ſavoit que Don Juan avoit obtenu les honneurs du triomphe, & que ſon mariage devoit ſe célébrer le même jour. Les eſpions d'Alonzo, qui n'attendoit que de voir Don Juan en poſſeſſion de la main de Conſtance, pour faire périr l'un & l'autre, l'avertirent dès qu'il fut arrêté, & ſix heures après il apprit ſon ſupplice. Il ſavoit que ſon oncle avoit la confiance des troupes, & qu'il étoit aimé du peuple : il crut qu'il n'avoit pas un moment à perdre, & dès le lendemain ſon armée fut raſſemblée & en état de marcher. Il fit venir les principaux Officiers, preſque tous chargés de dettes ou de crimes, bannis de leur pays, ou par la rigueur ou par la crainte des loix ; il leur parla de la mort de ſon oncle comme de l'effet d'un complot odieux ; leur fit entrevoir le pillage de Liſbonne, comme une fortune immenſe qui les attendoit, & la priſe de cette ville comme un jeu, & d'autant plus

certaine, que les troupes qui y étoient se joindroient à eux, & ne demandoient que de venger la mort de leur Général.

Le cinquième jour depuis le supplice de Don Juan; lorsque Lisbonne retentissoit de cris de joie, qu'on célébroit la nomination que le Roi avoit faite de Jean de Calais à la dignité de Lieutenant-Général du royaume & de Généralissime des troupes; lorsque Constance partageoit avec lui les bénédictions du peuple & des soldats, dont il avoit fait augmenter la paye, quelques paysans effrayés vinrent porter l'allarme dans la ville, & annoncèrent qu'une armée, que leur crainte grossissoit encore, s'avançoit comme un torrent, & dévastoit dans sa marche les villes & les campagnes. Ces paysans, que Jean de Calais interrogea lui-même, ne purent donner que des lumières vagues : ils dirent seulement qu'autant qu'ils avoient pu le comprendre, c'étoit une armée Espagnole. Le Roi qui étoit en pleine paix avec le Roi d'Espagne, qui d'ailleurs savoit qu'Alonzo étoit sur la frontière, & qui ne le soupçonnoit pas d'avoir aucun dessein de venger son oncle, qui, en apparence, lui témoignoit une froideur dont toute la Cour avoit été témoin, & qui depuis cet événement avoit écrit au premier Ministre, qu'il étoit prêt de remettre au Roi la commission dont il étoit chargé, si on le soupçonnoit de quelque intelligence avec Don Juan, ne comprenoit point ce qui lui attiroit ces ennemis sur les bras.

Dans le tems que le Roi & le Conseil étoient à délibérer, Jean de Calais rassembloit les troupes, & les animoit au combat. —Enfans de la victoire, leur disoit-il, voici le moment de faire voir à votre Roi, que si vous avez été les soldats d'un traître, vous ne futes jamais ses complices. Vous avez combattu en héros pour le crime, sans le connoître; qu'elle ardeur l'amour de l'État que vous allez défendre ne doit-il pas vous inspirer? Don Juan vous conduisoit au carnage d'un peuple dont il avoit flétri la valeur; je vous mène contre un ennemi qui paroît redoutable, & qui se montre digne de vous, puisqu'il est l'aggresseur—.

Un espion d'Alonzo, qui pendant la fête s'étoit mêlé

parmi le peuple, yvre de vin & de plaiſir, avoit tenu quelques propos qui le firent ſoupçonner d'avoir quelques connoiſſances dans l'armée ennemie ; on ſe ſouvint d'avoir entendu dire à cet homme, le lendemain du ſupplice de Don Juan, que ſon ſang pourroit produire des fléaux bien redoutables au Portugal. On l'arrête, on le menace de la torture , & il avoue que quoiqu'Alonzo eût formé le deſſein de faire aſſaſſiner ſon oncle, il ne doutoit pas que ce ne fût lui-même qui, ſous prétexte de le venger, ne vînt porter le fer & le feu dans Liſbonne, pour s'emparer de la ſouveraineté qu'il croyoit lui appartenir.

Cependant Jean de Calais, inſtruit du genre d'ennemis qu'il avoit à combattre, part & marche avec ordre ; il apprend que l'armée des conjurés eſt à Évora ; il prend un détachement, s'avance & découvre un camp formidable en avant de la ville : heureuſement Alonzo ne fut pas averti à tems de la marche de Jean, de ſorte que celui-ci eut la facilité de choiſir le terrein. Entre Évora & l'armée du Roi, il y avoit une hauteur qui dominoit la plaine circonvoiſine , & dont la pente aboutiſſoit de chaque côté à des bois de pins. Jean qui vit la ſécurité des ennemis, profita du jour pour conduire ſes troupes derrière la hauteur ; il remplit les bois de ſon infanterie légère, & dès que la nuit put dérober ſes manœuvres à l'ennemi, il conduiſit ſon armée ſur l'élévation, de manière cependant que ſe tenant rangée en bataille un peu plus qu'à demi-côte, elle ne pût être apperçue, lorſqu'Alonzo ſe remettroit en marche. Jean de Calais étoit réſolu de garder cette poſition, juſques à ce qu'il vît l'armée ennemie ſe mettre en mouvement.

Alonzo, qui ne s'étoit arrêté que pour attendre des nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Liſbonne, impatient de ne pas voir arriver ſes eſpions, craignit, en ſuppoſant qu'ils euſſent été découverts, de laiſſer au Roi le tems de prendre des meſures. Il ordonna à l'armée de ſe mettre en marche avant le point du jour : Jean s'apperçut de ce mouvement ; il la laiſſa s'engager dans la plaine : lorſqu'il la vit aſſez éloignée d'Évora, il fait faire à ſes troupes un mouvement en avant : les ennemis étoient au

pied du monticule, & déja leur avant-garde étoit à demi-côte. Jean, profitant de l'avantage du terrein & de leur surprise, les fait charger avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. L'armée des conjurés qui marchoit sur trois colomnes, se réunit & se range en ordre de bataille, sans songer à faire fouiller les bois : les troupes qui y étoient sortent en force; & tandis qu'une partie attaque ses flancs, l'autre à la faveur des ravins gagne les derrières, & Alonzo se trouve entouré de toutes parts.

Jean de Calais avoit à craindre la garnison d'Évora; mais comme il apperçut de sa hauteur, que les équipages de l'armée d'Alonzo en défiloient, il envoya ordre à ses troupes légères de former un détachement, de mettre le feu à ceux qui étoient sortis de la ville, d'y pénétrer à la faveur du tumulte, de couper les jarrets des chevaux qui traînoient les voitures, & d'empêcher que la garnison ne sortît.

Les conjurés tentèrent de faire face de tous côtés; mais comme ils ignoroient le nombre de troupes qui pouvoient être dans les bois, ils n'osoient ni dégarnir leurs flancs pour renforcer leur front que Jean de Calais commençoit d'attaquer, ni diminuer leur front pour repousser les troupes qui attaquoient leurs flancs. L'incendie de leurs équipages, dont ils pouvoient appercevoir les flammes, augmenta leur inquiétude : leurs bataillons étoient agités comme les flots de la mer : on voyoit Alonzo ordonner en même tems des manœuvres opposées. Jean les attaqua brusquement : enfin ne pouvant se battre en retraite, sans s'exposer aux mêmes dangers qu'en acceptant le combat, ils prirent le parti de vendre chèrement leur vie; car ils n'espéroient aucune grace s'ils étoient vaincus. Jean fit avancer sa première ligne, & fondit avec impétuosité sur celle de l'ennemi. L'attaque & la défense furent générales : Alonzo, suivi de quelques-uns de ses Officiers & de ses meilleurs soldats, gravit jusques au sommet de la hauteur; tandis que Jean, emporté par son courage, avoit pénétré jusques au centre des ennemis : il vit le mouvement d'Alonzo, & revint sur ses pas. Le combat devint furieux sur la hauteur : Alonzo fut repoussé, & la troupe qu'il avoit amenée, se précipitant dans la plaine,

l'entraîna malgré lui. Jean de Calais, avec le reste de son armée, le suivit : le carnage devint terrible. Jean cherchoit Alonzo pour terminer le combat d'un seul coup; il terrassoit tout ce qui s'offroit à lui : déja il étoit parvenu jusques au Général; mais un gros de rebelles le dérobèrent.

Les ennemis avoient quelque avantage sur les troupes qui gardoient le bois de la gauche : Jean profita de cette circonstance ; il fit filer dans l'épaisseur du bois un corps de réserve qu'il avoit laissé derrière la hauteur, avec ordre de se ranger en bataille au-delà d'un large ravin qui bordoit le bois : il envoya dire en même tems à la troupe qui s'y battoit en retraite, de se retirer sur ce nouveau corps: les ennemis la suivirent en force. Alonzo, qui crut s'être ouvert un chemin pour la retraite, fit filer une partie de son armée dans le bois : lorsqu'elle y fut engagée, Jean de Calais fit mettre le feu à quelques masures qui étoient sur la lisière : la flamme se communiqua bientôt aux arbres résineux; les conjurés n'osant retourner dans la plaine, dont Jean étoit le maître, continuèrent leur marche avec précipitation & en désordre : mais ils trouvèrent de nouvelles troupes de l'autre côté du ravin. On leur proposa de se rendre à discrétion ; ils refusèrent. Alors commença un combat plus affreux que le premier ; ceux qui passoient le ravin s'élançoient sur les Portugais, qui les passoient au fil de l'épée ; ceux qui rentroient dans le bois étoient aveuglés par des tourbillons de fumée : enfin ils mirent bas les armes, & se rendirent prisonniers. Leur nombre étoit diminué de plus des deux tiers : Alonzo étoit dans la plaine avec l'autre partie de son armée ; Jean de Calais lui avoit coupé toute communication avec celle qui s'étoit enfoncée dans le bois, de sorte qu'il ignoroit sa destinée. Lorsque Jean en fut informé, il rassembla ses troupes, & fit proposer à Alonzo de se rendre à la merci du Roi. Alonzo regardant cette proposition comme une preuve de désavantage du côté de son ennemi, insulta le héraut & ne répondit qu'en recommençant le combat avec plus d'acharnement ; Jean de Calais, sans lui donner le tems de faire de nouvelles dispositions, tombe sur lui avec toutes ses forces & le repousse vers le bois de la droite, dont les

troupes qui n'avoient point encore agi le reçoivent avec vigueur. Alonzo fait un mouvement pour gagner la hauteur; Jean qui l'avoit prévu, avoit envoyé ordre au corps de troupes qui n'avoit plus rien à faire dans le bois de la gauche, de la défendre. Alonzo, se voyant sans ressource, ne prenant conseil que son desespoir, s'élance au milieu des Portugais & porte des coups terribles : ses soldats, animés par son exemple, ne sont arrêtés ni par la crainte du plus grand nombre, ni par l'aspect d'une mort inévitable; tant que Jean les avoit vu se battre en régle, & suivre les mouvemens d'un courage éclairé, il avoit excité ses soldats au carnage & à la fureur; il s'étoit conduit avec une impétuosité nécessaire; mais lorsqu'il voit les rebelles se livrer à une rage aveugle, il se contente de tenir ses troupes ensemble, & de les faire combattre avec prudence : en effet elles ne faisoient que s'avancer gravement, en présentant leurs piques & leurs épées, & les ennemis venoient eux-mêmes recevoir la mort qu'ils se proposoient de donner : en moins d'une heure l'armée d'Alonzo fut reduite au quart. Jean lui proposa encore de se rendre. Alonzo s'adressa aux troupes qui lui restoient. —Mes amis, leur dit-il, soit qu'on nous fasse grace, soit qu'on nous rendre justice, l'ignominie nous attend à Lisbonne. Ceux qui préfèrent une vie infâme à une mort glorieuse, sont les maîtres d'aller implorer la clémence du Vainqueur; les autres peuvent m'imiter—. A ces mots il se frappe, & donnant son épée fumante de son sang au Héraut : —Va, dit-il, donne-la de ma part à ton maître & à Jean son successeur : c'est un présent que je leur avois destiné—. A peine a-t-il fini ces mots qu'il tombe de son cheval : quelques Officiers l'imitèrent, & le reste se rendit.

Jean envoya les Prisonniers à Lisbonne, coucha sur le champ de bataille, & se rendit le lendemain à Évora, où il ne trouva que cinq cens hommes de garnison, qui ne firent aucune résistance. Il distribua aux habitans & à ses soldats tous les équipages de l'armée ennemie; butin immense formé de vols & des brigandages des rebelles. Lorsque tout fut soumis, Jean ordonna qu'on enterrât les morts dont la plaine étoit couverte : il fit transporter à

Lisbonne les blessés & le corps d'Alonzo, Prince rempli d'un courage féroce & plus criminel encore que Don Juan. Il fit indemniser tous les habitans de cette plaine, à qui cette bataille avoit fait quelque tort, & arrêta l'incendie qui duroit encore dans les bois de pins.

Quand tout fut réparé, Jean reprit le chemin de Lisbonne. A peu de distance de la ville, il rencontra le Roi & Constance qui venoient au-devant de lui : il descendit de cheval, & Constance se précipitant de son char, vola dans ses bras. Les allarmes que cette Princesse avoit éprouvées pendant cinq jours qu'avoit duré cette sanglante & glorieuse expédition, avoient rendu sa beauté plus touchante. Son père avoit été obligé de se servir de son autorité, pour empêcher cette tendre épouse d'aller chercher Jean au milieu des combats & de partager ses périls & ses travaux. Le Roi l'embrassa, le félicita, & le remercia. —Ce n'est pas à moi, dit-il, en s'adressant aux troupes qui l'entouroient ; c'est à eux, que ces félicitations sont dues : je n'ai eu que l'honneur de commander ; ils combattoient pour leur Roi ; leur courage a tout fait—. Ces mots passèrent de bouche en bouche, & l'air retentit du nom de Jean de Calais, du héros d'Évora ; & dès ce moment le titre de Duc d'Évora lui fut donné par le Roi & confirmé par l'État.

Le Roi fit monter Jean dans son char, à côté de la Princesse. Ils entrèrent en triomphe à Lisbonne, dont les fêtes, interrompues par cette guerre, recommencèrent avec un nouvel éclat. Plusieurs habitans étoient compli-pliqués dans le double complot de Don Juan & de son neveu. Il y avoit encore parmi le peuple, plusieurs espions de ce dernier ; on en avoit arrêté quelques-uns, on ignoroit les noms des autres ; & l'on faisoit des recherches pour les découvrir. On en punit deux auxquels on fit souffrir des supplices plus effrayans que cruels. On s'attendoit à une proscription plus considérable ; mais le Duc d'Évora obtint du Roi qu'il accordât une amnistie générale ; avec cette condition, que tous les complices connus ou inconnus, ceux qui auroient eu quelque relation directe ou indirecte avec Don Juan ou son neveu, ceux qui ayant eu quelque connoissance, tant des desseins de

Don Juan fur les perfonnes du Roi, de Conftance, de Jean de Calais & de fon fils, que des complots parricides de Don Alonzo fur la perfonne du Roi, & fur celle de Don Juan fon oncle, & de Conftance, ne les auroient pas révélés dans les tems, viendroient dépofer tout ce qu'ils fauroient à cet égard, foit par leurs fecretes intelligences avec les coupables, foit par toute autre voie que ce pût être; avec promeffe royale, que leurs révélations, de quelque nature qu'elles fuffent, demeureroient fecretes & ne pourroient leur faire aucun tort, pourvu toutefois que les révélans fe préfentaffent dans huitaine, paffé lequel tems, ils ne pourroient jouir de l'effet de l'amniftie : & pour ceux qui pourroient fe trouver abfens lors de la publication, le Roi promettoit d'y avoir égard, en prouvant néanmoins qu'ils auroient fait la plus grande diligence pour venir à révélation, dès que l'amniftie leur auroit été connue.

Ce moyen raffura le peuple, & produifit un meilleur effet que toutes les recherches qu'on avoit faites jufques alors. Ce qui intéreffoit le plus après la mort de Don Juan & d'Alonzo, étoit de connoître leurs agens fecrets, afin de veiller fur leur conduite à l'avenir. Comme on avoit la confiance la plus aveugle au Duc d'Évora, il fut mis à la tête de la commiffion prépofée pour recevoir les révélations : rien ne lui fut caché; les lettres de grace furent expédiées à tous ceux qui fe préfentèrent ; il réfulta de ces dépofitions une hiftoire fi abominable des complots de l'oncle & du neveu, que le Confeil jugea à propos d'en dérober la mémoire à la poftérité.

Il ne reftoit qu'à pourvoir au fort des prifonniers faits à la bataille d'Évora : ils étoient prefque tous Efpagnols; le peu qu'il y avoit de Portugais étoient coupables de haute trahifon, pour avoir été pris les armes à la main contre leur patrie & leur Roi, & méritoient la mort. On fe contenta de les difperfer dans différentes villes du Royaume, avec ordre aux Gouverneurs de veiller fur leur conduite, & d'en répondre. Quant aux Efpagnols au nombre de quatre mille, on leur propofa leur liberté, à condition que chacun retourneroit chez foi; & pour s'en affurer, on fe difpofoit à écrire au Roi d'Efpagne,

qui enverroit sur les frontières une sure escorte, pour en faire ce que bon lui sembleroit. Mais ces malheureux, presque tous fugitifs pour crimes ou pour dettes, se croyant perdus, supplièrent le Duc d'Évora d'obtenir qu'il leur fût permis ou d'aller ailleurs que dans leur pays, ou de rester en Portugal, offrant pour n'être point à charge à la nation, de gagner leur vie à tous les travaux dont on voudroit les charger. Jean de Calais qui avoit été témoin de leur valeur, obtint qu'ils seroient incorporés dans les troupes du Roi. C'est ainsi que Jean donnoit un avant-goût de son règne, & savoit faire de scélérats dévoués aux supplices, des citoyens utiles. Les prisonniers firent éclater leur joie, & offrirent à leur libérateur d'entreprendre sous ses ordres les choses les plus périlleuses. Ils lui donnèrent souvent des preuves de la sincérité de leur conversion.

Constance jouissoit de la gloire de son époux; leur amour sembloit s'accroître par leurs vertus. La sagesse & la valeur que le Duc d'Évora avoit montrées dans la courte guerre contre Alonzo, lui avoient acquis l'amour & la vénération du soldat. Quoique d'une naissance illustre, qui ne l'excluoit point du rang des Souverains, le titre de fils de Commerçant, dont il se glorifioit, & qui sembloit rapprocher le peuple de lui, l'en rendoit l'idole, & sa modestie le faisoit également chérir des Grands. L'aimable Constance sembloit recueillir les suffrages de la nation, pour en faire part à son époux. Elle se félicitoit de ce qu'il avoit trouvé une occasion de faire connoitre son mérite & ses talens pour la guerre, & prioit le ciel que jamais il ne s'en présentât d'autre: elle s'étoit fait raconter toutes les circonstances de cette terrible journée; elle frémissoit de ses périls, quoique passés; elle étoit enchantée de le revoir vainqueur; mais elle eût bien desiré que ses lauriers n'eussent point été arrosés de sang. Il manquoit encore quelque chose au bonheur de Constance: aussi attentive dans l'amitié, que tendre & passionnée dans son amour, Isabelle étoit de son âge, & Isabelle languissoit dans un triste célibat. Constance ne croyoit pas qu'on pût être heureuse sans aimer. Elle cherche un moment, où seules & sans té-

moins, elle pût engager Iſabelle à lui ouvrir ſon cœur. —Votre indifférence m'étonne, dit-elle un jour à ſon amie; vous ignorez le plaiſir d'aimer & d'être aimée, & vous fuyez l'hymen comme une chaine pénible. Jeune, douce, compatiſſante, faites pour l'amitié, vous feriez le bonheur d'un époux; vous prenez tant de ſoins pour faire celui de vos amies. —Chère Conſtance, reprit-elle, un époux feroit-il le mien? On peut trouver quelques égards dans un amant qui deſire; trompé par ſon illuſion, il n'eſt rien qu'il ne faſſe pour parvenir à plaire : je crois même que dans ces momens, il eſt de la meilleure foi du monde; mais ſitôt qu'il eſt époux, le charme ceſſe, & cette maîtreſſe adorée n'eſt plus pour lui qu'une compagne ſouvent importune—.

Conſtance combattit ce tableau tracé d'après quelques mariages malheureux, dont elle ne pouvoit ſe faire qu'une idée très-imparfaite. Elle lui cita le ſien pour exemple. —Ne vous eſtimeriez-vous pas heureuſe, lui dit-elle, d'avoir un époux tel que Jean de Calais? Iſabelle ſoupira & ſe précipita au cou de la Princeſſe : —Ma chère Conſtance, s'écria-t-elle en rougiſſant, s'il eſt quelqu'un qui lui reſſemble, c'eſt.... pardonnez au ſecret que je vous en fais; mon indifférence n'eſt qu'apparente; j'aime : —Qui? Cruelle, nommez-le-moi; quel qu'il ſoit, je vous le jure, il ſera votre époux. —De trop grands obſtacles nous ſéparent : —L'amour & l'amitié les applaniront. —C'eſt le Comte d'Elvas; vous connoiſſez ſon mérite; aimé des jeunes Seigneurs de ſon âge, quoique ſa ſageſſe ſoit une éternelle ſatyre de leurs mœurs; adoré des Courtiſans, quoiqu'il l'emporte ſur eux par ſes talens & par ſa fortune; eſtimé de ſon Roi; quoiqu'il ait eu le courage de lui dire quelquefois des vérités dures; couru des belles, quoiqu'il n'aime que moi; je l'adore; il le ſait, & n'en eſt que plus conſtant. Combien de fois a-t-il deſiré d'être Jean de Calaïs & que je fuſſe Conſtance? Mais de quoi nous ſert de ſoupirer? jamais d'Elvas ne ſera mon époux; mon peu de fortune, & l'avarice de ſon père, qui lui deſtine la plus riche héritière du Royaume, ne le permettront jamais—.

Conſtance la raſſura : elle lui demanda quelle étoit

cette perſonne ſi riche; & quand elle ſut que c'étoit la fille de Manuel Pacheco, qui avoit acquis ſes immenſes richeſſes par les vexations qu'il avoit faites dans le Royaume des Algarves, ſous la protection de Don Juan, elle l'aſſura que jamais d'Elvas ne ſeroit ſon époux. En effet, dès le jour même Jean de Calais fit venir Pacheco, & lui propoſa pour ſa fille le Marquis d'Acughna, d'une illuſtre naiſſance, d'un mérite rare; mais pauvre, & pouvant à peine ſe ſoutenir à la Cour.

Pacheco fit beaucoup de difficultés: la première objection qu'il lui fit, fut qu'il avoit promis ſa fille au Duc d'Elvas pour ſon fils, le ſeul parti dont la richeſſe pût aller de pair avec celle de ſa fille; la ſeconde fut qu'Acughna étoit d'une misère à faire peur. —C'eſt par ces raiſons-là même, lui répondit le Duc d'Évora, qu'il faut que vous donniez votre fille à Acughna, dont vous ferez la fortune, afin que d'Elvas puiſſe faire celle de quelqu'autre—. Pacheco, qui ne trouvoit pas ſon compte dans un arrangement qui lui paroiſſoit de l'inconſéquence la plus biſarre, refuſa bruſquement. —Don Manuel, lui dit alors d'un ton ferme le Duc d'Évora, je connois la ſource impure de vos richeſſes; le Roi par ſon amniſtie a fait grace aux complices de Don Juan; mais cette grace ne s'étend pas juſqu'à conſerver aux déprédateurs des Algarves, des biens injuſtement acquis. Le père d'Acughna, comme vous ſavez, étoit un des plus riches Seigneurs de ce Royaume: en vous propoſant ſon fils, j'ai cru vous donner le moyen le plus honnête d'acquitter votre conſcience; ſi pourtant on peut croire qu'un homme d'un nom tel que le vôtre, qui s'eſt avili à faire l'indigne métier d'exacteur, ait encore une conſcience. Songez-y bien, Don Manuel; ou donnez de bonne grace votre fille à Acughna, avec tout le bien que vous tenez de cette maiſon, ou ne déſaprouvez pas que je ſois le protecteur de ce jeune homme auprès du Roi, pour lui faire reſtituer ce qui lui appartient; alors vous ſerez le maître de diſpoſer de votre fille—. Pacheco qui vit d'un coup d'œil que ſi la Juſtice ſe mêloit de ſes affaires, elle ne ſe borneroit point à cette reſtitution, promit tout, & le mariage d'Acughna avec la fille de Pacheco fut conclu, au grand deſeſpoir du Duc d'Elvas.

Le Duc ignoroit que ſon fils aimât Iſabelle : Don Silveiro ſon père étoit d'une des premières familles du Portugal ; & quoique ſes ancêtres y euſſent occupé des places importantes, ils ne lui avoient laiſſé qu'un modique patrimoine : c'étoit aux yeux du Duc un crime impardonnable, & ſon argument ordinaire étoit : Il eſt ſans mérite, puiſqu'il eſt ſans fortune. Le Duc ſollicitoit pour lui la Viceroyauté des Algarves : il s'adreſſa à Jean de Calais ; —Vous m'avez ruiné, lui dit le vieux avare ; on dit que vous êtes juſte : ſi cela eſt, vous me devez une indemnité, & je viens vous la demander—. Jean ne comprenoit pas comment il avoit pu ruiner un homme qu'il connoiſſoit à peine : —Oui, reprit le Duc, c'eſt vous qui avez forcé Pacheco à donner ſa fille au petit Acughna, par manière de reſtitution, & à me manquer de parole : par ce mariage tout ſon bien entroit dans ma famille ; c'eſt une perte immenſe que vous me faites faire : je viens vous propoſer un moyen de la réparer ; c'eſt de me faire donner la Viceroyauté des Algarves. —Vous venez trop tard, lui dit Jean de Calais : elle eſt promiſe à Don Silveiro. —Eſt-ce une plaiſanterie ? Silveiro ! lui ? il eſt plus gueux que ne l'eût éte Pacheco, ſi on lui eût fait rendre tout le bien qui ne lui appartient pas. —Eh ! c'eſt préciſément parce qu'il eſt pauvre que le Roi lui donne la Viceroyauté. —Il faut convenir que depuis que vous conſeillez le Roi, il a d'étranges idées : pardonnez ma franchiſe, mais je crois que la tête tourne à tout le monde. Silveiro, Viceroi des Algarves ! je n'en reviens pas. —Ce qui va plus vous ſurprendre, c'eſt qu'il refuſe cette dignité. —Je l'approuve fort au contraire ; au fond il y feroit une ſotte figure ; & puis, eſt-ce qu'il a jamais ſu tirer parti de rien ? S'il refuſe, je puis donc eſpérer que vous vous intéreſſerez pour moi : parbleu je crois bien valoir un pauvre Gentilhomme, qui n'a pour tout bien qu'une réputation & ſon Iſabelle. —Eh-bien ! cette Iſabelle eſt le concurrent le plus redoutable que vous ayez à craindre. —Eſt-ce qu'on veut la faire *Viceroi ?* Je le voudrois, pour la rareté du fait. —Le Roi a promis la Viceroyauté à celui qu'elle choiſira pour époux. —Quel eſt ſon choix ? —Elle n'en a pas

fait encore ; ſon indifférence à cet égard étonne tout le monde. —Il me vient une idée ; je ſuis veuf, je veux marier mon fils, je vais me trouver ſeul ; j'ai envie de me mettre ſur les rangs : je ſuis riche, on dit que cette Iſabelle n'a d'autre défaut que d'être la fille d'un homme fort pauvre ; oui, je ſuis perſuadé qu'elle m'acceptera ; —Je ne vous le conſeille pas, vous auriez de la peine à marier votre fils ſi vous contractiez un ſecond mariage. Eſt-ce que vous auriez envie de vous marier ? —Moi ? point du tout, ce n'eſt que par occaſion, à cauſe de la Viceroyauté. —Mais ne pourroit-on pas trouver un moyen ?... —Quoi, d'avoir la Viceroyauté ſans la femme ? parbleu, je l'aimerois bien mieux. —Non, l'un ne peut aller ſans l'autre : mais votre fils, ne pourrions-nous pas le propoſer ? il eſt d'âge à plaire. —Oh ! peu m'importe qu'il plaiſe ou qu'il ne plaiſe pas ; ce n'eſt pas de quoi il s'agit. C'eſt le plus riche parti du Royaume, voilà le point ; mon intention eſt de le marier, en lui aſſurant tout mon bien après ma mort ; & en débourſant le moins que je pourrai quand je le marierai. Je conviens que la Viceroyauté eſt un grand objet, & que puiſqu'il eſt écrit que je ne l'aurai pas, je ne ſerai pas fâché que mon fils l'obtienne. —Vous me laiſſez donc le maître de cette affaire ? —Oui, mais à une condition ; c'eſt qu'on ſe contentera de mon fils, & qu'on ne me demandera rien de mon vivant. —Quoi, rien, Duc d'Elvas ! Songez-vous que c'eſt votre fils ? —Ne fais-je pas un aſſez grand ſacrifice, en conſentant qu'il ſe ſépare de moi ? Duc d'Évora, c'eſt tout ce que je puis faire—.

Le Duc d'Elvas, après avoir longtems diſputé, conſentit à faire les frais de la nôce, & à donner à ſon fils, pour ſe mettre en état de ſoutenir ſa nouvelle dignité, une penſion de cent mille cruzades, dont il payeroit la première année d'avance.

Le Duc d'Évora alla rendre compte de ſa négociation à Conſtance & à Iſabelle, qu'il mit au comble de la joie. Il conduiſit le lendemain le Duc d'Elvas & ſon fils chez le Roi, qui voulut préſenter lui-même le Comte à Iſabelle. Le mariage fut terminé dans peu de jours. Le Duc qui s'apperçut qu'Iſabelle & ſon fils s'aimoient depuis

longtems, fût fâché d'avoir consenti à la pension, mais il n'étoit plus tems de faire des difficultés.

Ce mariage, & la nomination du Comte d'Elvas à la Viceroyauté, furent une occasion de nouvelles fêtes. Constance triomphoit du bonheur de son amie, & ne se ressouvenoit plus qu'elle en étoit l'auteur.

Tous les troubles étoient appaisés : l'abondance & la paix regnoient dans le Portugal : Jean de Calais, sans avoir le titre de Roi, dirigeoit les rênnes de l'État. Il étoit l'ame du Conseil, en soumettant toujours ses lumières à celles des autres ; il étoit le premier à applaudir un avis qui contredisoit le sien, lorsqu'il y voyoit un plus grand avantage pour l'État. Il étoit également aimé du Roi, du Peuple, & des Grands. Il fit regner les mœurs, & rarement avoit-on recours dans les tribunaux à la sévérité des loix : il institua des fêtes publiques & créa des spectacles, parce qu'il pensoit que la gaieté soutient la vertu, & que les devoirs du citoyen ne sont jamais mieux remplis, que lorsque le plaisir les accompagne.

Le Roi voulut enfin récompenser tant de vertus : il fixa le jour où il devoit déclarer Jean de Calais son successeur à la couronne & l'héritier de ses États après sa mort : Jean avoit refusé de s'asseoir sur le Trône à côté de lui. Il représenta au Roi, que si jamais il régnoit il ne le pouvoit que comme époux de Constance, & que ce ne seroit qu'à ce titre qu'il transmettroit le Royaume à son fils ; que si le Roi l'associoit à l'Empire de son vivant, outre qu'il priveroit sa fille d'un droit qu'elle tenoit du Ciel & de sa naissance, les peuples auroient peut-être raison de murmurer de ce qu'on leur donnoit pour Souverain un étranger, qui n'y étoit appellé que par sa fortune.

Le Roi invita tous les Grands du Royaume pour l'auguste cérémonie de la proclamation de la succession de Jean & de Constance au Trône de Portugal & d'Algarve. Il y eut un carrousel, où Jean se distingua, & remporta plusieurs prix, des spectacles de toute espèce & un festin magnifique.

On se livroit au plaisir & à la joie, lorsqu'on vit entrer dans la salle du festin un homme d'une taille majestueuse

& d'une démarche noble & légère, qui sans s'être fait annoncer, jette un regard fier sur l'assemblée, sourit au Roi, fixe Constance, & s'avance vers Jean de Calais, qui se lève & s'incline profondement devant lui. Tout le monde est saisi d'un respect involontaire. —Jean de Calais, lui dit-il, tu n'étois pas né pour le Trône, mais il n'est point d'état sur la terre où la vertu ne puisse élever l'homme. Ta sagesse a mérité les secours dont le ciel t'a comblé par mon ministère. Je suis l'Ange tutelaire des Rois : c'est moi qui t'ai soutenu sur les flots, où le traitre Don Juan te précipita; c'est moi qui t'ai conduit dans l'isle déserte, où pendant deux ans ta vertu ne s'est point démentie; c'est moi qui pendant ce tems ai protégé Constance contre les infâmes desseins de Don Juan; je t'ai ramené de cette Isle auprès de ton épouse; c'est moi qui avois conduit le Corsaire qui l'enleva auprès de ton vaisseau, où tu l'achetas dans le seul dessein de lui rendre la liberté; c'est moi enfin, à qui tu dois son amour; mais tu ne dois ma protection qu'à ta vertu. C'est de la part du Dieu de toute sagesse, que je viens te rendre ce témoignage : poursuis, & compte sur ses secours—.

Cet Être céleste revêtu d'un corps aérien, disparut aussitôt, & en se dissipant, laissa dans la salle un parfum délicieux, qu'on y respiroit encore plusieurs années après. Cet événement redoubla la vénération des peuples, l'estime & l'amitié du Roi pour le Duc d'Évora. Il n'y eut que l'amour de Constance qui n'augmenta point, parce qu'il étoit au comble dès le premier jour, & qu'il se soutint jusqu'au dernier de leur vie; car ils eurent le bonheur de mourir en même tems, après un règne très-long, & plus heureux qu'aucun des règnes précédens.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.







